

LA

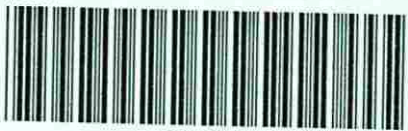
MYTHOLOGIE

BL311

L3

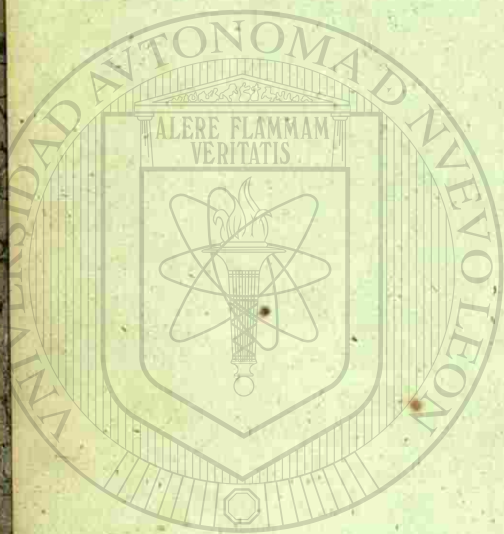
109334





1020000053





UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECA



109332



1885

LA

# MYTHOLOGIE

ILLUSTRÉE.

U A N L

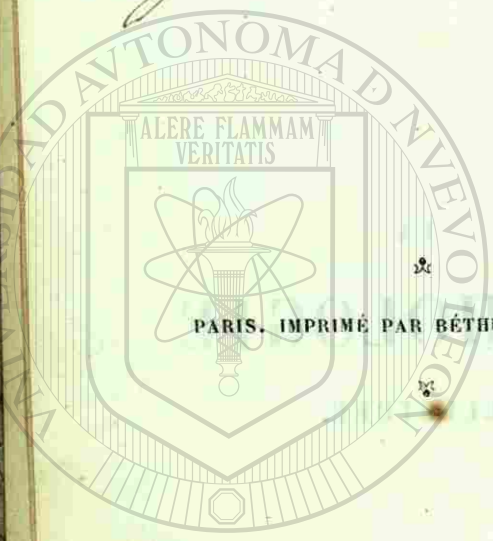
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

®

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

*Jesus. E. J.*

*Je*



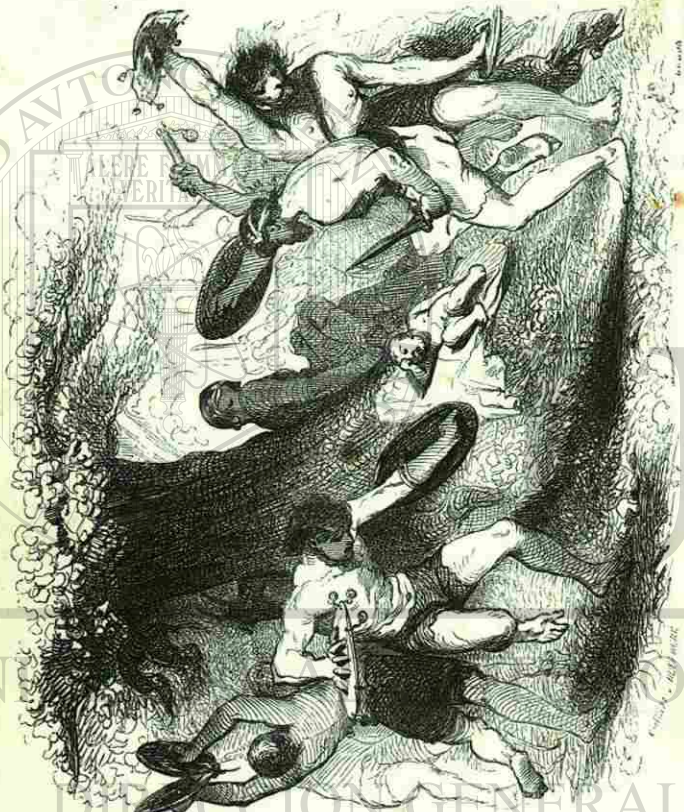
U A N L

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

®





LA  
**MYTHOLOGIE**

ILLUSTRÉE

contenant les *Morceaux* les plus célèbres en prose et en vers

DES ÉCRIVAINS ANCIENS ET MODERNES

**SUR LES DIEUX**

*de la Grèce, de Rome, de l'Inde, de la Scandinavie et de l'Amérique, etc.*

PAR M. V. PHILIPON DE LA MADELAINE

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE ET DE PLUSIEURS  
SOCIÉTÉS SAVANTES, TRADUCTEUR DE LA JERUSALEM DÉLIVRÉE,  
CONTINUATEUR D'HÉLYOT, etc., etc.

Ornée de 100 Vignettes

de 25 Planches tirées à part, et d'un magnifique Frontispice tiré sur chine  
représentant les diverses Divinités

D'APRÈS LES DESSINS DE M. BARON

GRAVÉS PAR LES PREMIERS ARTISTES

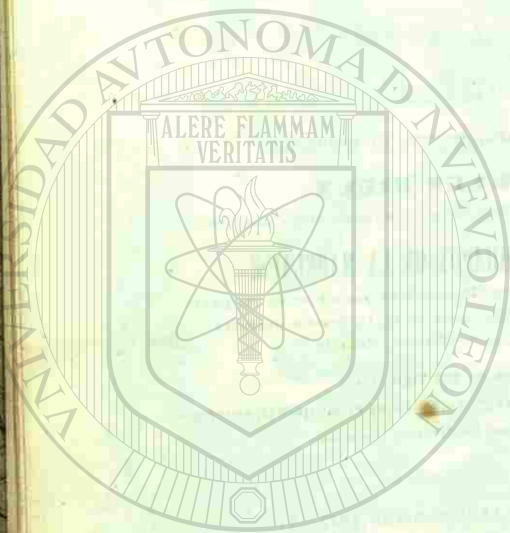


PARIS,  
J. MALLET ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS,  
20, RUE HAUTEFEUILLE.

1842.

FONDO  
FERNANDO DIAZ RAMIREZ

BL311  
L3



FONDO  
FERNANDO DIAZ RAMIREZ

## AVANT-PROPOS.

En éditant une Mythologie nouvelle quand il en existe déjà plusieurs justement estimées, nous obéissons à la persuasion qu'il reste quelque chose à faire en ce genre.

De tous les auteurs sérieux ou légers qui ont écrit sur ce sujet, Demoustier obtient encore le plus de suffrages. Les *Lettres à Émilie* sont partout, même là où elles ne devraient pas être, et par la raison que ce livre est le seul qui réunisse à une certaine érudition des détails agréables. Mais ne reproche-t-on pas à Demoustier l'afféterie de son style, son peu de moralité, et le mauvais goût de plusieurs de ses tableaux?... Les *Lettres à Émilie* peuvent-elles être placées aux mains d'un enfant, ou



même d'une jeune mère?... Non, bien certainement! Il y a donc, pour le moraliste comme pour l'écrivain, une chose honorable à tenter. Si cet écrivain réussit à plaire en instruisant, s'il sait choisir et conserver quelques-uns des vers charmants de Demoustier, en y joignant des morceaux de poésie célèbres, cet écrivain, disons-nous, réalisant le vieil adage *Miscuit utile dulci*, rendra service à tous les âges et à la morale, qui regrettait parfois le succès de Demoustier!... M. Philipon de la Madelaine est-il cet auteur, et son ouvrage réunit-il toutes ces conditions?... ce n'est point à nous à le dire, mais nous l'avons pensé puisque nous éditons, avec un grand luxe de gravures et des frais considérables, ce petit volume dont le prix est à portée de toutes les bourses.

Qu'il nous soit permis d'ajouter que le traducteur de la *Jérusalem délivrée* a traité ce sujet avec le tact et la science dont il a fait preuve dans ses nombreux ouvrages. Complétant un

travail que personne avant lui n'avait encore entrepris de présenter aux gens du monde et à la jeunesse, dans tous les immenses développements dont la Mythologie est susceptible, M. Philipon de la Madelaine a parlé des fables et des religions de l'Inde, de la Scandinavie et de l'Amérique. Tous les dessins sont de M. Baron, dont le crayon habile a trouvé mille compositions neuves sur des sujets qui ont servi tant de fois aux peintres et aux statuaires de tous les temps.

Nous espérons donc que le public encouragera un livre recommandable par les noms de l'écrivain et de l'artiste, et, nous osons le dire, par le soin que nous avons mis à le bien exécuter.

MALLET et C<sup>ie</sup>.





LA MYTHOLOGIE.

Sans la mythologie, qui est l'histoire et l'explication de la fable, il est impossible de lire avec fruit les poètes et les écrivains de l'antiquité et de comprendre les œuvres des peintres et des statuaires. Il faut donc la regarder comme le complément nécessaire d'une bonne éducation.

Tous les peuples ont eu leurs fables et tous ont eu leurs mythologies. Les plus célèbres sont celles des Grecs, des Scandinaves et des Indiens. Mais



comme les plus récentes de ces inventions semblent se rattacher, par une chaîne non interrompue, aux plus anciens récits qui nous soient restés des auteurs profanes ou sacrés, on a voulu trouver leur commune origine; c'était chercher la source et la cause des religions. En remontant aussi loin, on ouvrait un vaste champ aux conjectures et aux controverses les plus variées. Ce qu'il faut croire avec les meilleurs esprits, c'est que l'Histoire Sacrée, défigurée par mégarde ou dans un but coupable, prêta la majesté de sa poésie aux fictions superstitieuses dont s'emparèrent tour à tour les esprits grossiers et délicats. Mais sans chercher à faire d'inutiles rapprochements, il est permis de penser que le besoin d'adorer un être supérieur et d'en recevoir des consolations ou des bienfaits, joint au désir de conjurer ses colères, inspira les humains.

Les prêtres de la Phénicie et de l'Égypte préparèrent les éléments de ce culte profane qu'ils transmirent aux Grecs. Ceux-ci l'adoptèrent, et, après l'avoir épuré, ou plutôt porté jusqu'au raffinement, ils le léguèrent aux Romains, qui multiplièrent leurs dieux en même temps que leurs vices s'accrurent; puis leurs armées, qui parcouraient toutes les parties du globe, donnèrent sans doute aux Scandinaves et aux Gaulois l'idée du culte d'Odin et de

Teutatès. Quant aux fables de Boudha et des peuples de l'Amérique, elles eurent un même berceau et suivirent dans leurs développements les progrès intellectuels et civilisateurs de ces diverses nations. Toutes deux d'ailleurs ont, comme la mythologie grecque, de nombreuses ressemblances avec l'Histoire Sacrée, et nous pourrions les signaler à mesure qu'elles se présenteront à nous.

Ainsi, sous le rapport de l'art et de l'instruction, la mythologie est utile; sous le rapport de la morale, on peut, avec une étude sage et prudente, en écartant les images dangereuses, y trouver des exemples et des enseignements.

Là, pour nous enchanter, tout est mis en usage;  
 Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage;  
 Chaque vertu devient une divinité:  
 Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.  
 Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,  
 C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.  
 Un orage terrible aux yeux des matelots,  
 C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.  
 Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,  
 C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.  
 Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,  
 Le poète s'égaie en mille inventions,  
 Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,  
 Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.

BOILEAU.

La plus riche et la plus merveilleuse de ces my-

thologies était celle des Grecs : nous lui accordons la plus grande place dans notre livre. Nous commencerons par elle, mais nous parlerons successivement de toutes les autres.



### DIVINITÉS DE LA FABLE.

Les astres reçurent d'abord les hommages des hommes : aussi le Ciel est-il le plus ancien des dieux. Plus tard on défia les héros. Les divinités sont partagées en plusieurs classes. Les dieux principaux, ou *dieux du premier ordre*, étaient au nombre de vingt, savoir : Jupiter, Junon, Neptune, Cérès, Mercure, Minerve, Vesta, Apollon, Diane, Vénus, Mars, Vulcain, le Destin, Saturne, Génius, Pluton, Bacchus, l'Amour, Cybèle, Proserpine. Outre ces grands dieux il y en avait d'autres, tels que le Chaos et le Destin, qui n'appartenaient à aucune catégorie, et qui n'étaient l'objet d'aucun culte.

Le Chaos, que nous cesserons de retrouver dans





l'histoire des autres dieux, semble n'avoir eu qu'un devoir spécial et un règne momentané. Il est le plus ancien de tous, car il présida au débrouillement de toutes les matières qui composaient l'univers. On le représente au moment où il assigne à chaque élément sa place. Planant dans un foyer de lumière, il repousse de toutes parts des nuages épais et sombres. Un fragment du zodiaque, des astres épars se dessinent au-dessus de sa tête.

L'idée poétique du Chaos se retrouve dans l'histoire sacrée, la création, et dans toutes les mythologies, où l'on voit Brahma, Vichnou, Siva, et d'autres noms encore. Comme idée géologique, c'est l'immensité inorganique; enfin, en métaphysique, c'est l'amour, considéré comme penchant de la matière à l'ordre, aux ensembles et à l'organisme.

Voici la belle description qu'Ovide donne du Chaos :

Avant la terre et l'onde, et l'océan des airs,  
Et le ciel étoilé, voûte de l'univers,  
La nature, sans vie, indigeste, uniforme,  
N'était qu'un tout confus, où rien n'avait de forme.  
On l'appela Chaos, mélange ténébreux  
D'éléments discordants et mal unis entre eux.  
Le dieu dont la clarté donne la vie au monde  
N'épanchait point les feux de sa chaleur féconde,  
Et le cours de Phœbé ne réglait point les mois.  
La terre, dans le vide où la soutient son poids,  
N'était point suspendue; et, pressée autour d'elle,

Thétis n'embrassait point les longs flancs de Cybèle.  
L'air et la terre, et l'onde, et les cieus confondus,  
Dans un amas informe au hasard répandus,  
Rassemblaient en désordre et le plein et le vide,  
Le froid avec le chaud, le sec avec l'humide,  
Les atomes pesants, les atomes légers,  
L'un de l'autre ennemis, l'un à l'autre étrangers.  
Un dieu, de l'univers architecte suprême,  
Ou la nature enfin se corrigeant soi-même,  
Sépara, dans les flancs du ténébreux Chaos,  
Et les cieus de la terre, et la terre des eaux,  
Et l'air moins épuré de la pure lumière.  
Quand il eut débrouillé la confuse matière,  
Entre les éléments séparés à jamais  
Il établit les nœuds d'une éternelle paix.  
Le feu brille et s'élève à la première place;  
L'air, voile diaphane, enveloppe l'espace;  
La terre au-dessous d'eux pose ses fondements;  
Elle entraîne l'amas des plus lourds éléments,  
S'affermit par son poids; et l'onde qui l'embrasse  
Entoure mollement sa solide surface.  
Quand ce dieu, quel qu'il fût, en des lieux différents  
Aux éléments divers eut assigné leurs rangs,  
Il façonna la terre encor brute, inégale;  
Et sa main l'arrondit en un immense ovale.  
Autour d'elle à sa voix roulent les vastes mers;  
Les vents soulèvent l'onde, ils épurent les airs.  
Aux fleuves, aux ruisseaux entraînés par leur pente,  
Il traça les détours où leur onde serpente :  
Répandus sur la terre, ils fécondent son sein,  
Courent au fond des mers se perdre en leur bassin,  
Et, fiers de n'être plus resserrés dans des rives,  
Roulent en liberté leurs eaux long-temps captives.  
Il creuse encor les lacs, les étangs, les marais,  
D'une immense verdure ombrage les forêts;

Il creuse les vallons, aplanit les campagnes,  
Et de rocs sourcilleux couronne les montagnes.

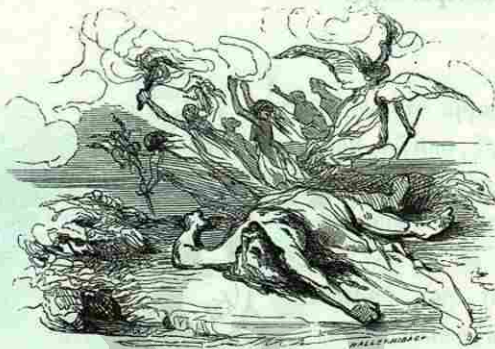
Moins léger que le feu, mais plus léger que l'onde,  
Le fluide des airs environne le monde.

C'est là qu'il suspendit les nuages mouvants,  
La foudre, effroi de l'homme, et l'empire des vents.  
Mais celui qui des airs leur a livré les plaines  
Asservit à des lois leurs bruyantes haleines,  
Et, rendant leur discorde utile à l'univers,  
Relégua chacun d'eux en des climats divers:  
L'impétueux Borée envahit la Scythie;  
L'Eurus oriental régna sur l'Arabie;  
Les bords où le soleil éteint ses derniers feux  
Échurent à Zéphyre; et l'Autan nébuleux  
Souffla sur le midi la pluie et les orages.  
Par delà le séjour des vents et des nuages,  
S'étend dans l'empyrée un espace azuré  
Où nage de l'éther le fluide épuré.

Lorsque le grand arbitre eut prescrit ces limites,  
A des astres sans nombre il traça leurs orbites;  
Tout le ciel rayonna de flambeaux éclatants  
Dans la nuit du chaos obscurcis trop long-temps.  
La région d'azur, de mille astres peuplée,  
Fut des dieux immortels la demeure étoilée;  
Et les hôtes des bois, les poissons, les oiseaux,  
Peuplèrent et la terre, et les airs, et les eaux.

OVIDE, traduit par SAINT-ANGE.

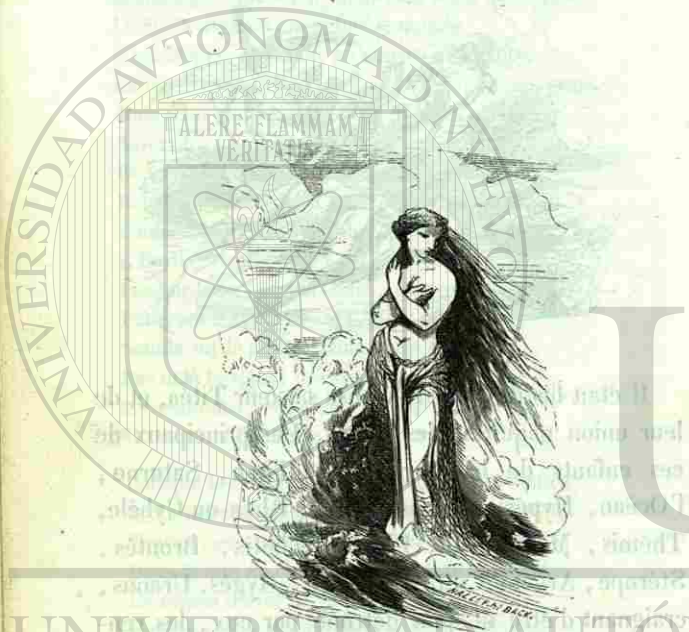
## URANUS ou LE CIEL.



Il était fils du Jour. Il épousa sa sœur Titée, et de leur union naquirent les Titans. Les principaux de ces enfants de la Terre furent Titan, Saturne, l'Océan, Hypérion, Japet, Thia, Rhéa ou Cybèle, Thémis, Mnémosyne, Phœbé, Thétis, Brontès, Stéropé, Argès, Cottus, Briarée, Gygès. Uranus, craignant d'être un jour détrôné par eux, les renferma dans un abîme où ils ne pouvaient voir le jour. Néanmoins ils se ligüèrent contre lui et succombèrent dans la lutte. Leur captivité n'en devint que plus rigoureuse; mais Titée favorisa la fuite de Saturne qui, mu par l'ambition et la vengeance, usurpa l'empire après avoir délivré ses frères. Ce fils audacieux osa porter sa main parricide sur Ura-



nus, dont le sang enfanta les Géants et les Furies, et rendit féconde l'écume de la mer, d'où naquit Vénus Aphrodite.



## SATURNE.



Le sceptre appartenait à Titan, l'aîné des fils d'Uranus. Il renonça à ses droits en faveur de Saturne, son frère puîné, mais sous la condition que celui-ci n'élèverait aucun enfant mâle. De cette manière l'empire devait revenir un jour aux fils de Titan. Saturne, fidèle à sa promesse, avalait à leur naissance tous les enfants mâles que sa femme Cybèle mettait au monde.

Mais voyant qu'il était bon homme,

La jeune Cybèle, un beau jour,

A son appétit fit un tour

Assez plaisant, et voici comme :

Elle venait d'accoucher de Jupiter et de Junon ; elle mit à la place du premier une pierre qu'elle habilla en poupée. Saturne l'avala, et Cybèle sauva de la même manière Pluton et Neptune. Plus tard elle lui administra un vomitif qui lui fit

rendre tous les enfants qu'il avait avalés. Cybèle fit élever secrètement Jupiter dans l'île de Crète par les Corybantes, prêtres guerriers dont les clameurs n'empêchèrent point les cris du jeune enfant de parvenir jusqu'à Titan. Celui-ci, voyant ses espérances trompées, assemble une armée, marche contre Saturne, le fait prisonnier et le renferme dans le Tartare. Jupiter délivra ses parents; mais le Destin ayant prédit que Saturne serait détrôné par son fils, le dieu lui tendit des embûches, et finit par lui déclarer une guerre ouverte. Jupiter, vainqueur, chassa du ciel son père, qui se réfugia dans cette partie de l'Italie qu'on nomme Latium, du mot latin *latere*. Le roi Janus accueillit Saturne et reçut, pour récompense de son hospitalité, le don de la mémoire et celui de prévoir l'avenir. C'est ce qui fait qu'on représente Janus avec un double visage.

Le temps que Saturne passa sur la terre fut appelé l'âge d'Or.

La faim aux animaux ne faisait point la guerre;  
Le blé, pour se donner, sans peine ouvrant la terre,  
N'attendait pas qu'un bœuf, pressé par l'aiguillon,  
Traçât, à pas tardifs, un pénible sillon.  
La vigne offrait partout des grappes toujours pleines,  
Et des ruisseaux de lait serpentaient dans les plaines.

BOILEAU.

On nommait *Saturnales* les fêtes de Saturne;

elles duraient trois, quatre et cinq jours, et avaient lieu en décembre. Tous les travaux étaient interrompus; les amis échangeaient entre eux des présents; on suspendait les préparatifs de guerre et l'exécution des criminels. Les maîtres servaient leurs esclaves à table, pour rappeler les idées de liberté et d'égalité qui existaient dans les temps antiques.

Soit, parle, puisqu'enfin des vieux pères du Tibre  
Tel fut le bon plaisir, et qu'à Rome on est libre  
En décembre.....

HORACE, liv. II, sat. 7.

On représentait Janus avec une clef à la main, parce qu'on le croyait l'inventeur des portes et des serrures; et appuyé sur un bâton, parce qu'il présidait aux chemins. C'est de son nom que vient le mois de janvier. Il avait douze autels, pour représenter les douze mois; et quelquefois quatre visages, en souvenir des quatre saisons de l'année. A Rome, son temple était fermé pendant la paix et ouvert en temps de guerre.

Saturne ou le Temps est représenté parfois sur un char rapide, d'autres fois assis sur un trône, sous la figure d'un vieillard barbu, sévère, maigre, robuste, aux yeux étincelants d'un feu sombre; un voile couvre ordinairement sa tête; sa main porte la harpe ou un simple croc. Plus tard on lui donna



la faux. Il avait des ailes, un sablier, un aviron, et, près de lui, un serpent enroulé qui se mord la queue.

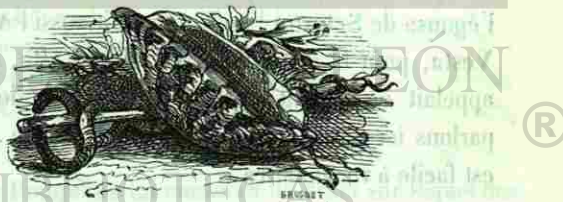
Ce vieillard qui, d'un vol agile,  
Fuit sans jamais être arrêté,  
Le Temps, cette image mobile  
De l'immobile éternité,  
A peine du sein des ténèbres  
Fait éclore les faits célèbres,  
Qu'il les replonge dans la nuit :  
Auteur de tout ce qui doit être,  
Il détruit tout ce qu'il fait naître  
A mesure qu'il le produit.

ROUSSEAU.



Quant à l'origine de cette fable, elle est facile à expliquer. Le Temps devait être fils du Ciel et de la Terre; c'est un vieillard, mais toujours vert et

vigoureux. Il a des ailes, parce qu'il fuit rapidement; une faux, pour tout détruire; un sablier, pour mesurer sa course toujours égale; et le serpent est le symbole de l'éternité, qui est, comme un cercle, sans commencement ni fin. Il blessa son père, parce que, le monde et le temps étant créés, il ne devait rien exister de plus; il dévora ses enfants, parce que le temps détruit tout; il les rejeta de son estomac, parce que le temps nous rend les jours et les années, et cette partie de la fable est d'ailleurs une image des opérations que la nature accomplit sous l'influence du temps. Il ne dévora pas Jupiter, qui est souvent pris pour la région céleste ou le feu; ni Junon, qui est prise pour l'air, parce que le temps n'a aucune influence sur les éléments.



## CYBÈLE, VESTA.



Cybèle, fille d'Uranus, était la sœur et devint l'épouse de Saturne : on la nommait aussi l'Ancienne Vesta, pour la distinguer de sa fille Vesta, que l'on appelait également Cybèle. Mais celle dont nous parlons ici n'est autre chose que la Terre, et elle est facile à reconnaître.

Cybèle la douairière, assise gravement,  
 Garde toujours sévèrement  
 Son sérieux de grand'maman.  
 Son front est couronné de tours, de chapiteaux,

Et dans sa main sont les trousseaux  
 Des clefs de tous les vieux châteaux.  
 DEMOUSTIER.

Dans plusieurs temples anciens les statues de Cybèle n'étaient qu'un cône de pierre, pour donner une idée de la stabilité de la terre; ses fêtes s'appelaient Mégalésiennes; et ses prêtres, Galli, Corybètes, Corybantes, Dactyles, Idéens.

Cette grave déesse devint amoureuse du berger Athys, qui repoussa sa tendresse, car il brûlait alors pour la nymphe Sangaris; il finit par se donner la mort afin de se soustraire à sa tyrannique passion. Cybèle le métamorphosa en pin.

On retrouve Cybèle dans toutes les mythologies, mais sous des noms différents.

L'autre Vesta présidait au feu.

Toujours fraîche, toujours plus belle,  
 La jeune et féconde Cybèle  
 A sa suite conduit les Saisons et l'Amour,  
 Et parcourt ses états dans un lesté équipage :  
 Deux superbes lions en forment l'attelage,  
 Les Nymphes dansent alentour.

DEMOUSTIER.

Numa Pompilius lui consacra un autel sur lequel des vierges, nommées Vestales, entretenaient un feu perpétuel. A Delphes et à Athènes les prêtresses étaient non des vierges, mais des veuves qui n'étaient



plus d'âge à se marier. Si le feu sacré s'éteignait, ce qui était considéré comme un signe funeste et comme un malheur public, on le rallumait avec les



rayons du soleil. Du reste, les fonctions de vestale étaient, comme le culte de la déesse, enveloppées d'un profond mystère. Elles faisaient vœu de chasteté pendant trente ans, après quoi elles étaient libres de mener une autre vie. Celles qui violaient leur vœu étaient enterrées vives.

## JUPITER.

Les nymphes du mont Ida, auxquelles Cybèle avait confié son fils, l'élevèrent avec soin ; mais ses cris pouvant appeler l'attention de Saturne et de Titan, les Corybantes inventèrent une sorte de danse bruyante appelée *Dactyle*, dans laquelle ils s'entre-frappaient avec des boucliers d'airain. Sa nourrice fut la chèvre Amalthée qu'il plaça au ciel parmi les constellations, après avoir fait de sa peau l'égide, et de l'une de ses cornes, qu'il donna en présent aux nymphes, la Corne d'abondance.

Qui passa tant de main en main,  
Que l'on ignore son destin.  
Cependant on la croit en France,  
Aux greffes de Thémis, ou bien  
Entre les mains de la finance ;  
Mais ces messieurs n'en disent rien.

DEMOUSTIER.

Au sortir de l'enfance Jupiter eut à lutter contre les Titans, qui lui disputèrent l'empire. Parmi ces géants terribles on remarquait Porphyriion et Alcyonée, Clytius, Encelade, le plus vigoureux de tous ; Pallas, à qui Minerve arracha la peau ; Hippolytus, Gration, Agrios, Thaon, Polybotès, Eurytus, Ephialte et Otys ; Briarée, qui avait cent bras

et cinquante têtes. Ils commencèrent par entasser des montagnes pour escalader le ciel; puis ils lancèrent contre l'Olympe des rochers et des arbres enflammés. Les dieux se défendirent d'abord avec courage; mais, à l'aspect du monstrueux Typhée, tous, excepté Bacchus, prirent la fuite et se réfugièrent en Égypte, où ils se cachèrent sous diverses formes. C'est ce qui explique les honneurs que les Égyptiens rendirent aux animaux et même aux légumes. Quant à Bacchus, il prit la figure d'un lion et combattit bravement, animé par Jupiter qui lui criait : *Évohé! courage! courage!*

Les Titans furent foudroyés et écrasés sous les montagnes dont ils s'étaient servis pour préparer leur vengeance.

Encelade, malgré son air rébarbatif,  
Dessous le mont Etna fut enterré tout vif.

Là, chaque fois qu'il éternue,

Un volcan embrase les airs;

Et quand par malheur il remue,

Il met la Sicile à l'envers.

DEMOUSTIER.

Plusieurs fois, mais en vain, les Titans essayèrent de venger leur défaite, et Pluton, dieu des enfers, plus exposé à ces secousses violentes, put s'écrier :

Les efforts d'un géant qu'on croyait accablé  
Ont fait encor gémir le ciel, la terre et l'onde;

Mon empire s'en est troublé  
Jusqu'au centre du monde;  
Mon trône en a tremblé.

L'affreux Typhée, avec sa vaine rage,  
Trébuché enfin dans des gouffres sans fonds.

L'éclat du jour ne trouve aucun passage

Pour pénétrer les royaumes profonds

Qui me sont échus en partage.

Le Ciel ne craindra plus que ces fiers ennemis

Se relèvent jamais de leur chute mortelle,

Et du monde ébranlé par la fureur rebelle

Les fondements sont affermis.

QUINAULT, opéra de *Proserpine*.

Après sa victoire, Jupiter, qui avait chassé Saturne du ciel, épousa Junon, sa sœur. Le commencement de leur union fut heureux. C'est ce qu'on nomme le siècle d'Argent, c'est-à-dire une ère de vertu, moins pure cependant que celle du siècle d'Or. Bientôt le crime commença à paraître. Lycaon, roi d'Arcadie, massacrait ses hôtes; il eut la cruauté de faire servir à Jupiter, au milieu d'un festin, les membres d'un esclave. Son palais fut réduit en cendres, et il fut changé en loup. De là le nom de Jupiter *Hospitalier*, c'est-à-dire vengeur des lois de l'hospitalité.

Il paraît que la souffrance se montra aussi sur la terre, car Bacchus, errant au milieu des sables de l'Arabie, fut pris d'une soif si ardente qu'il fut réduit à désirer quelques gouttes d'eau. Jupiter se



présenta à lui sous la forme d'un bélier, frappa du pied la terre et en fit jaillir une source abondante. De là le titre de Jupiter *Ammon* ou *des Sables*.



Il avait créé des hommes. Prométhée, petit-fils d'Uranus, eut l'audace de l'imiter en faisant des statues qu'il animait avec du feu enlevé au char du Soleil. Il fut attaché sur le mont Caucase, où un vautour lui déchirait les entrailles, qui toujours renaissaient pour éterniser ses tourments. Malgré cet exemple terrible, les autres dieux créèrent aussi une femme, qu'ils appelèrent *Pandore*, c'est-à-dire formée des dons de tous. Jupiter ne pouvant les punir, comme Prométhée, fit présent à cette femme d'une boîte où étaient renfermés tous les maux de la

nature. Pandore, poussée par la curiosité, ouvrit cette boîte, et

... .. la terre en vit naître  
 Dans un instant tous les fléaux divers  
 Qui depuis lors inondent l'univers.

Il ne resta au fond de la boîte que l'Espérance.

Salut, ô divine Espérance!

Toi dont le charme séducteur

Donne une aile à la jouissance,

Ote une épine à la douleur!

Sur ton sein quand l'homme repose,

Ah! qu'il goûte un doux abandon!

Si le plaisir est une rose,

L'Espérance en est le bouton!

Malgré les verrous effroyables,

Dans un cachot tu suis nos pas;

Si les enfers sont redoutables,

C'est que tu n'y pénétrés pas.

Dans l'arc-en-ciel, c'est ton image

Qui rassure le laboureur;

C'est toi qui, sur un bord sauvage,

Rends des forces au voyageur;

Au temple même de la Gloire

Courrait-on par d'âpres chemins,

Si les palmes de la Victoire

N'étaient offertes par tes mains?

Des Amours charmante nourrice,

Que seraient-ils sans ton secours?

Ce sont tes soins, ton lait propice

Qui les font croître tous les jours.

En vain, après bien des traverses,

Ils sont au comble de leurs vœux,

Sur tes genoux quand tu les berces,

Ils sont souvent bien plus heureux.

Je te vois repousser dans l'ombre  
 Et les craintes et les regrets,  
 Et sur l'avenir le plus sombre  
 Jeter un voile plein d'attraits.  
 Par la mort quand l'âme épuisée  
 Touche à l'heure où tout n'est plus rien,  
 Au loin tu montres l'Élysée,  
 Et la mort nous paraît un bien.

*Hymne à l'Espérance*, par PHILIPON DE LA MADELAINE.

Alors commença l'âge de Fer. Jupiter lui-même s'abandonna sans réserve à toutes les passions fougueuses, l'amour, la jalousie et la vengeance. Il aima Antiope, Alcmène, Danaé, Lédà, Sémélé, Io, Europe, Égine, Calisto, et une foule d'autres déesses ou mortelles. Les principaux surnoms donnés à Jupiter sont ceux de Stator, de Lapis, de Capitolin, de Tarpéien, de Tonnant, de Fulminant, de Vengeur, de Dieu du jour, de Dieu des mondes, enfin d'Olympien. Il habitait l'Olympe, dont les poètes nous ont tracé des tableaux tour à tour magnifiques ou rians.

Les dieux divers, grands, moyens et petits,  
 Dinaient au ciel, et de leur souverain  
 Ils partageaient le délicat festin.  
 Leur nourriture est friande et légère.  
 Quelques Eurus envoyés sur la terre  
 Leur apportaient le parfum des autels;  
 Sur des plats d'or on mangeait l'ambrosie,  
 Et l'on buvait dans l'agate polie  
 Ce doux nectar qui fait les immortels.

PARNY.

Les figures de Jupiter ont varié suivant les circonstances et en raison des temps auxquels on les destinait. On l'a fait en cygne, en taureau, en pluie d'or, en coucou; mais Homère semble avoir inspiré les plus nobles idées aux statuaires de l'antiquité. Le poète divin représente ce roi des dieux assis sur un trône d'or, au pied duquel sont deux coupes qui versent le bien et le mal. Son front est chargé de sombres nuages; ses yeux menaçants brillent sous des noirs sourcils; son menton est couvert d'une barbe majestueuse. Il tient le sceptre d'une main; de l'autre, il lance la foudre. Les Vertus sont à ses côtés; à ses pieds est l'aigle qui tient la foudre. Un seul froncement de ses sourcils fait trembler le monde.

Les jeux Olympiques, fêtes instituées en son honneur, se célébraient à Olympie.







sur son char, en annonçant que c'était Platée, la future épouse du maître des dieux. Junon accourut, brisa la statue, rit en reconnaissant son erreur, et se réconcilia avec son époux.

Jupiter eut d'elle Vulcain et Hébé :

Hébé fut l'aimable déesse  
De la fraîcheur, de la jeunesse.  
Sa main, à la table des dieux,  
Versait le nectar à la ronde ;  
Mais elle savait encore mieux,  
Par le doux éclat de ses yeux,  
Enivrer les maîtres du monde.

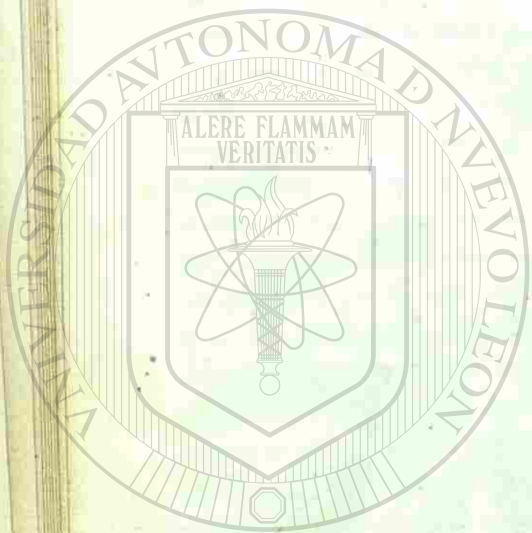
DEMOUSTIER.

Quant à Mars, elle l'enfanta seule en touchant une fleur que Flore lui indiqua.

Junon ayant pris part à la révolte des dieux, Vulcain, qui n'avait jamais pardonné à sa mère de l'avoir créé si laid, se chargea de la vengeance de Jupiter. Il suspendit Junon en l'air à l'aide d'aimant, et lui attacha sous les pieds deux enclumes. Il ne consentit à la délivrer qu'en échange de la main de Vénus.

Iris, fille de Thaumas et d'Électre, et sœur des Harpies, était la messagère de Junon; comme elle n'apportait jamais que d'heureuses nouvelles, elle fut métamorphosée en arc-en-ciel.

On représente l'épouse de Jupiter superbement



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECA Y ACERVO



vêtue, montée sur un char que traînent deux paons ; ou assise , le sceptre à la main et ayant toujours un paon auprès d'elle.

On l'adorait surtout à Argos, et on célébrait ses fêtes par le sacrifice d'une hécatombe de cent taureaux. A Rome, ses fêtes s'appelaient Lupercales. Comme elle présidait aux accouchements, ses prêtres, pour rendre heureuses les couches des dames romaines, frappaient ces graves matrones avec une peau de chèvre qu'on disait avoir servi de vêtement à la déesse.

Dans l'esprit de la haute mythologie, Junon représente l'atmosphère sublunaire. Opposée à Jupiter, l'esprit premier, moteur et organisateur des choses, elle est la nature passive. Ces idées s'allient avec celles de l'Hymen, que rappelle Junon, épouse vertueuse, souvent en contradiction avec le roi de l'Olympe.



### CÉRÈS.

Cérès, fille de Saturne et de Cybèle, était la déesse des productions de la terre. Elle enseigna aux hommes l'art de l'agriculture. On la représente couronnée d'épis, tenant un flambeau d'une main, de l'autre une gerbe de blé ; tantôt elle porte un sceptre, tantôt une faucille, parfois une seule gerbe de blé. Elle est dans un char traîné par des lions ou des serpents.

Aimée de Jupiter, elle en eut Proserpine, que Pluton, dieu des Enfers, enleva près de la fontaine d'Enna, en Sicile. Il s'enfuit avec elle dans son ténébreux empire. Cérès, cherchant sa fille, plaça sur le mont Etna deux flambeaux pour éclairer sa marche, et se mit à parcourir le monde. Enfin, la nymphe Aréthuse lui apprit le nom du ravisseur et le sort de Proserpine. Cérès implora Jupiter, et parvint à le toucher ; mais un arrêt du Destin portait que Proserpine ne pourrait quitter les Enfers que dans le cas où elle n'y aurait pris aucune nourriture. Ascalaphe l'accusa d'avoir mangé quelques grains de grenade, et Proserpine ne put obtenir que de passer six mois avec sa mère et six mois avec Pluton, dont elle était devenue l'épouse. Ascalaphe fut changé en hibou.

Cérès enseigna l'agriculture à Triptolème, fils de Céléus, roi d'Éleusis. Celui-ci répandit les bienfaits de cette science dans l'Asie et l'Europé. Lynéus, roi des Scythes, ayant essayé de le faire périr, fut métamorphosé en lynx. Ce ne fut pas la seule vengeance de la déesse, qui était irritable et prompte à punir. Un jeune enfant, nommé Stellio, dont le seul crime était d'avoir ri en la regardant manger avec avidité, fut métamorphosé en lézard. Enfin, un Thessalien, nommé Érésichton, qui avait abattu une forêt sacrée, fut condamné à une faim si cruelle qu'il ne rougit pas de recourir aux moyens les plus honteux pour l'assouvir ; ces ressources ne lui suffisant plus, il dévora ses propres membres, et mourut au milieu d'affreux tourments.

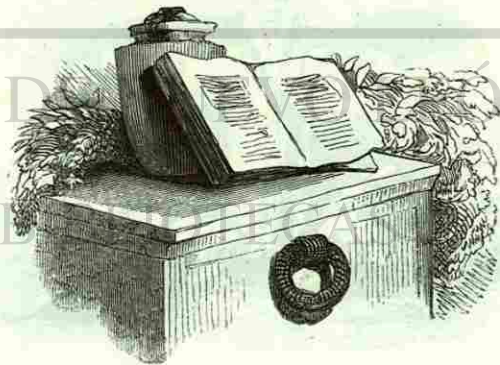


## LE DESTIN.

Nous venons de voir que les arrêts du Destin étaient même supérieurs aux volontés de Jupiter. Qu'était-ce donc que le Destin ? Était-ce un dieu ? N'était-ce pas plutôt une loi immuable ? Comme dieu, il n'avait droit à aucun hommage, parce qu'on n'avait rien à espérer de lui. Cependant on le trouve souvent dans les bas-reliefs. Il a un bandeau sur les yeux. Près de lui est le livre ouvert, que les dieux seuls peuvent consulter ; là sont écrits les événements futurs.

... Il habite un palais terrible...  
 Et de là sur la terre il verse à pleines mains  
 Et les biens et les maux destinés aux humains.  
 Sur un autel de fer un livre inexplicable  
 Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.

VOLTAIRE, *la Henriade*.





## APOLLON.

La belle Latone, fille du Titan Cœus, fut aimée de Jupiter, et en eut Apollon et Diane. Astérie, sa sœur, plus vertueuse, se déroba aux poursuites de ce dieu, tomba dans la mer, et fut changée en une île du nom de Délos, où Latone alla chercher un asile pour se soustraire aux fureurs de Junon. Cette épouse irritée suscita contre elle le serpent Python, qui la poursuivait sans relâche. C'est dans l'île de Délos qu'elle mit au jour Diane, dont les secours l'aiderent à enfanter Apollon. Puis elle voulut revenir chez son père Cœus. Arri-



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
 DE BIBLIOTECAS

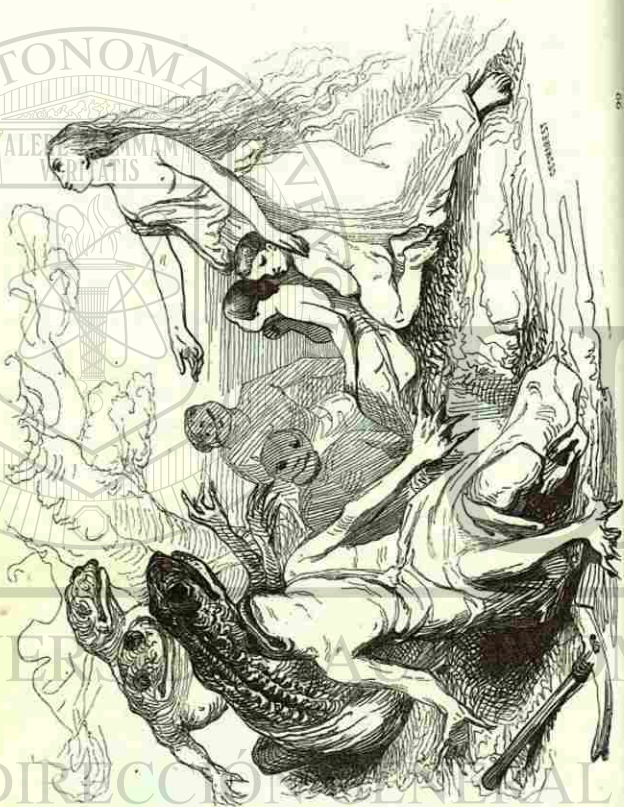
vée en Lycie, elle demanda un peu d'eau à des paysans, dont elle punit les cruels refus en les changeant en grenouilles. Plus tard, Niobé, épouse de Tantale et fille d'Amphion, roi de Thèbes, orgueilleuse de ses richesses et de la beauté de ses enfants, excita, par ses dédains, la haine de Latone. Apollon et Diane percèrent de leurs flèches les fils, les filles et l'époux de Niobé, qui, accablée de douleur, devint une froide statue de marbre sur laquelle on voyait encore couler des larmes.

Cependant Apollon fut reconnu par Jupiter, et Junon sembla oublier sa haine. Il devint le dieu de la lumière et prit le nom de Phœbus. Puis il inventa la médecine et donna à son fils Esculape les secrets de cet art miraculeux. Esculape

Ne marchait point escorté  
D'un lesté et brillant équipage ;  
Il ignorait le doux langage  
Des Nestors de la faculté.  
Il parlait sans point, sans virgule ;  
On comprenait ce qu'il disait ;  
Et, pour comble de ridicule,  
Presque toujours il guérissait.

DEMOUSTIER.

Il alla jusqu'à ressusciter les morts, et notamment Hippolyte, fils de Thésée. Jupiter, mécontent de ses empiétements, le frappa de la foudre.





Sa colère se signala  
Par ce châtement exemplaire.  
Nos docteurs, depuis ce temps-là,  
N'ont jamais eu peur du tonnerre.

DEMOUSTIER.

Apollon, désespéré, vole à l'île de Lemnos, et immole les Cyclopes, qui forgeaient la foudre. Un si audacieux attentat ne pouvait rester impuni : Jupiter l'exila sur la terre.

Réduit à garder les troupeaux du roi Admète,

L'ingénieux pasteur, dans le sein de l'étude,  
Fit éclore les Arts. Ces frères de l'Amour  
Sont enfants du Loisir et de la Solitude.

Il cultiva la musique.

Il vit Daphné, il inventa la lyre  
Pour chanter ses amours.

Cette lyre, présent de Mercure, était composée d'une écaille de tortue et de sept cordes. A ses sons harmonieux s'élevèrent les murs de Troie. Daphné, éprise en secret du berger Leucippe, restait insensible. Apollon la poursuivit une année entière, et, pour ralentir cette course miraculeuse, il lui disait :

Cruelle, arrêtez-vous, de grâce !  
Je suis le régent du Parnasse,  
Le fils naturel de Jupin ;  
Je suis poète, médecin ;

Je suis chimiste, botaniste ;  
Je suis peintre, musicien,  
Exécutant et symphoniste ;  
Je suis danseur, grammairien,  
Astrologue, physicien....

DEMOUSTIER.

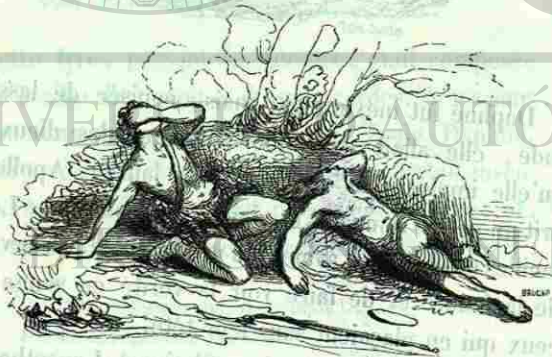


Daphné fut inexorable ; mais, épuisée de lassitude, elle allait succomber, lorsque les dieux, qu'elle implora, la changèrent en laurier. Apollon prit un de ses rameaux et s'en fit une couronne. Les feuilles de cet arbre avaient la propriété de préserver de la foudre et de faire voir la vérité en songe à ceux qui en plaçaient sous leur tête.

Pour se consoler, il aima Clytie et Leucothoé,

filles d'Orchame, roi de Babylone. Les deux sœurs, rivales, furent bientôt ennemies. Clytie dénonça la faute de Leucothoé à Orchame, qui la fit enterrer vive; et Apollon, passant sans s'en douter sur cette affreuse tombe, entendit les plaintes de son amie, qu'il métamorphosa en l'arbre qui porte l'encens. Clytie, tourmentée par les remords et dédaignée par le dieu, fut changée en toarnesol, plante qui se dirige sans cesse vers le soleil.

Ces exemples malheureux déterminèrent Apollon à se réfugier dans les bras de l'Amitié. Il s'attacha au jeune Hyacinthe, et, comme il jouait au disque avec lui, Zéphire, poussé par la jalousie, poussa le disque d'Apollon vers le front du jeune homme, qui fut tué, et son sang produisit la fleur à laquelle il donna son nom.



Plus tard, il soupira pour la nymphe Perséis, fille de l'Océan, et eut d'elle cette magicienne célèbre,

Circé, qui rendit les oracles,  
Et qui, par ses enchantements,  
En bêtes changea les gens,  
Sans opérer de grands miracles.

DEMOUSTIER.

Bolina, voulant échapper à ses poursuites, se précipita dans les flots et fut reçue parmi les nymphes d'Amphitrite. Il perdit en même temps le jeune Cyparis, qui avait remplacé Hyacinthe, et gardait ses troupeaux. Ce jeune berger, ayant tué



par mégarde un cerf qu'il chérissait, expira de douleur; il fut changé en cyprès. Apollon s'attacha à la sibylle de Cumes et lui accorda, pour prix de sa faiblesse, de prolonger sa vie pendant autant d'années



qu'il y avait de grains dans une poignée de sable qu'elle tenait. Elle se repentit cruellement de ce vœu funeste ; car

Sur les ailes du Temps les amours s'envolèrent,  
La vieillesse arriva, les charmes s'éclipsèrent.  
Sa génération passa les sombres bords ;  
Elle n'eut bientôt plus d'amis que chez les morts.  
Enfin, après mille ans, souffranté, misérable,  
Seule dans l'univers, elle disait aux dieux :  
Faites-moi grâce au moins du dernier grain de sable,  
Ou donnez-moi quelqu'un pour me fermer les yeux.

Cassandra, fille de Priam, consentit à écouter ses vœux s'il voulait lui accorder le don de deviner. Apollon le promit en jurant par le Styx. A peine eut-il fait ce serment, dont les dieux même ne pouvaient se délier, que Cassandra le railla de sa crédulité. Alors il ajouta au don, qu'il ne pouvait lui retirer, la restriction que l'on ne croirait jamais à ses prédictions. Puis, renonçant à cet amour, il sut plaire à la belle Climène, qui fut mère de Phaéton. A cette nymphe succéda la chaste Castalie, qu'il poursuivit jusqu'au pied du Parnasse, où les Dieux la métamorphosèrent en fontaine. Un jour qu'Apollon se lamentait sur ses rives, il entendit une douce mélodie s'échapper du fond des bois. Il s'approcha et reconnut les neuf Muses, filles de Jupiter et de Mnémosyne. Ces nobles sœurs accueillirent un dieu dont les goûts répondaient aux leurs ; elles le

reçurent dans leur palais, et, lorsqu'ils se réunissaient pour parler des sciences et des arts :

Par un discours semé de fleurs,  
Calliope ouvrait l'assemblée.  
Melpomène, triste et voilée,  
Des héros plaignait les malheurs,  
De l'amour déplorait les charmes,  
Et, par ses aimables douleurs,  
Faisait naître dans tous les cœurs  
Le plaisir du sein des alarmes.  
Thalie, avec un air malin,  
Des traits aigus de la satire  
Criblait le pauvre genre humain ;  
En piquant elle le faisait rire.  
Polymnie des héros racontait  
Les faits, les vertus, la mémoire.  
Clio sur l'aile de la gloire  
Portait ces héros vers les cieux,  
Et les plaçait au rang des dieux.  
Uranie ouvrant ses tablettes  
Lisait intelligiblement  
Le système du mouvement  
Des tourbillons et des planètes.  
Enfin la champêtre Érato  
Chantait les amours du hameau  
Sur l'air plaintif de la romance.  
Euterpe de son flageolet  
L'accompagnait ; puis en cadence  
Terpsichore, par un ballet,  
Terminait gaiment la séance.

DEMOUSTIER.

Les Muses et Apollon eurent, pour parcourir tous

les lieux de la terre, un cheval ailé, nommé Pégase.  
Ce coursier, né du sang de Méduse, s'abattit un jour  
sur le Parnasse, et, d'un coup de pied, fit jaillir  
l'Hippocrène.

Cette poétique fontaine,  
Dont quelques écrivains badauds  
Se vantent de boire les eaux  
En buvant les eaux de la Seine.

DEMOUSTIER.

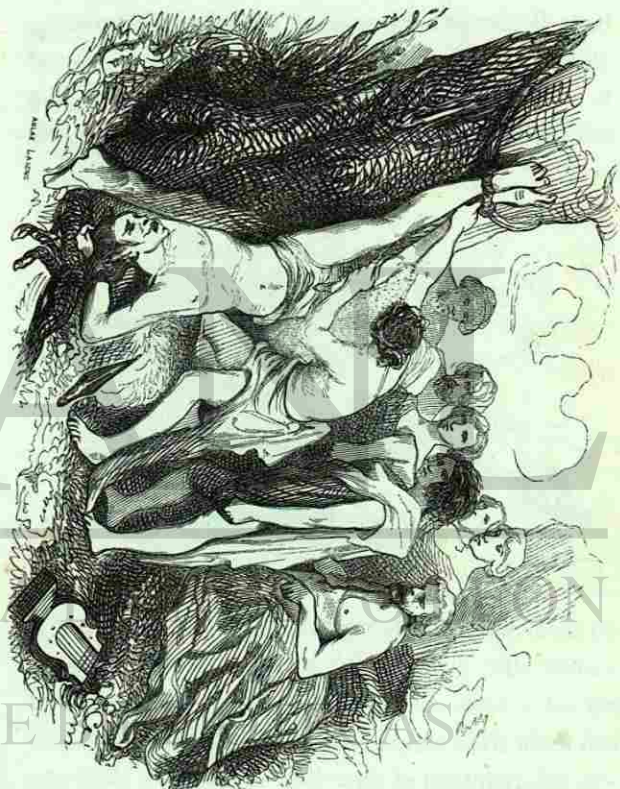
Pégase s'arrête. Apollon saute sur son dos, fait  
placer les Muses en croupe, et le coursier, déployant  
ses ailes, les transporte soudain à la cour de Bac-  
chus. Marsyas le Phrygien prit une flûte, et annonça  
qu'il surpasserait la mélodie de la lyre divine. Vaincu  
dans la lutte, il fut attaché à un pin et écorché vif.  
Ses pleurs et son sang formèrent le fleuve qui porte  
son nom.

Pan, favori de Midas, roi de Lydie, voulut égale-  
ment se mesurer avec Apollon. Il chanta le pre-  
mier, et Midas répétait avec enthousiasme ses chants,  
sans accorder la moindre attention à son céleste rival.

Tel un âne, près d'un buisson,  
Écoutant la voix de son frère,  
Enchanté de l'entendre braire,  
Comme lui brait à l'unisson.

DEMOUSTIER.

Midas chantonnait encore, lorsqu'il sentit pousser





sous sa chevelure une paire d'oreilles longues et velues. Pan prit la fuite, et le prince, désolé, confia à son barbier le soin de dissimuler son infortune, mais en lui recommandant la discrétion. Celui-ci ne put long-temps garder un si curieux secret. Il avait besoin de parler et n'osait le faire. Pour se soulager, il alla creuser la terre dans un lieu écarté, et dit en s'inclinant : Le roi Midas a des oreilles



d'âne. Puis il referma le trou et s'éloigna. Peu de temps après des roseaux s'élevèrent à cette place, et ces roseaux agités répétaient sans cesse : Le roi Midas a des oreilles d'âne. Ce prince offrit alors des sacrifices à Bacchus, qui, pour le consoler, lui accorda une faveur spéciale, celle de changer en or tout ce qu'il toucherait.

Phaéon, l'un des fils d'Apollon, ayant obtenu la grâce de conduire un jour le char radieux du Soleil, ne put long-temps gouverner ces fougueux coursiers, que l'on nommait Eoüs, Phlégon, Éthon et Pyroïs. Le ciel et la terre furent bientôt embrasés; Jupiter frappa le téméraire d'un coup de foudre et le précipita dans l'Éridan, fleuve d'Italie. Les Héliades, ses sœurs, le pleurèrent quatre mois entiers; les dieux les changèrent en peupliers, et leurs larmes en grains d'ambre. Cynus, jeune roi des Liguriens, et ami de Phaéon, fut métamorphosé en cygne au moment où il exhalait ses douloureux regrets.

L'Aurore est aussi fille d'Apollon; elle fit accorder l'immortalité à Tithon, fils de Laomédon, roi de Troie, son époux. Bientôt elle s'aperçut, comme la Sibylle, que ce don n'est rien sans celui de rester jeune, et elle changea Tithon en cigale. De leur union était né Memnon, qu'Achille tua au siège de Troie. Les larmes de sa mère formèrent la rosée, et les Égyptiens lui élevèrent une statue fameuse, qui, aux premiers rayons du soleil, rendait des sons harmonieux.

Apollon tua à coups de flèches Python, serpent monstrueux qui désolait les rivages du Céphise et les riantes campagnes du Parnasse. Cette victoire fut célébrée dans toute la Grèce par les jeux Pythiens.

Les couronnes que l'on distribuait aux vainqueurs étaient des branches de chêne d'abord, puis elles furent de laurier. On y disputait le prix de la danse, de la musique et de la poésie.

Les dieux, jaloux des hommages dont les mortels entouraient Apollon, le rappelèrent de son exil, et il reprit sa place dans l'Olympe.

Il ne tarda pas à y occuper le rang que méritait le fils de Jupiter et le dieu du jour. Il y habitait un palais magnifique. Là :

Sur cent colonnes d'or, circulaire portique,  
S'élève du Soleil le palais magnifique;  
Le dôme est étoilé de saphirs éclatants,  
Les portes font jaillir de leurs doubles battants  
L'éclat d'un argent pur, rival de la lumière.  
Mais le travail encor surpasse la matière;  
Là, d'un savant burin l'artisan de Lemnos  
De l'Océan mobile a ciselé les flots,  
Et l'orbe de la terre environné de l'onde,  
Et le ciel radieux, voûte immense du monde.  
L'onde a ses dieux marins, et Protée, et Triton,  
Triton la conque en main, et l'énorme Égéon  
Qui presse entre ses mains une énorme baleine.  
On voit au milieu d'eux, sur la liquide plaine,  
Les filles de Doris former cent jeux divers,  
Sécher leurs longs cheveux teints de l'azur des mers,  
Sur le dos des poissons voguer, nager ensemble :  
Leur figure diffère, et pourtant se ressemble,  
Elle sied à des sœurs. La terre offre à la fois  
Ses hameaux, ses cités, ses fleuves et ses bois,  
Et les nymphes de l'onde et les dieux du bocage.



Au-dessus luit des cieux la rayonnante image ;  
Et le cercle des mois, sous des signes divers,  
D'une ceinture oblique embrasse l'univers.

DEILLE, les *Géorgiques*.

Vêtu de la pourpre royale,  
Le Soleil, sous un dais d'émeraude et d'opale,  
Au milieu de sa cour, rassemble sous ses lois  
Les Siècles et les Jours, et les Ans et les Mois,  
Et les Heures aussi, ses légères suivantes,  
L'une de l'autre en cercle également distantes.  
Là paraît couronné d'une tresse de fleurs  
Le Printemps au front jeune, aux riantes couleurs ;  
L'Été robuste et nu, ceint d'une gerbe mûre ;  
L'Automne qui de pampre orne sa chevelure,  
Tout souillé des raisins que ses pieds ont pressés ;  
Et l'Hiver aux cheveux blanchis et hérissés.

DEMOUSTIER.

Le culte d'Apollon est peut-être celui qui fut le plus répandu dans l'antiquité. On appelait *pœans* les hymnes chantés en son honneur. C'était son cri de guerre contre le serpent Python. On immolait sur ses autels un taureau ou un agneau blanc. On ajoutait à ces sacrifices des libations d'huile et de lait ; on lui offrait le corbeau, qui lit dans l'avenir ; l'aigle, qui fixe le soleil ; le coq, dont le cri salue son retour ; et la cigale, qui chante son empire.

Le dieu était représenté sous la figure d'un jeune homme sans barbe, les cheveux blonds et flottants

et le front ceint de lauriers. Il tenait de la main droite un arc et des traits ; de la gauche, une lyre à sept cordes, emblème des sept planètes dont il entretient la céleste harmonie. Quelquefois il portait un bouclier et était accompagné des trois Grâces qui animent le Génie et les Beaux-Arts. On mettait un cygne à ses pieds.

Il avait une foule de temples ; les plus fameux sont : celui de Délos, où se célébraient les jeux Pythiens ; celui du mont Soracte, dont les prêtres traversaient nu-pieds des brasiers ardents ; et celui de Delphes, où les adolescents lui offraient leur chevelure : Apollon y rendait ses oracles par l'organe de la Sibylle. C'était une femme que l'on nommait aussi Pythonisse, parce qu'elle avait pour siège un trépied d'or massif recouvert de la peau du serpent Python. L'histoire de ce trépied offre quelque intérêt. Des pêcheurs, qui l'avaient trouvé dans leurs filets, consultèrent l'Oracle. Il leur dit de l'offrir à l'homme le plus sage de la Grèce. Ils le présentèrent au savant Thalès, qui disait que de toutes les connaissances humaines la plus difficile était celle de soi-même. Thalès envoya le trépied à Bias. Au moment où l'ennemi réduisait en cendres Priène, sa patrie, ce sage s'éloigna sans ses richesses, en disant : — *J'emporte tout avec moi.* Bias eut la modestie de refuser le trépied et de le

faire présenter à Pittacus, qui le fit passer à Cléobule, et celui-ci à Périandre. Ce dernier l'offrit à Solon, qui, à son tour, le fit porter à Chilon, dont la philosophie était : *Rien de trop*. Enfin le trépied revint à Thalès, qui le déposa dans le temple d'Apollon, où il servit à la Sibylle. Ce trait permet de juger en un moment les principes et la conduite des plus grands philosophes de la Grèce. Ces *sages* faisaient consister la philosophie dans la science de



vivre heureux en pratiquant la vertu ; ils variaient dans la marche à suivre, mais le but était toujours le même.

La Sibylle avait l'adresse de rendre les oracles en leur donnant toujours un sens équivoque, de sorte que l'événement, favorable ou contraire, se trouvait

d'accord avec la prophétie. Elle ne parlait qu'au milieu d'une agitation convulsive et d'une sorte d'extase. Les meilleures sibylles étaient celles qui savaient le mieux jouer les convulsions et modifier la vérité. Aussi ou disait de celle de Cumès :

Qui sait ressusciter mieux qu'elle ?  
 Qui sait mieux suffoquer, pâlir,  
 Baisser sa mourante prunelle,  
 Palpiter, chanceler, faiblir,  
 Tomber, enfin s'évanouir ?  
 Et qui jamais posséda mieux  
 Les équivoques, la magie,  
 Et le dédale insidieux  
 De l'adroite amphibologie ?  
 Qui jamais sut avec plus d'art  
 Peser la crainte et l'espérance,  
 Donner double face au hasard,  
 Déguiser même l'évidence ?  
 Qui sut mieux, en dépit du sort,  
 Avoir raison et donner tort ?

DEMOUSTIER.

D'autres temples fort célèbres d'Apollon étaient ceux d'Héliopolis et de Palmyre, construits dans de gigantesques proportions : rien n'avait été épargné<sup>®</sup> pour leur donner une magnificence inouïe.

L'ivoire et l'argent pur, l'or, présent de Vulcain,  
 Font briller leur éclat sur les portes d'airain.  
 La porte s'ouvre ; on entre. Au fond du sanctuaire,  
 Vêtu de pourpre et d'or, le dieu de la lumière



Sur son trône d'opale apparaît radieux :  
 Tel il traîne à son char, dans le cercle des cieux,  
 Le Jour au vol si prompt, les Heures plus rapides,  
 Les vieux Siècles, le front chargé d'épaisses rides :  
 Des amours et des fleurs la riante Saison,  
 Et le pompeux Été, père de la moisson ;  
 Les derniers fruits cueillis sur le sein de l'Automne,  
 Et le stérile Hiver que la vie abandonne.  
 La zone, sur l'autel, brillant et léger dais,  
 Enferme chaque signe en son vaste palais.  
 Là le Taureau superbe y proclame la guerre,  
 Les fatigues du soc, les bienfaits de la Terre.  
 Le Bélier, dans l'éclat de sa riche toison,  
 Des arts industriels figure la moisson.  
 Les doux Gémeaux, parmi les chants et l'allégresse,  
 Enchantent de l'Amour l'éternelle jeunesse.  
 Le Cancer est l'espoir du hardi nautonier.  
 Le Lion dans les cœurs verse l'instinct guerrier,  
 Excite au repentir, au meurtre, à la colère.  
 La Vierge des Beaux-Arts fait briguer le salaire,  
 Inspire la pudeur, réprime les penchants.  
 Quand Bacchus de ses dons vient enrichir nos champs,  
 Celui que, sous son astre, enfante la Balance,  
 Fait révéler les lois, qu'il médite en silence.  
 DORION, *Palmyre conquise*, ch. 1.

Auguste, qui prétendait être le fils d'Apollon, lui éleva un temple sur le mont Palatin. Les Délies étaient des fêtes que les Athéniens et les autres États de la Grèce venaient célébrer tous les quatre ans à *Délos*. Ceux qui faisaient partie de la députation sacrée s'appelaient Théores ou Déliastes.

L'histoire des Muses est tellement liée à celle

d'Apollon, que nous placerons ici quelques-unes de leurs aventures.



La première est la lutte qu'elles soutinrent contre les neuf filles de Piérus, roi de Macédoine, qui osèrent leur disputer le prix du chant. Les Piérides, vaincues, furent changées en pies.

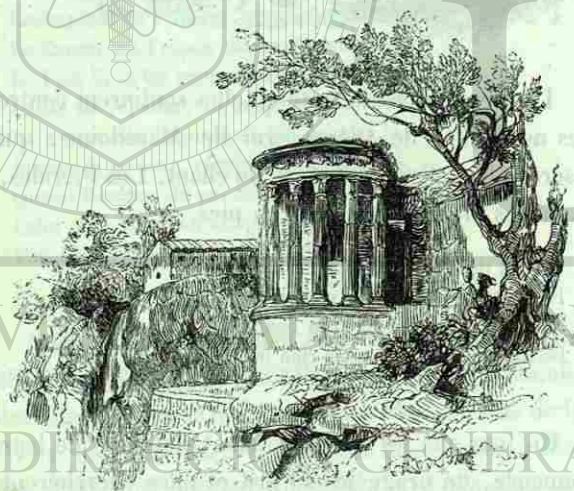
Et depuis leur métamorphose,  
 Elles ont conservé leur volubilité,  
 Et le talent, si cher à la beauté,  
 De dire en bien des mots rien ou très-peu de chose.

DEMOUSTIER.

Un jour que les Muses s'étaient éloignées de leur demeure, un orage les surprit et elles cherchèrent un asile dans le palais de Pyrénée, qui régnait en Phocide; mais elles y étaient à peine entrées, que

ce tyran ferma les portes et voulut leur faire le plus grand des outrages. Aussitôt elles prirent des ailes et s'envolèrent. Pyrénée, qui voulut s'élancer après elles, tomba et fut brisé dans sa chute. Malgré la réputation de vertu qu'avaient les Muses, on a prétendu que Rhésus était fils de Terpsichore; Linus, de Clio; et Orphée, de Calliope. Arion et Pindare étaient aussi enfants des Muses.

Les Romains leur avaient élevé un temple et consacré une fontaine.





## DIANE.

Diane était fille de Jupiter et de Latone, et sœur jumelle d'Apollon. Au ciel elle porte le nom de Phœbé, et conduit le char de la Lune; sur la terre elle préside à la chasse et s'appelle Diane; dans les enfers on la nomme Hécate, et elle est révérée des magiciens. Déesse de la chasteté, elle changea en cerf, et fit déchirer par ses propres chiens le chasseur Actéon, qui avait eu le malheur de la voir, par hasard, au bain. Calisto, l'une de ses nymphes, séduite par Jupiter, devint mère d'Arcas et fut métamorphosée en ourse. Son fils, devenu un chasseur habile, allait la percer de ses flèches, lorsque Jupiter, pour prévenir ce parricide, les plaça parmi les constellations. Calisto est la *Grande Ourse* et Arcas la *Petite Ourse*.

Æneus, roi de Calydon, négligeait le culte de Diane, la déesse envoya dans ses états un sanglier monstrueux. Les princes grecs lui firent aussitôt la chasse. Atalante, fille du roi d'Arcadie, le blessa la première, mais elle eût péri sous les coups de l'animal furieux, sans l'intrépidité de Méléagre, fils d'Æneus, qui tua le sanglier. Une querelle s'étant élevée pour la possession de la hure de ce monstre, Méléagre tua ses propres frères. Althée, épouse d'Æneus, indi-





gnée de ce crime, jeta au feu un tison auquel la vie de Méléagre était attachée; aussitôt ce prince sentit un feu qui le dévorait, et il expira au milieu des tourments les plus cruels. A cette vue, Althée se tua de désespoir, et les sœurs de la victime, nommées les *Méléagrides*, furent changées en poules.

Le bel Endymion, petit-fils de Jupiter, avait osé porter des vœux coupables sur Junon; il fut condamné à un sommeil éternel dans les Enfers. La sévère Hécate, éprise des charmes de ce berger, l'arracha au pouvoir de Pluton et le plaça dans une grotte du mont Latmos, où elle le visitait toutes les nuits.



Un nuage aux mortels dérobaît son absence.  
 Au milieu de la nuit, dans ces vastes déserts,  
 La nature à l'Amour semblait prêter silence :  
 Tout dormait, leurs cœurs seuls veillaient dans l'univers.

DEMOUSTIER.

On représente Diane dans son costume de chasse : elle a le carquois sur les épaules, un arc est dans sa main; sa robe est relevée, et elle retient son chien qui s'élançe. Ses cheveux sont noués sur son front. Quelquefois on place sur sa tête un croissant dont les pointes sont tournées vers le ciel. Souvent elle est dans un char traîné par des cerfs, et dans sa main est un flambeau qui lui sert à effrayer les bêtes fauves.



Elle recevait des mortels de nombreux hommages. Le plus célèbre de ses temples était celui d'Éphèse, qui a été mis au nombre des sept merveilles du monde, et qui fut brûlé par Érosstrate, le jour même de la naissance



d'Alexandre-le-Grand. Cet insensé n'avait d'autre but que de rendre son nom à jamais célèbre, et il y réussit malgré les Éphésiens, qui défendirent que l'on prononçât son nom.

Les poètes ont chanté la sœur d'Apollon.

Eloigne tes pavots, Morphée, et laisse-moi  
Contempler ce bel astre aussi calme que toi,  
Cette voûte des cieux mélancolique et pure,  
Ce demi-jour si doux levé sur la nature,  
Ces sphères qui, roulant dans l'espace des cieux,  
Semblent y ralentir leur cours silencieux ;  
Du disque de Phébé la lumière argentée  
En rayons tremblotants sous ces eaux répétée,  
Ou qui jette en ces bois, à travers ces rameaux,  
Une clarté douteuse et des jours inégaux ;  
Des différents objets la couleur affaiblie,  
Tout repose la vue et l'âme recueillie.  
Reine des nuits, l'amant devant toi vient rêver,  
Le sage réfléchir, le savant observer.  
Il tarde au voyageur, dans une nuit obscure,  
Que ton pâle flambeau se lève et le rassure.  
Le ciel d'où tu me luis est le sacré vallon,  
Et je sens que Diane est la sœur d'Apollon.

LEMIERRE, *les Fastes*.

Ainsi qu'une jeune beauté  
Silencieuse et solitaire,  
Des flancs du nuage argenté  
La Lune sort avec mystère.  
Fille aimable du ciel, à pas lents et sans bruit,  
Tu glisses dans les airs où brille ta couronne,  
Et ton passage s'environne  
Du cortège pompeux des soleils de la nuit.

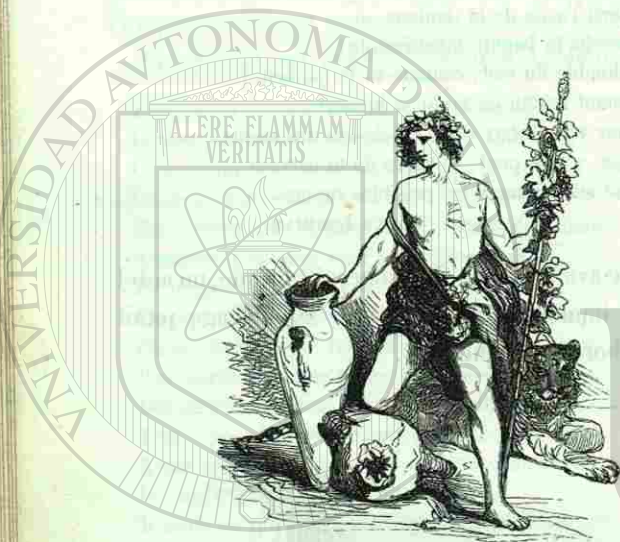
Que fais-tu loin de nous, quand l'aube blanchissante  
Efface à nos yeux attristés  
Ton sourire charmant et tes molles clartés ?  
Vas-tu, plaintive et gémissante,  
Dans l'asile de la douleur  
Ensevelir ta beauté languissante ?  
Fille aimable du ciel, connais-tu le malheur ?  
Maintenant revêtu de toute sa lumière,  
Ton char voluptueux roule au-dessus des monts :  
Prolonge, s'il se peut, le cours de ta carrière,  
Et verse sur les mers tes paisibles rayons.

BAOUR-LORMIAN.

Diane avait, dans la Chersonèse Taurique, un autel où l'on immolait tous ceux que le naufrage jetait sur ses bords inhospitaliers.



## BACCHUS.



Sémélé, fille de Cadmus, roi de Thèbes, était enceinte de Jupiter; Junon lui suggéra le désir de voir le roi des dieux dans tout l'appareil de sa gloire. Jupiter promit par le Styx, et fut forcé de tenir son serment : il apparut à Sémélé, qui fut brûlée par la foudre. Cependant Jupiter prit l'enfant et le garda dans sa cuisse le reste des neuf mois; puis il le confia aux soins des nymphes de la monta-

gne de Nysa, qui furent transportées plus tard au ciel sous le nom d'Hyades. Au sortir de leurs bras, Silène devint son précepteur.

Son caractère était la bonhomie;  
 Il buvait sec, mais il avait le vin  
 Joyeux et tendre; il eût, le verre en main,  
 Fait rire en chœur toute une académie.  
 Auprès de lui, jamais le noir chagrin  
 N'osa rider le front de la Folie.  
 Nymphes, Bergers, Dryades et Sylvains,  
 De ses chansons répétant les refrains,  
 L'environnaient de leur bruyante orgie,  
 Et promenaient le meilleur des humains  
 Sur le meilleur des coursiers d'Arcadie.

DEMOUSTIER.

Malgré le genre d'éducation que recevait Bacchus, l'amour de la gloire se glissait dans son cœur. Après avoir vaillamment combattu pour Jupiter contre les Géants, il partit à la tête d'une armée innombrable pour faire la conquête de l'Inde; il soumit ces peuples à ses lois et leur enseigna à cultiver la vigne et à faire le vin.

Il revenait triomphalement sur des vaisseaux cou-  
 ronnés de pampres verts, lorsque, passant près de l'île de Naxos, il crut entendre une voix plaintive, et bientôt une femme éplorée vint lui demander son appui; c'était Ariane, fille de Minos, que Thésée, vainqueur du Minotaure, avait abandonnée après



l'avoir séduite. Le dieu fut si touché de la candeur et des qualités de cette jeune fille, qu'il l'épousa ;



il lui offrit une couronne, qui fut changée en constellation.

Bacchus parvint à se faire aimer d'Érigone, fille d'Icarius, en prenant la forme d'une grappe de raisin. Elle eut à peine exprimé sur ses lèvres le suc des premiers grains, qu'elle ressentit les effets d'une douce ivresse. Plus tard, les pasteurs des environs d'Athènes, étant venus sous la treille d'Icarius, burent avec excès ; puis, dans leur fureur, ils tuèrent leur hôte et le jetèrent au fond d'un puits. Les *jeux Icariens* furent institués pour expier ce crime : on les célébrait en se balançant sur une corde attachée à deux arbres ; c'est ce qu'on nomme *escarpolette*. Méra, petite chienne d'Icarius, avait

conduit Érigone jusqu'au bord du puits fatal ; cette fille infortunée se pendit de désespoir, et Méra mourut de douleur. Icarius devint la constellation de Bootès ; Érigone, le signe de la Vierge ; et Méra, celui de la Canicule.

Le dieu des raisins alla, pour se consoler, rendre visite à Proserpine. La brune épouse de Pluton ne fut point insensible à ses vœux ; mais, après une absence de trois ans, Bacchus revint près d'Ariane, dont la fidélité et la douceur le touchèrent.

..... Près d'un mari volage,  
Patience, vertu, douceur, tendre langage,  
Sont de grands points.....

DEMOUSTIER.

Ariane fut récompensée de sa sagesse et de sa fidélité par une constance qui ne se démentit plus.

Lorsque les glaces de l'âge  
Ont refroidi les amours,  
Près du feu, dans son ménage,  
En rappelant ses beaux jours,  
Souvent un couple fidèle,  
Malgré ses cheveux grisons,  
Fait jaillir quelque étincelle  
En rapprochant ses tisons.  
Dans l'histoire mutuelle  
Qu'ils se font de leurs soupirs,  
Chaque héritier leur rappelle  
L'époque de leurs plaisirs.

DEMOUSTIER.



On immolait à Bacchus le bouc, qui détruit les bourgeons de la vigne, et la pie, parce que le vin rend indiscret. Il est représenté avec des cornes, pour indiquer la force et l'audace de ceux qui sont ivres. On lui consacre le lierre, dont la froideur dissipe les fumées du vin. Il portait une javeline entourée de lierre et de pampres, et que l'on nommait *thyrsa*. Les *Bacchantes*, ses prêtresses ordinaires, brandissaient aussi le thyrsa. Ses fêtes s'appelaient *Triétériques*, parce qu'on les célébrait



tous les trois ans, et *Orgies*, d'un mot qui signifie fureur et impétuosité. Les Latins les appelaient *Liberalia* ou *Bacchanales*. Dans l'Attique, elles se nommaient *Ascolies*. Les *Bacchantes*, que l'on nommait aussi *Ménades*, erraient dans les

montagnes avec des torches à la main, couvertes de peaux de tigres et de panthères.

Cependant Bacchus inspirait parfois des sentiments profonds et tendres. Corésus, l'un de ses favoris, était épris de Callirhoé. Le dieu, irrité de la cruauté de ses dédains, affligea les Calydoniens d'une ivresse qui les conduisit à la mort. L'oracle déclara que le sacrifice de Callirhoé seul apaiserait Bacchus, à moins qu'une autre victime ne se présentât pour elle. La jeune fille allait être immolée lorsque Corésus se poignarda sur les marches de l'autel. Callirhoé, émue de douleur et de pitié, versa de si abondantes larmes qu'elle fut changée en fontaine.





Nous citerons ce passage des *Géorgiques*. C'est un Romain qui parle :

Un bouc était le prix de ces grossiers acteurs  
 Qui, de nos jeux brillants barbares inventeurs,  
 Sur un char mal orné promenaient dans l'Attique  
 Leurs théâtres errants et leur scène rustique,  
 Et, de joie et de vin à la fois enivrés,  
 Sur des outres glissants bondissaient dans les prés.  
 Nos Latins, à leur tour, ont des fils de la Grèce  
 Transporté dans leurs jeux la bachique allégresse :  
 Ils se forment d'écorce un visage hideux,  
 Entonnent pour Bacchus des vers grossiers comme eux,  
 Et de l'objet sacré de leurs bruyants hommages  
 Suspendent à des pins les mobiles images.  
 Soudain l'aspect du dieu fertilise les monts,  
 Les arides coteaux, les humides vallons.  
 Gloire, honneur à ce dieu ! célébrons ses mystères,  
 Chantons pour lui les vers que lui chantaient nos pères ;  
 Qu'un bouc soit par la corne entraîné vers l'autel ;  
 Préparons de ses chairs un festin solennel ;  
 Et que le coudrier, de ses branches sanglantes,  
 Perce de l'ennemi les entrailles fumantes.

DELILLE, *Géorg.*, liv. II.

On représente toujours Bacchus sous les traits d'un jeune homme au visage blond, frais, vermeil et réjoui. Il est sur un char attelé de tigres et de panthères, et porte une couronne de pampres.

J.-B. Rousseau a décrit, dans une cantate célèbre, la vie et les exploits de ce dieu, qu'on a chanté tant de fois :

C'est toi, divin Bacchus, dont je chante la gloire.

Nymphes, faites silence, écoutez nos concerts.  
 Qu'un autre apprenne à l'univers  
 Du fier vainqueur d'Hector la glorieuse histoire ;  
 Qu'il ressuscite dans ses vers  
 Des enfants de Pélopos l'odieuse mémoire :  
 Puissant dieu des raisins, digne objet de nos vœux,  
 C'est à toi seul que je me livre ;  
 De pampres, de festons, couronnant mes cheveux,  
 En tous lieux je prétends te suivre.  
 C'est pour toi seul que je veux vivre  
 Parmi les festins et les jeux !

Des dons les plus rares

Tu combles les cieus,

C'est toi qui prépares

Le nectar des Dieux.

La céleste troupe,

Dans ce jus vanté,

Boit à pleine coupe

L'immortalité.

Tu prêtes des armes

Au dieu des combats,

Vénus sans tes charmes

Perdrait ses appas.

Du fier Polyphème

Tu domptes les sens,

Et Phébus lui-même

Te doit ses accents.

Mais quels transports involontaires

Saisissent tout à coup mon esprit agité ?

Sur quel vallon sacré, dans quels bois solitaires

Suis-je en ce moment transporté ?

Bacchus à mes regards dévoile ses mystères.

Un mouvement confus de joie et de terreur

M'échauffe d'une sainte audace ;

Et les Ménades en fureur

N'ont rien vu de pareil dans les antres de Thrace.

Descendez, mère d'Amour;

Venez embellir la fête

Du dieu qui fit la conquête

Des climats où naît le jour.

Descendez, mère d'Amour;

Mars trop long-temps vous arrête.

Déjà le jeune Sylvain,

Ivre d'amour et de vin,

Poursuit Doris dans la plaine;

Et les Nymphes des forêts,

D'un jus pétillant et frais,

Arrosent le vieux Sylène.

Descendez, mère d'Amour;

Venez embellir la fête

Du dieu qui fit la conquête

Des climats où naît le jour.

Descendez, mère d'Amour;

Mars trop long-temps vous arrête.

Profanes, fuyez de ces lieux!

Je cède aux mouvements que ce grand jour m'inspire!

Fidèles sectateurs du plus charmant des dieux,

Ordonnez le festin, apportez-moi ma lyre:

Célébrons entre nous un jour si glorieux.

Mais, parmi les transports d'un aveugle délire,

Éloignons loin d'ici ces bruits séditieux

Qu'une aveugle vapeur attire.

Laissons aux Scythes inhumains

Mêler dans leurs banquets le meurtre et le carnage;

Les dards du Centaure sauvage

Ne doivent point souiller nos innocentes mains.

Bannissons l'affreuse Bellone

De l'innocence des repas.

Les Satyres, Bacchus et Faune

Détestent l'horreur des combats.





Malheur aux mortels sanguinaires,  
 Qui, par de tragiques forfaits,  
 Ensanglantent les doux mystères  
 D'un dieu qui préside à la paix!  
 Bannissons l'affreuse Bellone  
 De l'innocence des repas;  
 Les Satyres, Bacchus et Faune  
 Détestent l'horreur des combats.  
 Veut-on que je fasse la guerre?  
 Suivez-moi, mes amis; accourez, combattez.  
 Remplissons cette coupe; entourons-nous de lierre.  
 Bacchantes, prêtez-moi vos thyrses redoutés.  
 Que d'athlètes soumis! que de rivaux par terre!  
 O fils de Jupiter, nous ressentons enfin

Ton assistance souveraine.

Je ne vois que buveurs étendus sur l'arène,  
 Qui nagent dans des flots de vin.

Triomphe! victoire!

Honneur à Bacchus!

Publions sa gloire.

Triomphe! victoire!

Buvons aux vaincus!

Bruyante trompette,

Secondez nos voix,

Sonnez leur défaite,

Chantez nos exploits.

Triomphe! victoire!

Honneur à Bacchus!

Publions sa gloire.

Triomphe! victoire!

Buvons aux vaincus!

J.-B. ROUSSEAU, *Cantate IX.*

## VÉNUS.



Lorsque le sang d'Uranus, blessé par Saturne, coula dans la mer, on vit sortir de l'écume blanchissante Vénus, déesse des amours et de la beauté. Zéphire conduisit dans l'île de Chypre la conque marine qui lui servait de char, et ce fut là que les Heures se chargèrent de son éducation. Ces filles de Jupiter et de Thémis avaient toutes des ailes et ne se ressemblaient pas. Elles parcouraient le même espace ; mais

Leur course était plus rapide ou plus lente.

L'Heure pénible de l'attente  
Longuement semblait parcourir  
Un siècle entier. Mais du plaisir  
L'Heure, toujours trop diligente  
Disparaissait comme un éclair.

L'Heure du repentir, le front d'ennuis couvert,  
En poussant des plaintes amères,  
Des espaces imaginaires  
La rappelait en vain. Pour calmer sa douleur,  
L'Heure du souvenir, lui retraçant les charmes  
De cette aimable et fugitive sœur,  
Avec plus de douceur faisait couler ses larmes.  
DEMOUSTIER.

Les institutrices de Vénus établirent leur plan d'éducation et l'exécutèrent à peu près de la manière suivante :

La première Heure l'appelait  
Quand Phœbus ouvrait sa carrière,  
Et la Beauté se réveillait  
Avec le dieu de la lumière.  
La deuxième Heure entrelaçait  
Quelques fleurs, un peu de verdure  
Dans ses cheveux, et lui disait :

- « Méprisez l'art de la parure ;
- » Il n'est fait que pour la laideur.
- » Soyez modeste ; la pudeur
- » Est le fard qui sied à votre âge.
- » Que le trésor de vos attraits
- » Soit toujours voilé d'un nuage ;
- » Que ce voile soit fort épais,

La troisième lui présentait  
Des fruits nouveaux et du laitage.  
La quatrième lui dictait  
L'art de parler sans verbiage.  
« Ne prétendez point à l'esprit,



- » Et surtout gardez-vous d'en faire.  
 » Parlez peu, mais bien; ce qu'on dit  
 » Jamais ne peut manquer de plaire  
 » Quand la raison, quand la gaieté,  
 » Quand le sentiment assaisonne  
 » Un mot dont la simplicité  
 » N'offense l'orgueil de personne. »  
 La cinquième formait son cœur,  
 Le disposait à la tendresse,  
 Et chassant la feinte et l'adresse,  
 Y faisait germer la candeur.  
 « Aimez un jour, lui disait-elle,  
 » Aimez; gardez-vous d'abuser  
 » De l'avantage d'être belle.  
 » Choisissez et sachez vous fixer.  
 » Ne préférez jamais le plaisir dangereux  
 » De multiplier vos conquêtes  
 » Au bonheur de faire un heureux. »  
 La sixième lui disait :  
 « Quoique femme, soyez discrète,  
 » Songez qu'il est cruel d'oser sacrifier  
 » Un jeune cœur qui vient nous confier  
 » Son espoir, son bonheur, ou sa peine secrète;  
 » Et qu'un secret dont on prend la moitié  
 » Est un dépôt sacré qu'on ne peut se permettre  
 » D'aller divulguer sans commettre  
 » Un sacrilège à l'amitié. »

DEMOUSTIER.

Les trois Heures suivantes lui enseignaient d'autres devoirs et lui répétaient tour à tour :

... Il est des malheureux,  
 Ne dédaignez point l'indigence;  
 Le plus noble attribut des dieux,

Ma fille, c'est la bienfaisance.  
 Si vous saviez comme il est doux  
 De visiter sous leur chaumière  
 Les mortels que le sort jaloux  
 A condamnés à la misère!  
 De compatir à leurs malheurs,  
 De mêler nos soupirs aux leurs,  
 D'entrer dans leur douleur profonde;  
 De leur prouver, par nos soins réunis,  
 Qu'ils ne sont pas seuls dans le monde,  
 Et que les malheureux ont encor des amis!  
 Quand vous aurez prononcé le serment  
 De rendre heureux l'époux que vous aurez choisie,  
 Semez de fleurs tous les jours de sa vie,  
 Aimez en lui votre ami, votre amant,  
 Soyez son ange tutélaire;  
 Veillez; loin de son cœur chassez les noirs chagrins.  
 Qu'il trouve, auprès de vous, plus purs et plus sereins  
 L'air qu'il respire et le jour qui l'éclaire :  
 C'est ainsi qu'en vos fers vous saurez l'arrêter.  
 En reproches amers gardez-vous d'éclater.  
 Mais offrez-lui des mœurs le plus parfait modèle,  
 Qu'il soit forcé de l'imiter.  
 Et si votre exemple le touche,  
 S'il revient à vos pieds abjurer son erreur,  
 Qu'il trouve en arrivant l'amour sur votre bouche  
 Et le pardon dans votre cœur.  
 L'homme ne sait aimer qu'autant qu'on sait lui plaire.  
 Étudiez son caractère,  
 A l'orgueil, à l'humeur, opposez le sourire,  
 L'innocence au soupçon, le calme à la fureur;  
 Régniez en suppliant, et fondez votre empire  
 Sur l'amour et sur la douceur.  
 Un jour, Cypris, vous serez mère :

N'abandonnez jamais le fruit de vos amours  
 Aux mains d'une mère étrangère.  
 Nourrissez votre fils ; remplissez vos beaux jours  
 Des soins de ce saint ministère.  
 La nature aux bons cœurs donne pour récompense  
 Les plus douces jouissances.  
 Vous les mériterez ; de votre nourrisson  
 Une autre n'aura pas la première caresse ;  
 Vous jouirez avec ivresse  
 Des prémices de sa tendresse  
 Et des éclairs de sa raison.

DEMOUSTIER.

Après quelques années d'éducation, les Dieux  
 voulurent s'assurer de ce que la Renommée annon-  
 çait des perfections de Vénus, et elle fut admise



dans l'Olympe. Elle parut avec cette ceinture mer-  
 veilleuse dont la Nature lui avait fait don.

On y voyait l'Amour conduit par l'Espérance,  
 Les timides Aveux, la molle Résistance,  
 La Pudeur enfantine et les jeunes Plaisirs,  
 Qui fuyaient, agaçaient, caressaient les Désirs ;  
 La tendre Volupté, ses transports et ses charmes ;  
 L'Ivresse, la Langueur, les yeux baignés de larmes ;  
 La douce Intimité, les Soupirs, les Serments,  
 Les Caprices, suivis des Racommodements.

DEMOUSTIER.

Les Dieux, charmés par ce talisman mystérieux,  
 ne virent point sur le revers

La main des tristes Euménides  
 Traçant les noirs Soupçons,  
 La Haine, les Baisers perfides,  
 Les Vengeances, les Trahisons.  
 Par de sombres détours, la pâle Jalousie,  
 Se traînant d'un pas chancelant,  
 A l'Amour infidèle arrachait en tremblant  
 Le masque de l'Hypocrisie.

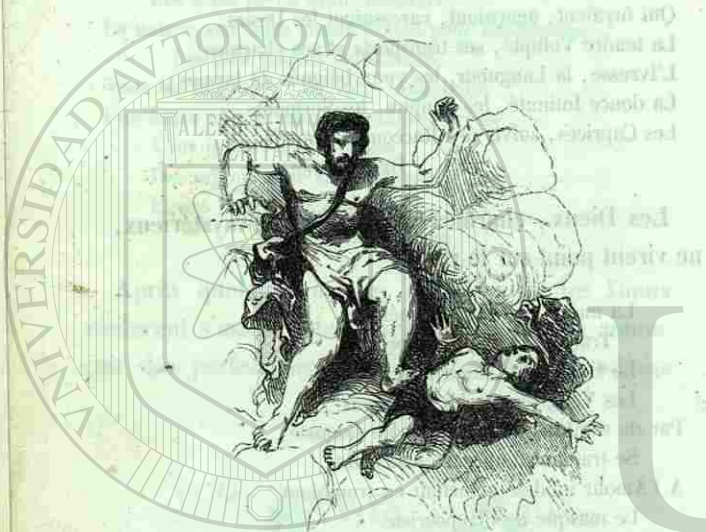
DEMOUSTIER.

Le domaine de la beauté fut attribué à Vénus, et  
 on lui donna pour époux le plus laid des Dieux, Vul-  
 cain, dont l'histoire se trouve liée à la sienne.



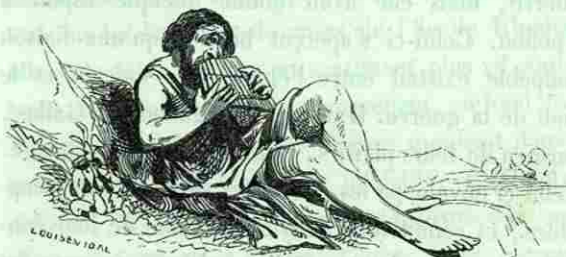


## VULCAIN.



Il était fils de Jupiter et de Junon. Lorsqu'il eut été précipité du ciel, il roula de tourbillons en tourbillons, tomba dans l'île de Lemnos, et se cassa la cuisse. Il resta boiteux, ce qui ajoutait à sa laideur. Élevé par les nymphes de la mer, il se livra, dès sa jeunesse, à l'art de travailler les métaux. Les Cyclopes, fils du Ciel et de la Terre, ou, selon d'autres, de Neptune et d'Amphitrite, furent les compagnons de ses travaux. Ces géants n'avaient qu'un œil au milieu du front, et les plus célèbres

d'entre eux furent Brontès, Stéropès, Pyracmon et Polyphème.



Lorsque les Titans voulurent escalader le ciel, Vulcain forgea les foudres et assura le triomphe de Jupiter. On sait comment il se vengea de Junon, qui lui avait donné tant de laideur. Pour prix de sa délivrance, la déesse promit de lui faire trouver une épouse, et il demanda Minerve; celle-ci refusa, fut l'objet de ses violences, et eut de lui Érichon, monstre aux jambes de serpent et inventeur des chars.

Junon présenta les vœux de son fils à Vénus, dont la puissance était encore peu établie à la cour céleste, et qui les rejeta avec horreur. Junon l'accablait de persécutions, et Jupiter se laissait toucher par les supplications de la belle infortunée, lorsque le Destin, consulté, prononça l'arrêt qui unissait la déesse des Amours au plus affreux des dieux.

L'Hymen présida aux fêtes qui eurent lieu dans

l'Olympe, et qui ne tardèrent pas à être suivies d'un grand scandale. Vénus avait aimé Mars, dieu de la guerre, mais elle avait donné quelque espoir à Apollon. Celui-ci s'aperçut bientôt qu'une liaison coupable existait entre l'épouse de Vulcain et le dieu de la guerre. Il trompa la vigilance de Gallus, gardien de leurs plaisirs, et avertit l'époux outragé. Celui-ci enveloppa les coupables de filets imperceptibles, et rendit tout l'Olympe témoin de leur confusion et de sa honte. Gallus, changé en coq, fut désormais plus exact à annoncer le retour de l'Aurore. Mars, tout confus, se retira en Thrace, et Vénus se réfugia dans l'île de Chypre, où elle donna naissance à l'Amour.



Mais il n'était point dans la nature de la déesse de se souvenir long-temps d'une semblable leçon. Outre ses amours avec Apollon, qui avaient eu pour témoins les bosquets de roses de l'île de Rhodes, elle se livra en secret à un sentiment plus vif pour le beau chasseur Adonis. Mars apprenant, au fond de la Thrace, la résignation que Vénus montrait dans sa retraite, se doute de son infidélité. Il découvre Adonis, se présente à lui sous la forme d'un sanglier, le terrasse et le tue. Vénus, pour éterniser la mémoire de son favori, fait, des gouttes de son sang, naître l'anémone,

Emblème de la vie, aimable et tendre fleur,  
Qui brille le matin, le soir perd sa couleur;  
Et, passant de nos près sur l'inférieure rive,  
Nous présente en un jour l'image fugitive  
De la jeunesse et du bonheur.

DEMOUSTIER.

Sur le lieu même, un temple s'éleva, et tous les ans on célébrait avec pompe des fêtes en l'honneur de la résurrection et de l'apo théose d'Adonis.

Vénus est ordinairement entourée des Grâces et de l'Amour, ou sur un char que traînent des cygnes et des colombes; toujours sous la forme d'une femme de la plus rare beauté.

Elle était adorée dans toute la terre et sur les mers. Ses principaux temples étaient ceux d'Ama-



thoute, de Paphos, de Gnide, de Cythère et d'Idalie.

Vulcain est reconnaissable à sa laideur, à ses larges épaules, à son cou de taureau, à sa vaste poitrine, à une profusion de cheveux épais et noirs, à une jambe plus courte que l'autre, au marteau qu'il tient à la main, à la hache et aux tenailles qui sont près de lui.

A Rome, ses fêtes s'appelaient *Vulcanales* et duraient huit jours. On jetait dans les flammes les animaux sacrifiés. Romulus lui avait élevé un temple, et Tarquin l'Ancien, après la défaite des Samnites, lui offrit les armes et les dépouilles des vaincus. Le lion lui était consacré.



### CUPIDON ou L'AMOUR.

Lorsque Vénus eut donné le jour à Cupidon, Jupiter, prévoyant le mal qu'il causerait à l'univers, le proscrivit et le menaça de son courroux. Vénus le tint caché dans les forêts de l'île de Cypre, où il suçait le lait des bêtes féroces. Dès qu'il put manier les armes, il se façonna un arc de frêne, des flèches de cyprès, et s'essaya sur les animaux qui l'avaient nourri. Quand il fut assuré de son adresse, il osa diriger contre les hommes et contre Vénus elle-même les flèches trempées dans un poison subtil. L'Amour

... n'eut point d'ailes en naissant :  
L'innocence est toujours fidèle.  
Il n'en eut point en grandissant :  
L'enfance n'est jamais cruelle.  
Dans l'âge où naissent les soupirs,  
Il ne voltigea point encore :  
La constance est sœur des plaisirs  
Que ce bel âge voit éclore.

DEMOUSTIER.

Mais bientôt il lui en poussa qui étaient teintes de pourpre, d'or et d'azur. Ces nuances variées offrirent l'emblème de son inconstance. Un jour qu'il se promenait avec sa mère dans une prairie émaillée de fleurs, il se vanta d'en cueillir plus vite que

Vénus. Il eût triomphé, si la nymphe Péristère, qui accompagnait Cypris, ne l'eût aidée à remplir sa corbeille. Cupidon, irrité, la changea en colombe.

Il aima Hébé, déesse de la jeunesse, et fut aimé de Psyché, qu'il fit transporter par Zéphire dans un lieu de délices.



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## MINERVE.

Jupiter, éprouvant un jour un violent mal de tête, pria Vulcain de la lui fendre d'un coup de hache, et il en sortit Minerve, déjà grande et toute armée. Cette déesse de la sagesse inventa l'écriture, la peinture et la broderie. Arachné, qui prétendit l'égaliser, reçut un coup de navette sur les doigts, et fut changée en araignée.

Minerve est représentée le casque en tête, la lance à la main, le sein couvert d'une cuirasse et le bras armé de son égide, bouclier formé de la



chèvre Amalthee ; sur ce bouclier, on voyait la tête de Méduse, qui avait été la plus belle des Gorgones.



Neptune avait voulu faire violence à cette princesse dans le temple de Minerve. La Déesse, indignée, changea les cheveux de Méduse en serpents, et donna à sa tête la vertu de pétrifier tous ceux qui la regardaient. Quelquefois le casque de Minerve est surmonté d'une chouette, et l'on place à ses côtés tantôt un coq et tantôt un hibou. C'est en cet oiseau qu'elle changea Nyctimène, coupable d'inceste. Elle priva de la vue Tirésias, qui l'avait surprise au bain.

Pour célébrer ses fêtes, des vierges, partagées en troupes et armées de pierres et de bâtons, fondaient avec fureur les unes sur les autres. Celle qui périssait dans ces combats était dévouée à l'infamie, tandis que l'on reconduisait en triomphe celle qui n'avait point reçu de blessure. Ces fêtes, établies dans la Libye, furent transférées à Athènes, ville que Minerve avait dotée de l'olivier et qu'elle avait prise sous sa protection. Elle était adorée à Troie sous le nom de Pallas, et l'on gardait dans la citadelle sa statue sous le nom de *Palladion*. Cette statue était faite avec les os de Pélops, ancien roi du Péloponèse. A sa possession était attaché le salut de la patrie. Ulysse et Diomède parvinrent à s'en emparer, et la ville fut prise peu de temps après.

Aux noces de Thétis et de Pélée, elle disputa l'empire de la beauté à Junon et à Vénus. Le berger Pâris fut chargé de juger le différend des

trois déesses, et l'on assure que les belles prétendantes essayèrent en secret de se concilier leur juge. Minerve promit à Pâris la sagesse; mais ce que lui offrit Vénus le tenta davantage, et il lui adjugea la pomme, qui était le prix accordé à la plus belle. Pâris était Troyen; la vengeance de Junon et de Minerve contribuèrent à hâter la chute de sa patrie.



## MARS.

Junon, jalouse de la manière dont Jupiter avait enfanté Minerve, voulut aussi créer un dieu sans le secours de son époux. Elle consulta Flore, qui lui indiqua une fleur, et Junon, en la touchant, donna le jour à Mars.

On représente ce dieu sur un char d'acier, conduit par Bellone, déesse de la guerre. Ses chevaux, nés de Borée et d'Érinnys, se nomment la Terreur et la Crainte; sur sa cuirasse sont peints plusieurs monstres; les figures de la Fureur et de la Colère ornent son casque; la Renommée le précède.

... Loin de lui la farouche Terreur,  
D'un bras sanglant, d'une voix menaçante,  
Chasse la Peur et la froide Épouvante.  
Plus près du dieu l'intrépide Valeur,  
Le glaive haut, l'œil fier, l'âme rassise,  
Porte en tous lieux la mort qu'elle méprise.  
Du char d'acier, chef-d'œuvre de Vulcain,  
L'Activité tient les rênes en main;  
Fiers tourbillons, ses chevaux indomptables  
Sèment au loin des feux inévitables.  
Ce dieu terrible, environné d'éclairs,  
Brise, en passant, les sceptres, les couronnes,  
Frappe les rois écrasés sous leurs trônes,  
Lance la foudre, ébranle l'univers,  
Et fait trembler la terre en peuplant les enfers.

DELANOUE.

Il montra peu de valeur dans la guerre contre les Titans, et se rendit à Otos et Éphialte, qui l'enfermèrent dans un cachot d'airain. Au siège de Troie, Diomède le combattit et le blessa.

Accusé, devant le tribunal des Dieux, de la mort d'Halirrhothe, fils de Neptune, il fit preuve d'éloquence. Les Athéniens élevèrent, sur le lieu même où il avait parlé, leur palais de justice, auquel ils donnèrent le nom d'*Aréopage*, du mot *Arès*, qui était le nom grec du dieu des combats.

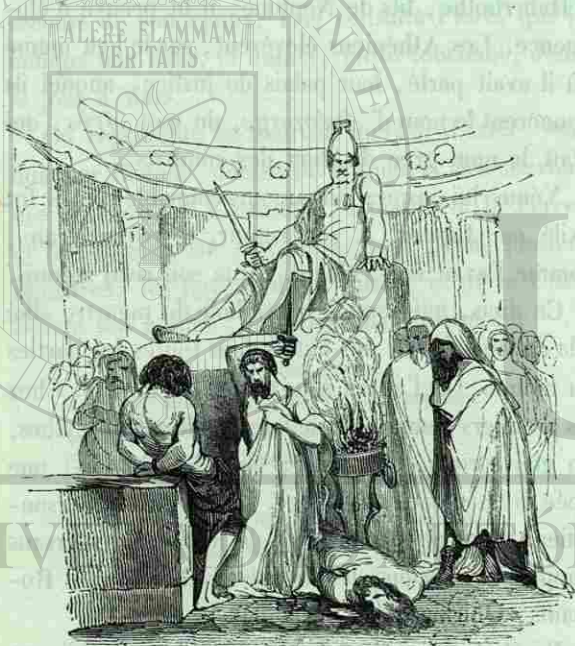
Vénus lui inspira un amour coupable, et il fut exilé par Jupiter. A son retour, se voyant trahi, comme l'avait été Vulcain, il tua son rival Adonis.

Ce dieu, qui semble le symbole du meurtre allié à la débauche, eut des autels dans toutes les parties du monde. On l'adora sous toutes les formes. Chez les premiers Romains, une lance; chez les Scythes, un glaive rongé de rouille; chez les Gaulois, une épée dressée dans un bocage, servaient à le personnifier. Il eut aussi une foule de noms: les Persans l'appelaient Orion; les Druides, Hésus; les Romains, Quirinus; les Scandinaves, Odin. ®

Il était honoré spécialement dans l'ancienne Thrace et à Rome. Il passait pour le père de Romulus, et les belliqueux Romains l'entouraient d'hommages. Ses prêtres, que l'on nommait Saliens, portaient de petits boucliers semblables au



bouclier sacré, tombé du Ciel. On lui consacra le coq, oiseau vigilant et courageux. Le loup était l'animal qu'on lui immolait de préférence ; mais on lui sacrifiait toutes espèces d'animaux, et même des victimes humaines.



## NEPTUNE.

Ce dieu, fils de Saturne et de Rhée, eut, pour part de son héritage, l'empire des ondes. Il avait conspiré contre son père ; il tenta plus tard de détrôner Jupiter, et fut banni de l'Olympe. Pendant son exil, il travailla avec Apollon aux murailles de Troie. Mais, frustré de son salaire par l'avare Laomédon, il inonda la ville naissante, où le dieu du jour envoya en même temps la peste.

Le cheval sortit à sa voix des rivages de la mer lorsqu'il disputa à Minerve l'honneur de donner son nom à la ville d'Athènes. On lui consacra ce noble animal. Des courses de chevaux et de chars solennisaient ses fêtes. Son trône est sur un char traîné par quatre coursiers fougueux. Sa stature est imposante ; ses traits sont ceux d'un vieillard ; sa barbe et ses cheveux blanchis semblent humectés de la vapeur des eaux. Il tient à la main le trident qui soulève l'Océan et fait gronder les tempêtes.

Neptune, armé du trident redoutable,  
De l'Océan soulève tous les flots ;  
Le noir abîme aux tremblants matelots  
Offre la mort, la mort inévitable.

PARNY.

Avec ce trident, il ébranle aussi le monde et

cause les tremblements de terre. Sous ce rapport, il est le symbole de l'eau, qui, suivant l'opinion erronée de plusieurs philosophes, causait les secousses du globe.

Il épousa Amphitrite, fille de l'Océan et de Doris, grâce à l'adresse du dauphin qui sut obtenir la pro-



messe de cette déité. Il plaça parmi les constellations cet habile négociateur. Volage dans ses amours, il eut un grand nombre d'enfants, parmi lesquels on distingue Pélias et Nélée, Arion, Phocus, Polyphème,

Agénor et Bellérophon. On pense qu'il enfanta aussi le bélier à la toison d'or, Thésée, le brigand Sinnis, Messape, Tarus, fondateur de la ville de Tarente, les géants Otos et Éphialte, enfin Orion, qui marchait sur les eaux. Il passe pour être le père des fleuves, et il eut de Thétis, l'ancienne Nérée. Celle-ci donna le jour aux Néréides nymphes de la mer; aux Naïades, qui président aux fleuves, aux rivières, aux fontaines; aux Dryades, qui habitent les campagnes; aux Hamadryades, nymphes des bois; aux Napées, qui règnent sur les prairies et les bocages; enfin, aux Oréades, protectrices des montagnes. La plus célèbre des Néréides fut Thétis, la brillante épouse de Pélée, roi d'Égine, et mère d'Achille. Ce fut aux noces de Thétis et de Pélée que la Discorde, irritée du mépris qu'on lui témoignait, jeta sur la table du festin une pomme sur laquelle étaient écrits ces mots: — A la plus belle! Toutes les déesses réclamèrent le fruit fatal, qui fut disputé par Junon, Pallas et Vénus. Nous avons vu que le berger Paris, choisi pour juge dans ce grand débat, donna la pomme à Vénus.

Neptune était aussi le père des Tritons. Parmi les dieux marins inférieurs qui composaient sa cour, on cite Éolè, roi des vents; Protée, intendant de ses troupeaux, et époux de Pomone; les Syrènes, moitié femmes et moitié poissons, qui habitaient les



rochers voisins de la Sicile, et attiraient, par la douceur de leur voix, les nautoniers qu'elles faisaient périr. Les trois principales étaient Leucosie, Lysie et Parthénope.

Nous citerons encore Charybde et Scylla. La première était une femme cruelle qu'Hercule avait tuée, et qui fut métamorphosée en gouffre. La seconde, s'étant baignée dans une fontaine empoisonnée, se précipita dans la mer, et fut changée en gouffre. Ces deux monstres, placés en face l'un de l'autre, dans le détroit de Messine, avalaient tout entiers les vaisseaux qui les traversaient. *Ino*, ou *Leucothoé*, et son fils *Portumnus*, protecteur des ports, étaient, au contraire, des divinités marines bienfaisantes. Enfin, *Glaucus*, qui, de simple pêcheur, devint un dieu marin, était aussi un favori de Neptune.

A la fable de Neptune se rattache celle d'Arion, illustre rival d'Amphion et d'Orphée. Ce chantre mélodieux revenait dans son pays natal avec de grandes richesses, lorsque le pilote et les matelots voulurent le tuer pour s'emparer de ses trésors. Il obtint d'eux, à force de prières, la permission de toucher sa lyre pour la dernière fois.... A ses accents, les perfides sont émus, ils hésitent; puis, la crainte d'être découverts l'emporte, et Arion est précipité dans la mer.... Alors les dauphins, que

le charme de sa mélodie avait attirés, s'empresrent autour de lui, et Arion, assis sur l'un d'eux, escorté



par les autres, redoublant ses accords, arrive heureusement au promontoire de Ténare. On ajoute que le dauphin, s'étant trop avancé sur le sable, ne put se remettre à flot, et qu'Arion, ingrat parce qu'il était homme, laissa son libérateur expirer sur le rivage. Les anciens considéraient le dauphin comme l'ami de l'homme, et avaient pour lui une grande vénération. Un dauphin avait rapporté le corps d'Hésiode, massacré dans le temple de Neptune, et jeté dans la mer. Ils sauvèrent du naufrage Phalante, général lacédémonien, et Télémaque, fils d'Ulysse.

## PLUTON. LES ENFERS.

Le dieu des enfers était fils de Saturne et frère de Jupiter. On supposait que son empire était situé dans ces vastes espaces existant sous la surface de la terre, que les peuples de l'antiquité considéraient comme plane. A l'entrée de ces sombres lieux s'élevait un vestibule immense où se tenaient les noirs Soucis, les Regrets, les Gémissements, les Remords, la pâle Maladie, la Caducité, l'Effroi, la Faim, la Pauvreté, la Mort, le Sommeil, la Joie féroce, la Fureur, les Euménides, qui siégeaient sur une couche de fer et étaient couronnées de serpents ensanglantés. Une profonde et noire caverne conduisait vers le Tartare, qu'entourait l'Achéron, mêlant son onde noire à l'onde fangeuse du Cocyte. Le vieux Caron recevait dans sa barque les ombres que la Mort lui envoyait. Il repoussait durement ceux qui n'avaient point obtenu les honneurs de la sépulture et les laissait durant cent années solliciter vainement le passage sur l'autre rive. Cerbère, chien à trois têtes, veillait à l'entrée du Tartare. Entouré d'une muraille de fer, ce lieu sinistre était fermé par une porte de diamant. Le Phlégéon l'entourait neuf fois des replis de son onde flamboyante. Là

étaient livrés à d'éternels tourments les grands coupables dont les forfaits avaient épouvanté la terre, les conquérants dévastateurs, les traîtres à leur patrie, les fils ingrats, les épouses criminelles, les fratricides, les tyrans, les mauvais juges.

Le palais de Pluton était au milieu des Champs-Élysées, séjour enchanteur qu'habitaient les âmes vertueuses.

Élysée, asile où le sage,  
 Vainqueur du Temps et de la Mort,  
 Goûte éternellement les délices du sort  
 Après avoir long-temps lutté contre l'orage;  
 Chez vous jamais la nuit ne remplace le jour.  
 Quels moments vos héros donnent-ils à l'Amour?  
 Sous ces ombrages frais ils discutent sans cesse  
 Sur la raison, sur la sagesse,  
 Sur les vrais plaisirs, les vrais biens;  
 Et dans ces éternels et graves entretiens,  
 Pas un seul mot de tendresse!  
 A quoi songent-ils donc?... O champ Élyséen!  
 Notre félicité n'est qu'une ombre légère;  
 Votre bonheur est un bonheur sans fin,  
 Et la raison veut que je le préfère;  
 Mais, pour en bien jouir, j'ai l'esprit trop mondain,  
 Et je vais m'arranger avec mon médecin  
 Pour qu'il me laisse encor cinquante ans sur la terre.

DEMOUSTIER.

Pluton, assis sur un trône d'ébène, tenait à la main un sceptre à deux pointes et des clefs, pour marquer qu'on ne sort plus de son empire une fois



qu'on y est entré. A ses pieds étaient les trois Parques, déités inexorables chargées de filer la vie des humains : Clotho tenait la quenouille, Lachésis tournait le fuseau, Atropos, armée de ciseaux, coupait la trame. Le fil était blanc quand le Destin accordait au mortel des jours heureux, et noir quand sa vie devait être malheureuse.

Souvent le fil du fou croise celui du sage ;

L'ignorant croise le docteur,

Et le plaideur l'Aréopage,

Et le satirique l'auteur.

Le fier habitant de la ville

Se mêle aux habitants des bois ;

Le berger s'entrelace aux rois ;

Chez ses derniers sujets le prince se faufile.

DEMOUSTIER.



Pluton, dont l'aspect sinistre et le sombre séjour



effrayaient les déesses, ne pouvant trouver une épouse, enleva Proserpine, qui devint ainsi la reine des Enfers. Pour bien ranger les âmes dans les divers lieux de son vaste domaine, il avait dévolu une partie de sa puissance aux trois juges infernaux Minos, Éaque et Rhadamanthe. Minos tenait l'urne où étaient les noms de tous les mortels.

Le Sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains;  
Minos juge aux Enfers tous les pâles humains.

RACINE, *Phèdre*.

Parmi les criminels fameux plongés dans le Tartare, nous citerons: les Titans; Sisyphe, célèbre brigand, condamné à rouler une pierre énorme jusqu'au sommet d'un mont escarpé, d'où cette pierre retombait sans cesse pour être remontée éternellement; Tantale, roi de Phrygie, qui avait servi aux Dieux voyageurs de la chair humaine: consumé par la soif et la faim, il voyait un fleuve limpide baigner son menton et des arbres chargés de fruits exquis caresser sa bouche impuissante à les saisir; les Danaïdes, filles de Danaüs, roi d'Argos, qui, obéissant aux cruels avis de leur père, avaient fait périr leurs maris, fils d'Égyptus; la seule Hypermnestre avait épargné le sien; elles devaient remplir d'eau une tonne percée d'où le liquide s'échappait toujours. Enfin Ixion, qui avait osé faire entendre à Junon



des vœux impurs, était attaché à une roue couverte de serpents. Un vautour déchirait les entrailles de



Tityus, dont l'audace avait attenté à l'honneur de Latone.

Pirithoüs, Thésée, Hercule, Énée, Sisyphe et Orphée sont les seuls mortels qui aient pu revenir sur la terre après avoir passé vivants les ondes du Styx.

On ne voit point deux fois le rivage des morts.

RACINE, *Phèdre.*

Parmi les puissances infernales, on distinguait Hécate, dont le corps gigantesque, surmonté de trois têtes menaçantes, gardait l'entrée du Tartare. Cette déesse, qui n'est autre que Phébé et Diane, préside sous ce nom aux mystères de la magie. Les sorciers allaient au milieu de la nuit creuser une fosse profonde sur le bord de quelque fleuve : là,

revêtus d'un long manteau couleur d'azur, ils immolaient une brebis noire et appelaient sept fois la déesse redoutable en lui présentant un gâteau de miel. Soudain du fond de la fosse s'élevaient les *Hécateés*, fantômes mystérieux qui prédisaient :

Aux veuves de jeunes époux,  
Des Pénélopes aux jaloux,  
A la nymphe des équipages,  
A la princesse des hommages,  
Au sage une verte prairie,

DEMOUSTIER.

On offrait à cette divinité une *hécatombe* ou le sacrifice de cent taureaux. A Rome on lui immolait des chiens, dont les hurlements écartent les esprits malfaisants. De là son surnom de *Canicide*.



## MERCURE ou HERMÈS.

Mercure, fils de Jupiter et de Maïa, naquit en Arcadie, sur le mont Cyllène. Messenger de l'Olympe, il portait, pour accélérer sa course, des ailes à la tête et aux talons. Le jour même de sa naissance il



se jeta sur le timide Cupidon et lui arracha son carquois; il escamota le trident de Neptune, l'épée de Mars, la ceinture de Vénus, et mérita d'être le patron des voleurs. Mais, en voulant s'emparer du sceptre de Jupiter, il porta la main sur la foudre, qui le brûla. Tant d'audacieux larcins le firent exiler sur la terre. Il y rencontra Apollon, qui gardait les troupeaux d'Admète. Il détourna ses bœufs et les cacha au fond d'un bois. Le vieux berger Battus, seul témoin du

vol, reçut pour prix de sa discrétion la plus belle vache. Un moment après, Apollon, demandant des nouvelles de son troupeau, offrit deux vaches à Battus, qui vendit le secret et fut changé par Mercure en pierre de touche.

Par elle, de l'or vrai l'on distingue le faux.  
 Si pour les cœurs, comme pour les métaux,  
 Elle avait ce rare avantage,  
 Dans tous les procédés d'usage,  
 Dans le désir pressant qu'on a de rendre hommage  
 A la supériorité  
 Des talents d'un rival dont on est enchanté,  
 Dans l'éblouissant étalage  
 Des propos fugitifs, dont la rapidité  
 Forme, en courant, l'esprit de la société,  
 Ainsi que les vapeurs composent un nuage;  
 Dans l'oubli de l'argent que l'on nous a prêté,  
 Dans l'offre qu'on nous fait d'en prêter davantage,  
 Et dans la part qu'on prend à notre adversité,  
 Qu'elle découvrirait d'or faux et d'alliage!

DEMOUSTIER.

Mercure, pour faire oublier sa faute, fit don à Apollon d'une écaille de tortue dans laquelle il avait placé quatre cordes. Apollon en ajouta trois autres, et perfectionna ainsi la lyre. Mercure reçut en échange une baguette de coudrier qui avait la vertu de concilier tous les êtres divisés par la haine. Il la jeta un jour entre deux serpents qui se battaient.... Soudain ils se réunirent autour de la baguette et for-



mèrent le caducée, qui avait la propriété d'assoupir et même de pétrifier ceux à qui le dieu le présentait.

Les bergers rendaient à Mercure des honneurs particuliers. Ils plaçaient devant leurs portes sa statue et mettaient à ses pieds un coq. Ils se persuadaient que les voleurs, par respect pour leur patron, respecteraient l'asile confié à sa garde.

Apollon et Mercure se mirent à parcourir les grandes villes. Ils y exercèrent l'art de l'éloquence. Les rhéteurs représentaient Mercure avec des chaînes d'or qui sortaient de ses lèvres et captivaient ainsi les assistants. Le genre du fils de Latone était plus noble, celui de Mercure plus séduisant. On applaudissait d'ailleurs aux préceptes de l'un, on suivait les maximes de l'autre.

Et voilà pour quelles raisons  
Le dieu des arts et celui des larrons  
De l'éloquence ont partagé l'empire.

DEMOUSTIER.

Mercure, qui n'était pas entièrement guéri de sa passion pour acquérir, se mit à faire le commerce. Il devint le dieu des marchands, qui le représentent tenant d'une main le caducée, de l'autre une bourse pleine. Mais on raconte qu'après lui avoir promis d'abord tout l'encens de l'univers pour prix de sa protection, ils finirent par lui en offrir seulement le

centième, pour lui prouver qu'ils avaient profité de ses principes en matière de bonne foi.

Enfin Jupiter s'aperçut de l'absence de l'intelligent messager, et il le rappela dans l'Olympe. Mercure y rendit quelques bons offices à Vénus et s'en fit aimer. Il en eut Hermaphrodite. Cet enfant réunissait les talents de son père et les grâces de sa mère. Mais sa froideur fit le désespoir de Salmacis. Cette nymphe obtint des dieux de le rendre inséparable de celle qui l'adorait. Leurs corps entrelacés n'en formèrent plus qu'un d'une beauté parfaite.

Leurs charmes douteux réunis

D'Amour excitent la surprise;

Le berger enflammé croit brûler pour Cypris,

La bergère pour Adonis,

Et rougissent de leur méprise.

DEMOUSTIER.

Cette beauté ambiguë prit le nom d'*Androgyne*, qui veut dire homme et femme.

Les noms de Mercure varient avec ses fonctions : *Mercure*, il est le dieu des marchands; *Hermès*, celui des ambassades et des négociations; *Nomius*, il préside à la musique et à l'éloquence; *Agoraus*, aux places et marchés publics; *Vialis*, aux grands chemins, sur lesquels il est représenté sous la forme d'une pierre carrée, et il reçoit alors le nom de *Quadratus*. Le surnom de *Triceps* lui vient de ses occupations au ciel, sur la terre et dans les en-

fers. Il est l'introducteur des âmes dans l'empire de Pluton. Après un certain nombre de siècles, ces âmes boivent les ondes du fleuve Léthé, qui leur font oublier le passé; et il les ramène sur la terre pour les placer dans le corps des enfants que l'Hymen va mettre au jour. C'est sur cette transmigration des âmes que repose le système de la métempsycose.

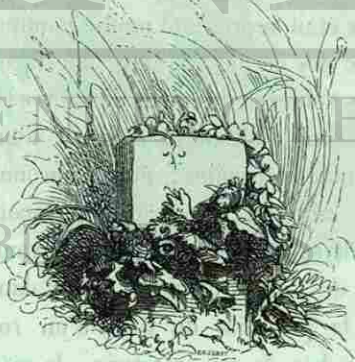
On représente Mercure jeune, lesté et riant, presque toujours nu, quelquefois à moitié couvert d'un manteau. Sa tête et ses talons portent des ailes. Il tient, suivant la circonstance, un caducée, une bourse, des chaînes d'or, une lyre ou une baguette; et l'on met à ses pieds un coq, une tortue ou un bélier.

Les Grecs et les Romains célébraient ses fêtes principalement au mois de mai. Ils adossaient souvent sa statue à celle de Minerve et lui offraient les langues des victimes qu'ils immolaient à la déesse.



## DIVINITÉS DU SECOND ORDRE.

Les grands dieux se partageaient la nature réelle et la nature imaginée par les poètes ou la superstition. Leur puissance eût dû suffire au gouvernement de l'univers; mais les humains, qui attribuaient à leurs divinités les passions et les faiblesses des mortels, se plurent à créer des dieux secondaires pour présider aux détails qui devaient échapper à l'attention des grands dieux. Ces divinités n'ont, pour la plupart, aucune origine dans l'histoire; mais, comme on les trouve souvent dans les écrits des poètes et des orateurs, il est nécessaire de donner place ici aux plus célèbres d'entre elles.





## DIVINITÉS DE LA TERRE.

## PAN ET PALÈS.

Pan, dont le nom veut dire *tout*, est le premier des dieux champêtres; il était, suivant les uns, fils de Jupiter; et suivant d'autres, fils de Mercure. Il inventa la flûte composée de plusieurs tuyaux, et voici à quelle occasion: il aimait Syrinx, l'une des nymphes de Diane; un jour qu'il la poursuivait vivement, elle se réfugia dans les eaux du fleuve Ladon son père, qui, pour la sauver des attentats de son persécuteur, la changea en roseau. Pan imagina de couper quelques-uns de ces tuyaux d'inégale longueur, de les coller ensemble et d'en former l'instrument qu'il appela d'abord syrinx.

Ce dieu était représenté moitié homme et moitié bouc, avec des cornes à la tête, une face humaine, des cuisses velues et des pieds de chèvre; son visage rubicond, orné de sourcils épais et d'une bouche riante jusqu'aux oreilles, était couronné de pin, arbre qui lui était consacré. On raconte que la nymphe Pitys, dont il était aimé, ayant dédaigné les soupirs de Borée, celui-ci l'enleva dans un tourbillon et la précipita du haut d'un rocher. Les dieux, touchés de son infortune, la métamorpho-

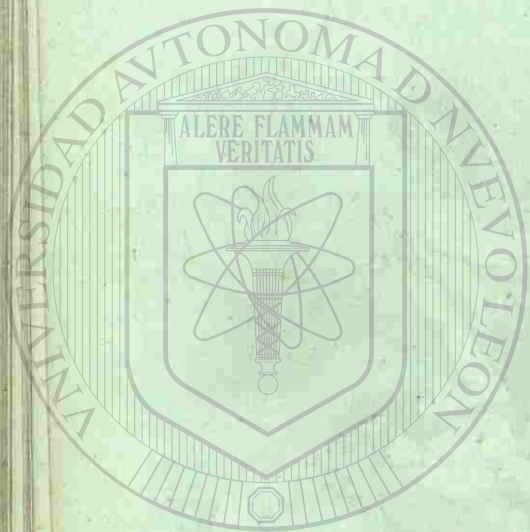


sèrent en pin. C'était sous son ombrage qu'on plaçait ordinairement la statue de Pan.



Il aime la nymphe Écho, que Junon avait punie de ses indiscrétions en la condamnant à ne plus répéter que les dernières syllabes de tout ce qu'elle entendrait. ®

Écho, dans les vallons, dans les bois, dans les champs,  
Après avoir joui long-temps  
Du privilège heureux de parler la première,  
Fut condamnée enfin, par un fâcheux retour,



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



A ne parler que la dernière,  
Afin que chacun eût son tour.

DEMOUSTIER.

Cette nymphe brûlait pour le beau et vain Narcisse d'une passion funeste. Elle vivait dans les antres et les grottes profondes; là, sans cesse occupée de l'objet de sa passion, elle finit par se dessécher. Ses os se pétrifièrent, et elle ne conserva plus que la voix. Ses compagnes, touchées de son sort et indignées de l'indifférence de Narcisse, prièrent l'Amour de les venger.

L'Amour les exauça; non cet Amour aimable  
D'un doux lien inséparable;  
Mais cet Amour triste, isolé,  
D'orgueil, de sottise gonflé,  
Qui rapporte tout à soi-même,  
Et dans le monde entier ne voit que lui qu'il aime;  
Amour qui suit les orateurs,  
S'asseoit avec leurs auditeurs,  
Et martyrise les auteurs;  
Amour de tout pays, ainsi que de tout âge,  
Dont une faible part fut adjugée au sage,  
Et la plus forte dose au sot;  
Amour-propre... je dis le mot.

Narcisse, au retour de la chasse, fut guidé par l'Amour sur les bords d'une fontaine: il y vit son image; et, épris de sa propre beauté, l'insensé se laissa mourir. Le soir, en descendant des montagnes, les Oréades aperçurent ce corps immobile.



Sa tête, le long du rivage,  
Reposait entre les roseaux.

Ses yeux éteints, fixés sur le miroir des eaux,  
Semblaient encore y chercher son image.

Le beau berger fut changé en une fleur aux pétales jaunes et blancs, qui porte son nom et que les anciens consacrèrent aux Euménides. On en couronnait les urnes et les tombeaux.

Pan, toujours amoureux d'Écho, la cherchait dans les antres et les bois, et se plaisait à l'appeler pour entendre et reconnaître sa voix.



Ce dieu, adoré et redouté dans les campagnes, avait, dit-on, le pouvoir de semer à son gré l'épouvante. Les Gaulois, qui, sous la conduite de Brennus, envahirent la Grèce, étaient sur le point de piller le temple de Delphes lorsque, frappés tout à coup de terreur, ils prirent la fuite. Cette terreur fut attribuée à Pan, et l'on appelle peurs paniques toutes celles dont la cause est inconnue ou subite. Ce fut par le conseil de Pan que les dieux, au moment de l'assaut livré par Typhon, prirent la figure de divers animaux; lui-même se changea en bouc. Plus tard cette dépouille fut transportée au ciel, où elle forme le signe du Capricorne.

On présentait sur les autels de ce dieu du lait et du miel. Révéré par les bergers, il était particulièrement adoré en Arcadie. Il eut des temples en Égypte et à Rome.

Palès, autre divinité champêtre, n'était point connue des Grecs. Ce fut Romulus qui institua le premier les *palilias*, fêtes que l'on célébrait le premier jour de mai, anniversaire de la fondation de Rome. On offrait à cette déesse du lait, du vin cuit et du millet; on faisait le tour de son autel, et les pasteurs dansaient autour d'un feu de paille.



## FAUNES, SYLVAINS ET SATYRES.

Les Faunes, fils de Picus, roi d'Italie, que la magicienne Circé changea en pivoine, étaient les divinités des bois et des plaines. On honorait aussi Picus, et un temple lui fut consacré sur le mont Cœlius.

Les Sylvains étaient les fils du père nourricier de Bacchus. Ce joyeux vieillard avait accompagné son élève dans toutes ses courses. Bien accueilli par Midas, roi de Phrygie, il obtint de Bacchus que le premier vœu de son hôte serait exaucé. Midas demanda le pouvoir de convertir en or tout ce qu'il toucherait. A peine cette prière lui eut-elle été accordée qu'il s'aperçut des dangers d'un semblable don; les mets qu'il portait à sa bouche se convertissaient en or, et il serait mort de faim si Bacchus, qu'il implora de nouveau, ne lui eût conseillé de laver ses mains dans le Pactole, où elles perdirent la funeste propriété que l'avare avait souhaitée. C'est depuis cette époque que ce fleuve charrie de l'or dans ses ondes.

Silène était fort honoré en Arcadie, et on raconte de lui une foule de traits gais et joyeux.

Les Satyres, autres dieux champêtres, étaient regardés comme malfaisants et inspiraient un sage



effroi aux bergères. Ils avaient des queues, des cuisses, des jambes et des cornes de chèvre. Ils portaient tantôt un thyrsé, tantôt une flûte ou un tambourin pour faire danser les nymphes, dont ils



animaient la joie et enflammaient les sens en précipitant, au gré de leur harmonie bruyante, la mesure rapide de leurs pas cadencés. On leur offrait des fruits et les prémices des troupeaux.

Priape était le plus célèbre des Satyres. Sa statue, placée dans les jardins, servait d'épouvantail. Ce fils de Vénus ressentit les effets de la haine que Junon avait vouée à sa mère. Laid et difforme, il avait des inclinations si vicieuses qu'on en fit le dieu du libertinage. Ses fêtes se célébraient

particulièrement à Lampsaque. On lui consacrait l'âne. On le représentait sous diverses formes : divinité des jardins, on ne voyait que la moitié de son corps ; le bas n'était que le reste du tronc d'arbre ou de la pierre qui avait servi à le former. Il tenait parfois une faucille.

Les Sylvains étaient des dieux champêtres entièrement semblables aux Faunes et aux Satyres.

Terme était un dieu singulier : il ressemblait tantôt à un tronc d'arbre, plus souvent à une borne ronde ou carrée. Il veillait aux limites des biens ruraux et était vénéré à ce point qu'on dévouait aux Furies le téméraire dont la main sacrilège le dérangeait de sa place.

Terme, qui que tu sois, ou de bois ou de pierre,  
Tu n'es pas moins un dieu que le dieu du tonnerre ;  
Garde que mon voisin ne me dérobe rien !

Mais dans ton poste inébranlable,  
Si son avide soc empiétait sur le mien,  
Crie aussitôt comme un beau diable...

Numa Pompilius introduisit son culte à Rome et institua, en son honneur, des fêtes qui se célébraient le dernier jour de l'année. On le couronnait d'épis au temps de la moisson, et de fleurs à l'arrivée du printemps. Lorsqu'on bâtit le temple de Jupiter sur le mont Tarpeien, on ne put enlever la statue de Terme, et les augures déclarèrent que jamais les limites de l'empire ne reculeraient.



FLORE, POMONE, VERTUMNE,  
LES SAISONS.



Flore était inconnue des Grecs, et prit naissance chez les Romains. C'était la déesse des fleurs, et on lui donnait Zéphire pour époux.

Pomone, déesse des fruits, plut à Vertumne, dieu de l'automne, qui, pour s'en faire amer, prit tour à tour la figure d'un jeune laboureur, d'un moisson-

neur et enfin d'une vieille femme. Sous cette forme il s'approcha de la chaste Pomone et lui dit :

Ma fille, j'applaudis à vos amusements.

Des plaisirs que l'on puise au sein de la Nature

La source fut toujours intéressante et pure.

Ces espaliers sont beaux, ces vergers sont charmants :

Mais de votre asile champêtre

Pour rendre le séjour plus doux,

Malgré vos soins, il y manque peut-être

Le plus bel ornement. — Quel est-il? — Un époux.

DEMOUSTIER.

Ce mariage fut heureux, malgré le caractère changeant de Vertumne.

On représentait Vertumne sous la figure d'un jeune homme couronné de diverses plantes, portant dans la main gauche des fruits, et dans la droite une corne d'abondance.

Une jeune fille armée d'une serpe, tenant un rameau chargé de fruits, figurait Pomone.

Souvent on a confondu cette déesse avec l'Automne, Cérès avec l'Été, Flore avec le Printemps ; mais les poètes, et Ovide surtout, ont décrit d'une manière fort distincte les quatre saisons de l'année.

Le Printemps avait la tête couronnée de fleurs ; l'Été, nu, portait une couronne d'épis ; l'Automne était vêtue d'une robe rougie par la vendange ; l'Hiver avait une chevelure blanche et hérissée. On



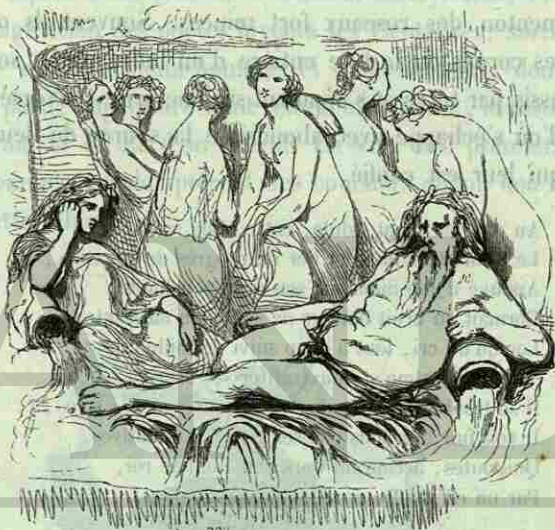
représentait encore l'Hiver sous la figure d'un vieillard couché dans une grotte, ou bien sous les traits d'une vieille femme enveloppée de peaux de moutons et tenant un réchaud. On mettait quelquefois une faucille dans la main de l'Été et un chien aux pieds de l'Automne, pour indiquer que ces saisons amènent la moisson et la chasse.

Printemps chéri, doux matin de l'année,  
 Console-nous de l'ennui des hivers;  
 Reviens, enfin, et Flore emprisonnée  
 Va de nouveau s'élever dans les airs.  
 Qu'avec plaisir je compte tes richesses!  
 Que ta présence a de charmes pour moi!  
 Puissent mes vers, aimables comme toi,  
 En les chantant, te payer tes largesses!

L'Inde autrefois nous donna l'anémone,  
 De nos jardins ornement printanier;  
 Que tous les ans, au retour de l'Automne,  
 Un sol nouveau remplace le premier,  
 Et, tous les ans, la fleur reconnaissante  
 Reparaitra plus belle et plus brillante.  
 Elle naquit des larmes que jadis  
 Sur un amant Vénus a répandues.  
 Larmes d'amour, vous n'êtes point perdues :  
 Dans cette fleur je revois Adonis.  
 Dans la jacinthe, un bel enfant respire;  
 J'y reconnais le fils de Piérus :  
 Il cherche encore les regards de Phébus;  
 Il craint encor le souffle de Zéphire.

PARNY, *le Printemps.*

## LES NYMPHES, LES FLEUVES.



Ces divinités, enfants de Nérée et de Doris, avaient une foule d'attributs. Nous avons vu déjà que les Dryades et les Hamadryades présidaient aux forêts, les Napeés aux prairies et aux bocages; les Naïades veillaient aux sources des fleuves et des fontaines; les Oréades étaient les nymphes des montagnes; enfin les Néréides commandaient aux flots de la mer.



On représentait les Fleuves sous la figure de vieillards ayant la chevelure humide et la barbe chargée de gouttes d'eau; quelquefois, au lieu de barbe et de chevelure, ils avaient sur la tête et au menton des roseaux fort minces. Souvent ils ont les cornes ou la tête entière d'un taureau. Ils sont assis par terre et s'appuient sur une urne renversée, d'où s'échappe avec abondance la source du fleuve qui leur est confié.

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,  
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,  
Appuyé d'une main sur son urne penchante,  
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante,  
Lorsqu'un cri, tout à coup suivi de mille cris,  
Vint d'un calme si doux retirer ses esprits.  
Il se trouble, il regarde; et partout, sur ses rives,  
Il voit fuir à grands pas ses Naiades craintives,  
Qui toutes, accourant vers leur humide roi,  
Par un récit affreux redoublent son effroi.

BOILEAU.

### LES CENTAURES. — CHIRON.

Après avoir créé les Faunes et les Sylvains, l'imagination des poètes inventa les Centaures, sorte de monstres demi-hommes et demi-chevaux, dont la partie supérieure était celle d'un homme, le reste avait la forme d'un cheval. La vue des premiers hommes qui domptèrent des coursiers donna lieu à cette fable.



Chiron, fils de Saturne et de Phylire, nymphe de l'Océan, était le plus sage et le plus instruit des Centaures. Musique, magie, divination, astronomie et médecine lui étaient également familières. Son



histoire se trouve mêlée à celle des principaux héros de la Grèce. Pélée lui dut la vie, et apprit de lui de quelle manière il pourrait triompher des refus de Thétis. Une grotte inaccessible, dans les vallées du Pélion, lui servait de retraite; il en fut chassé par les Lapithes, et se réfugia sur les rives de la mer Égée. Hercule, en poursuivant les autres Centaures, ne reconnut pas Chiron, qui avait été son précepteur. Une flèche, trempée dans le sang de l'hydre de Lerne, atteignit au genou le Centaure. D'atroces douleurs lui firent désirer de pouvoir mourir. Jupiter, exauçant ses vœux, lui retira l'immortalité, mais il occupa dans le zodiaque une place sous le nom de Sagittaire. Les Centaures, ses compagnons, furent exterminés par Hercule. Quelques-uns, échappés au carnage, passèrent dans l'île des Syrènes et y moururent de faim. D'autres se fixèrent en Arcadie; mais, ayant voulu attenter à l'honneur d'Atalante, cette chasseresse les perça de ses flèches, et ils disparurent entièrement. Ocyroé, fille de Chiron, savait prédire l'avenir. Elle fut métamorphosée en cavale pour avoir annoncé à Esculape sa funeste destinée.

Parmi les disciples de Chiron, on distinguait Hercule, Esculape, Jason, Castor, Pollux, et Achille, dont il prit un soin particulier.

## DIVINITÉS DES MERS.

## L'OCÉAN ET THÉTIS.

L'Océan, le plus grand des dieux de la mer après Neptune, eut pour épouse Thétis, sa sœur, qui, mère de Nérée et de Doris, est l'aïeule de la jeune Thétis. Jupiter s'éprit de la beauté de cette dernière; mais le Destin lui ayant révélé qu'elle donnerait le jour à un fils qui effacerait la gloire de son père, il renonça à son amour et la maria à Pélée; elle mit au monde Achille, dont on lui avait prédit et les exploits et la mort sanglante. Pour préserver son fils d'un si funeste sort, Thétis le trempa dans l'onde du Styx en prononçant la puissante formule qui conférait l'immortalité. Mais elle le tenait par le talon, et l'invulnérabilité ne fut pas complète. Pélée, abandonné par la déesse, confia l'éducation de son fils à Chiron; et voici en quels termes Achille raconte lui-même sa vie près du Centaure :

Quand, du sein maternel, porté dans ce séjour  
Où mes premiers regards se sont ouverts au jour,  
Ce vieillard vertueux, qui m'a servi de père,  
Eut daigné m'accueillir, on dit qu'un soin sévère  
De ma bouche écarta ce nectar nourricier,  
Doux tribut qu'une mère aime tant à payer,



histoire se trouve mêlée à celle des principaux héros de la Grèce. Pélée lui dut la vie, et apprit de lui de quelle manière il pourrait triompher des refus de Thétis. Une grotte inaccessible, dans les vallées du Pélion, lui servait de retraite; il en fut chassé par les Lapithes, et se réfugia sur les rives de la mer Égée. Hercule, en poursuivant les autres Centaures, ne reconnut pas Chiron, qui avait été son précepteur. Une flèche, trempée dans le sang de l'hydre de Lerne, atteignit au genou le Centaure. D'atroces douleurs lui firent désirer de pouvoir mourir. Jupiter, exauçant ses vœux, lui retira l'immortalité, mais il occupa dans le zodiaque une place sous le nom de Sagittaire. Les Centaures, ses compagnons, furent exterminés par Hercule. Quelques-uns, échappés au carnage, passèrent dans l'île des Syrènes et y moururent de faim. D'autres se fixèrent en Arcadie; mais, ayant voulu attenter à l'honneur d'Atalante, cette chasseresse les perça de ses flèches, et ils disparurent entièrement. Ocyroé, fille de Chiron, savait prédire l'avenir. Elle fut métamorphosée en cavale pour avoir annoncé à Esculape sa funeste destinée.

Parmi les disciples de Chiron, on distinguait Hercule, Esculape, Jason, Castor, Pollux, et Achille, dont il prit un soin particulier.

## DIVINITÉS DES MERS.

## L'OCÉAN ET THÉTIS.

L'Océan, le plus grand des dieux de la mer après Neptune, eut pour épouse Thétis, sa sœur, qui, mère de Nérée et de Doris, est l'aïeule de la jeune Thétis. Jupiter s'éprit de la beauté de cette dernière; mais le Destin lui ayant révélé qu'elle donnerait le jour à un fils qui effacerait la gloire de son père, il renonça à son amour et la maria à Pélée; elle mit au monde Achille, dont on lui avait prédit et les exploits et la mort sanglante. Pour préserver son fils d'un si funeste sort, Thétis le trempa dans l'onde du Styx en prononçant la puissante formule qui conférait l'immortalité. Mais elle le tenait par le talon, et l'invulnérabilité ne fut pas complète. Pélée, abandonné par la déesse, confia l'éducation de son fils à Chiron; et voici en quels termes Achille raconte lui-même sa vie près du Centaure :

Quand, du sein maternel, porté dans ce séjour  
Où mes premiers regards se sont ouverts au jour,  
Ce vieillard vertueux, qui m'a servi de père,  
Eut daigné m'accueillir, on dit qu'un soin sévère  
De ma bouche écarta ce nectar nourricier,  
Doux tribut qu'une mère aime tant à payer,



Et tous ces aliments, vulgaire nourriture,  
 Qu'offre aux faibles humains l'indulgente nature,  
 Aux cris de mes besoins sans cesse renaissants,  
 Ni Cérès, ni Bacchus, n'apportaient leurs présents,  
 Mais des lions, des ours, mes lèvres dévorantes  
 Suçaient le sang, pressaient les chairs encor vivantes;  
 Et ce repas sauvage, il fallait l'acheter!  
 Sur les pas du Centaure, il fallait affronter  
 D'une mer en courroux l'effrayante menace,  
 Le fracas d'un torrent qui, sur des monts de glace,  
 De rochers en rochers, tombe, écume et mugit;  
 Rire au tigre qui gronde, au lion qui rugit;  
 Ou seul, d'une forêt profonde, spacieuse,  
 Contempler sans pâlir l'horreur silencieuse.  
 D'une armure, bientôt, mon corps soutint le poids,  
 Mon bras un bouclier, mon épaule un carquois;  
 Bientôt je marchai ceint de ma première épée,  
 Et je la rapportai d'un noble sang trempée;  
 Je bravais des saisons les outrages divers,  
 L'air brûlant des étés, la glace des hivers.  
 Sur un lit de duvet, bercé par la mollesse,  
 Jamais un doux concert n'endormit ma paresse:  
 Sur la pointe d'un roc j'aimais à sommeiller,  
 Et le bruit des torrents ne pouvait m'éveiller.  
 Ainsi coulaient, pour moi, les beaux jours de l'enfance;  
 Ainsi je préludais à mon adolescence.  
 J'appris alors à vaincre un coursier indompté:  
 Sur sa croupe rebelle avec orgueil monté,  
 Tantôt je devançais les cerfs ou le Lapithe  
 Qui, d'un pas effrayé, précipitait sa fuite;  
 Et tantôt je suivais, d'un élan aussi prompt,  
 Le vol d'un trait ailé qu'avait lancé Chiron.  
 Souvent, dans la saison au repos consacrée,  
 Quand du fleuve engourdi le souffle de Borée

A peine avait fixé le cristal frémissant,  
 Un regard de Chiron sur ce miroir glissant  
 M'ordonnait de courir, sans que mon pas agile  
 Blessât, en l'effleurant, son écorce fragile.  
 C'étaient là mes plaisirs; dirai-je mes combats,  
 Mes dangers, Pélion dépeuplé par mon bras,  
 Et ces bois étonnés de leur vaste silence?  
 Je n'aurais point osé déshonorer ma lance  
 En frappant ou le lynx qui me voit, tremble et fuit,  
 Ou le cerf innocent qu'effarouche un vain bruit:  
 Il fallait braver l'ours à la forme effrayante,  
 Le sanglier armé de sa dent foudroyante,  
 D'un carnage récent le tigre ensanglanté;  
 Ce n'était rien: d'Alcide émule redouté,  
 Il fallait terrasser une lionne mère,  
 De son corps hérissé défendant son repaire,  
 Roulant d'un air affreux ses regards menaçants,  
 Épouvantant l'écho de ses rugissements;  
 Enfin l'âge m'ouvrit une digne carrière:  
 J'appris, je dévorai la science guerrière;  
 Tous les secrets de Mars furent bientôt les miens:  
 Bientôt je maniai l'arme des Péoniens,  
 Le dard que, d'un bras sûr, lancent les Massagètes,  
 Et le fer recourbé qu'ont inventé les Gètes,  
 Et l'arc, dont le Gélon marche toujours armé.  
 Aux jeux sanglants du ceste enfin accoutumé,  
 J'aurais pu défier le Sarmate intrépide.  
 J'appris jusqu'à cet art vulgaire, mais perfide,  
 De lancer un caillou qui, trois fois balancé,  
 S'échappe, siffle, et vole au but qu'on a fixé.  
 Mais, tout récents qu'ils sont, à peine ma mémoire  
 Peut rappeler, vous-même à peine pourriez croire  
 A quels travaux divers je me suis exercé.  
 Chiron parle, et soudain d'un immense fossé



Mon vaste élan franchit et joint les deux rivages ;  
 Chiron parle, et courant sur ces rochers sauvages  
 Où croit la ronce, où vit le reptile odieux,  
 Je m'élançai au sommet d'un mont voisin des cieux,  
 Aussi rapidement que je rase une plaine.  
 D'un éclat de rocher, qu'il soulève avec peine,  
 Chiron arme sa main, me défie au combat,  
 Il le lance ; j'attends, intrépide soldat,  
 Et sur mon bouclier solide, impénétrable,  
 Je reçois, en riant, le choc épouvantable.  
 J'arrête, seul, à pied, quatre coursiers fougueux  
 Faisant, d'un vol égal, rouler un char poudreux....  
 Chiron, qui daigne aussi cultiver ma mémoire,  
 Aux talents d'un soldat ne borne point ma gloire :  
 Il m'explique le monde, et les ressorts divers  
 Par qui tout est, se meut, agit dans l'univers ;  
 Des peuples, avec lui, déroulant les annales,  
 J'y vois leurs mœurs, leurs lois, leurs discordes fatales,  
 Leurs succès, leurs revers et leur chute... j'apprends,  
 Mais pour les détester, les noms de leurs tyrans.  
 Sa prudence a voulu m'initier encore  
 Aux utiles secrets que le dieu d'Épidaure,  
 Pour le soulagement des malheureux humains,  
 A confiés, dit-on, à ses savantes mains.  
 Il m'apprend, et lui-même est mon premier modèle,  
 A consulter toujours la justice éternelle,  
 A dompter mon orgueil et mon ressentiment,  
 A ne trahir jamais les lois ni mon serment,  
 A choisir mes amis, à leur être fidèle ;  
 A chérir ma patrie, à m'immoler pour elle ;  
 Surtout à révérer, par de pieux tributs,  
 Le ciel qui fait, soutient, couronne les vertus.

LUCE DE LANGIVAL, *Achille à Scyros*, chant II.

TRITON, PROTÉE, PORTUMNUS, GLAUCUS, ÉOLE, LES SYRÈNES, CHARYBDE ET SCYLLA, CIRCÉ, LES HARPIES.

Nous avons parlé ailleurs de toutes ces divinités, qui composaient la cour de Neptune. Nous n'en dirons ici que peu de mots.

Triton, fils de Neptune et de Salatia, avait la figure d'un homme jusqu'à la ceinture, et le reste du corps terminé par une double queue de poisson. Il précédait le char du dieu des mers en sonnant de la conque. Les Tritons, ses fils, lui ressemblaient.



Protée, fils de l'Océan et de Thétis, était le gardien des troupeaux de Neptune. Il lisait dans l'ave-



nir; mais, pour obtenir de lui la moindre révélation, il fallait lui faire violence. Le berger Aristée, ayant perdu ses abeilles, pria sa mère Cyrène de l'aider à réparer ce malheur, et elle lui répondit :

Protée, ô mon cher fils, peut seul finir tes maux.  
C'est lui que nous voyons, sur ces mers qu'il habite,  
Atteler à son char les monstres d'Amphitrite.  
Pallène est sa patrie; et, dans ce même jour,  
Vers ces bords fortunés il hâte son retour.  
Les Nymphes, les Tritons, tous, jusqu'au vieux Nérée,  
Respectent de ce dieu la science sacrée.  
Ses regards pénétrants, son vaste souvenir,  
Embrassent le présent, le passé, l'avenir;  
Précieuse faveur du dieu puissant des ondes,  
Dont il paît les troupeaux dans les plaines profondes.  
Par lui tu connaîtras d'où naissent tes revers.  
Mais il faut qu'on l'y force en le chargeant de fers.  
On a beau l'implorer; son cœur, sourd à la plainte,  
Résiste à la prière et cède à la contrainte.

.....  
Je guiderai tes pas vers une grotte sombre  
Où sommeille ce dieu sorti du sein des flots.  
Là, tu le surprendras dans les bras du repos.  
Mais à peine on l'attaque, il fuit, il prend la forme  
D'un tigre furieux, d'un sanglier énorme;  
Serpent, il s'entrelace; et lion, il rugit;  
C'est un feu qui pétille, un torrent qui mugit:  
Mais plus il t'éblouit par mille formes vaines,  
Plus il faut resserrer l'étreinte de tes chaînes,  
Redoubler tes assauts, épuiser ses secrets,  
Et forcer ton captif à reprendre ses traits.

VIRGILE, traduction de Delille.



Portumnus ou Palémon veillait sur les ports. Il s'appelait d'abord Mélicerte. Ino, sa mère, troisième épouse d'Athamas, roi de Thèbes, accabla de sa haine Phryxus et Hellé, enfants qu'Athamas avait eus d'une autre union. Ils s'enfuirent, emportant avec eux un superbe bélier dont la toison était d'or. Hellé se noya dans la mer qui reçut le nom d'Hellespont. Phryxus, arrivé en Colchide, sacrifia à Mars son bélier, qui fut placé parmi les signes du zodiaque. Athamas, regrettant à la fois ses fils et son trésor, menaçait Ino et Mélicerte, qui, pour lui échapper, se précipitèrent dans les flots. Ino, admise au nombre des divinités marines, prit le nom de Leucothoé, et Mélicerte celui de Palémon, que les Romains changèrent en celui de Portumnus.



Glaucus, pêcheur d'Aultrione, en Béotie, remarquant un jour que des poissons qu'il avait jetés sur l'herbe s'élançaient aussitôt dans l'eau, s'avisait de manger de cette herbe, et sauta aussi dans la mer. Les dieux marins l'admirent parmi eux.



Éole, dieu des Vents, régnait dans les îles Vulcaniques et était soumis à Neptune, qui lui ordonnait de donner la liberté aux Vents ou de les rappeler dans leurs cavernes.

Les Vents principaux sont :

Borée, qui vient du septentrion. Il enleva Orythie, fille du roi d'Athènes, et en eut Zétés et Calais, qui avaient des ailes et dont les épaules étaient couvertes d'écailles dorées. Auster est le vent du midi; Eurus, celui de l'orient; Zéphire, le plus agréable et

le plus léger de tous les Vents, naît vers le couchant. Compagnon de l'Amour, il a la figure d'un adolescent et les ailes d'un papillon.

Aleyone était fille d'Éole. Un jour qu'elle épiait le retour de son époux Célyx, elle aperçut son cadavre sur les flots. Elle s'élança aussitôt pour le rejoindre; mais les Dieux, touchés de sa fidélité, la métamorphosèrent en oiseau.

Elle frappe les airs de ses ailes naissantes,  
Oiseau léger rasant les vagues blanchissantes.  
Elle exhale trois fois un cri plaintif et doux;  
De son flexible corps enlace son époux;  
Palpite, et sur son sein étroitement pressée,  
Joint son bec caressant à sa bouche glacée.  
O prodige! il paraît s'animer de ses feux!  
Ou Célyx a senti ces baisers amoureux,  
Ou par le choc des flots sa tête se soulève!...  
Il les avait sentis! le prodige s'achève.

Célyx renaît oiseau, s'élançe dans les airs,  
Et, près de sa compagne, il plane sur les mers.  
Destinés à s'aimer sous leurs formes nouvelles,  
A leurs premiers penchants ils sont toujours fidèles.  
Sur l'onde, dans son nid, bercé pendant sept jours,  
L'Aleyon couve en paix le fruit de ses amours.  
Quand l'hiver règne encor, à l'abri de l'orage,  
Alors le nautonier s'éloigne du rivage.  
Éole, renfermant les vents dans leurs cachots,  
Laisse ses petits-fils éclore au sein des flots.

OVIDE, trad. de M. de Pongerville.

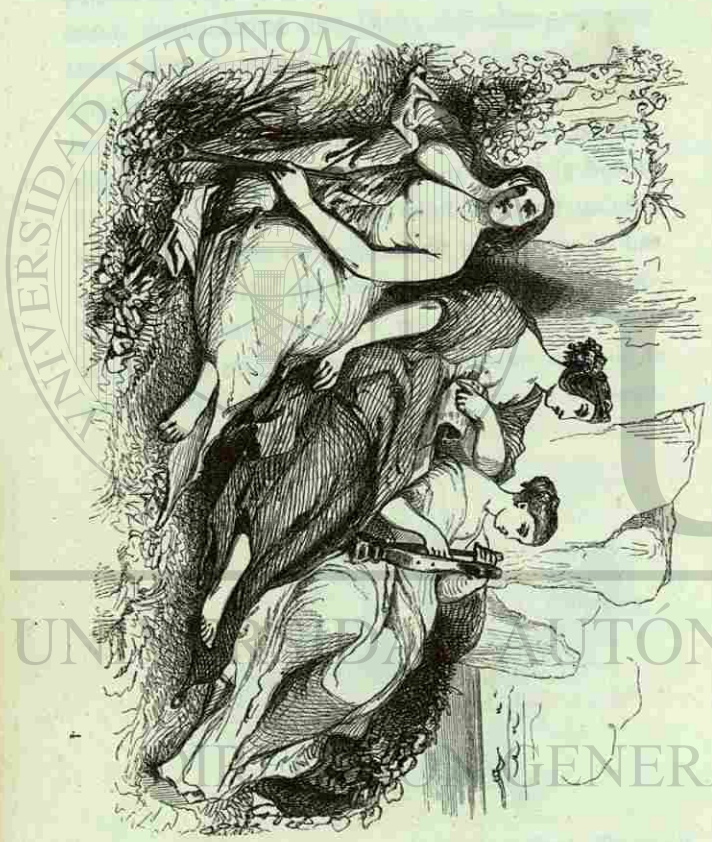
Les Syrènes étaient au nombre de trois : Leu-



cosie , Ligée et Parthénope. Ces nymphes , compagnes de Proserpine , au moment de son enlèvement , demandèrent aux Dieux des ailes pour unir leurs efforts à ceux de Cérès. Puis , désespérées de l'inutilité de leurs recherches , elles se retirèrent sur les bords de la mer , au milieu des rochers , où elles s'efforçaient de faire périr ceux qu'attirait la beauté de leurs chants. Le Destin avait annoncé qu'elles seraient changées en poissons de la ceinture au bas dès qu'un mortel parviendrait à résister à leur séduction. Ulysse accomplit cet arrêt. Il avait fait boucher les oreilles de ses compagnons avec de la cire et s'était fait attacher au mât de son vaisseau.



Charybde fut tuée par Hercule , dont elle avait volé les bœufs , et devint une des divinités de la mer.



Scylla, fille d'Hécate et de Phorcys, dieu marin, était une belle nymphe qui fut aimée de Glaucus. Circé, sa rivale, empoisonna la fontaine où elle avait coutume de se baigner : à peine Scylla se fut-elle plongée dans ces eaux dangereuses que sa forme changea : elle eut dix têtes, six queues, trois rangées de dents et douze bras armés de griffes. Elle prit en même temps des instincts féroces : elle avalait des vaisseaux entiers, et avait à sa ceinture des chiens sans cesse aboyants. Les nautoniers qui voulaient éviter Charybde étaient souvent entraînés dans le gouffre de Scylla. De là vient ce proverbe : *tomber de Charybde en Scylla*.

Épouse d'un roi des Sarmates, Circé empoisonna la coupe nuptiale, et se réfugia sur un promontoire de la Campanie.

Fille de la Nuit et du Jour,

Et favorite de sa mère,

Par ses enchantements Circé fit tour à tour

Gronder les cieux, trembler la terre,

Frémir la Nature et l'Amour,

Et pâlir le front de son père.

DEMOUSTIER.

Les Harpies étaient des monstres qui avaient un visage de vieille femme, des ailes et un corps de vautour, des oreilles d'ours et des griffes aux pieds et aux mains ; elles causaient la famine partout où elles passaient.



## DIVINITÉS DES ENFERS.

## LES PARQUES.

Les trois Parques, filles de l'Érèbe et de la Nuit, habitaient au milieu des Enfers un antre ténébreux, symbole de l'obscurité qui enveloppe l'avenir. Clotho, couronnée d'étoiles, tenait la quenouille; Lachésis, dont la robe est parsemée d'étoiles, filait les destinées des mortels; Atropos, sous les traits d'une vieille femme et couverte d'une simple robe noire, coupait avec des ciseaux le fil qui mesurait la durée de l'existence de chaque mortel. Ces sombres déités, sourdes aux louanges, aux vœux et aux plaintes des hommes, n'obéissaient qu'au Destin.

Les anciens, qui augmentaient si facilement le nombre de leurs dieux, croyaient que chaque mortel avait trois Parques : en sorte que le nombre des Parques était infini.



## LA NUIT.

La Nuit, fille du Chaos, épouse de l'Érèbe, est mère du Sommeil et de la Mort. Elle parcourt la terre dans un char traîné par deux chevaux noirs. Des étoiles scintillent sur sa robe et son voile noirs. Parfois elle tient à la main un flambeau abaissé et près de s'éteindre. Souvent elle porte dans ses bras ses deux enfants : l'un noir, la Mort; l'autre blanc, le Sommeil. Le hibou lui est consacré, et on lui sacrifie le coq, qui trouble son silence.

## LA MORT.

Les poètes donnent à la Mort un cœur de fer, des entrailles d'airain, des ailes noires, et un filet dont elle enveloppe ses victimes. Les statuaires la représentent sous la forme d'un grand squelette armé d'une faux et portant des ailes.

La Mort et le Sommeil à Sparte n'ont qu'un temple, Afin que du même œil tout guerrier les contemple.

PICHAT, *Léonidas*, tragédie.

Élis et Sparte l'honoraient. La Phénicie et l'Espagne lui rendaient plus particulièrement un culte. Elle habite les enfers, et Hercule la combattit pour lui enlever Alceste dont elle avait fait sa proie.



## LE SOMMEIL.

Le Sommeil, compagnon ordinaire de la Nuit, habite les Enfers. Cependant Ovide place son palais dans la froide Scythie.

Près des Cimmériens, un mont se creuse en voûte,  
Où le Sommeil repose au fond d'un antre frais,  
De ce dieu nonchalant solitaire palais.  
Jamais de cette grotte au jour inaccessible  
Le Soleil n'a percé l'obscurité paisible.  
A peine un demi-jour, crépuscule douteux,  
Y rend visible un air humide et nébuleux.  
Jamais le chant du coq n'y réveille l'Aurore;  
Ni le chien vigilant, ni, plus fidèle encore,  
L'oiseau du Capitole, odieux aux Gaulois,  
N'y répandent jamais l'alarme de leur voix.  
Jamais l'agneau bêlant, jamais le loup sauvage,  
Ni l'homme et ses clameurs, ni le moindre ramage,  
Ni l'Aquilon qui siffle à travers les rameaux,  
De ce désert muet n'ont troublé le repos.  
Le Silence l'habite. Un ruisseau qui murmure,  
Source d'oubli qui sort de la caverne obscure,  
Glissant sur les cailloux de son lit sablonneux,  
Endort au bruit naissant de son cours paresseux.  
De pavots odorants une moisson féconde  
S'élève autour de l'antre et se penche sur l'onde.  
La Nuit vient les cueillir, et répand dans les airs  
Leur baume assoupissant, charme de l'univers...  
Au seuil de la demeure aucun garde ne veille;  
Mais au fond de la grotte, à l'ombre d'un vieux dais,  
Sous le double contour de ses rideaux épais,

S'élève un lit d'ébène où, sur la plume oiseuse,  
Plongeant dans le duvet sa langueur paresseuse,  
Ce dieu silencieux, couronné de pavots,  
Savoure les douceurs d'un éternel repos.  
Imitant les objets par de savants mensonges,  
Voltige autour de lui le peuple ailé des Songes,  
Essaim égal en nombre aux feuilles des forêts,  
Aux sables du rivage, aux épis des guérêts...

OVIDE.

Le Sommeil avait pour premier ministre Morphée, père des Songes, dont l'Imagination est la mère.

Morphée... dormait sur un lit de pavots;  
Les Songes l'entouraient sans troubler son repos;  
De fantômes divers une cour mensongère,  
Vains et frêles enfants d'une vapeur légère,  
Troupe qui sait charmer le plus profond ennui,  
Prête aux ordres du dieu, volait autour de lui.  
Là, cent figures d'air en leur moule gardées,  
Là, des biens et des maux les légères idées,  
Prévenant nos destins, trompant notre désir,  
Formaient des magasins de peine ou de plaisir.  
Je regardais sortir et rentrer ces merveilles;  
Telles vont au butin les nombreuses abeilles,  
Et tel, dans un État de fourmis composé,  
Le peuple rentre et sort, en cent parts divisé.

LA FONTAINE, *OEuvres diverses*.

Phobétor ou Fantôme, enveloppé de draps mortuaires et de tristes lambeaux, est le dieu des esprits. Il est fils du Sommeil et a pour sœur Fantase ou la Fantaisie, dont la capricieuse figure change à chaque instant.



## LES MANES.

Ces sombres génies veillent aux tombeaux ; ils servent aussi à désigner cette essence insaisissable que l'on suppose exister après la destruction des corps. On disait dans ce sens : Les mânes d'une personne. Les Larves étaient les âmes des scélérats. Condamnées à errer sur la terre, elles apparaissaient la nuit sous des formes effrayantes. On immolait des brebis noires aux dieux Mânes et aux Larves, et l'on offrait aux Mânes amis du lait, du miel et des parfums.

On croyait que ces esprits quittaient durant la nuit leur sombre séjour, et revenaient dans le domaine de la lumière exercer leur bienfaisance ou leurs fureurs. Les Mânes surtout devaient sortir des tombeaux trois fois durant le cours de l'année, le 24 avril, le 5 octobre et le 8 novembre. De là trois fêtes particulières en leur honneur. Les Mânes étaient censés se répandre hors du ténébreux empire par une même ouverture que fermait habituellement la pierre manale. La fête des morts avait quelque chose de purificateur et était une des plus pompeuses de Rome.

## NÉMÉSIS.



Némésis, déesse de la justice et de la vengeance, est fille de la Nécessité. Cette divinité infernale avait des ailes, un fouet de serpents et une lance pour frapper les criminels. Son nom de Némésis veut dire vengeresse ; on l'appela aussi Adraste, Inévitable, Ancharie, et Formidable. Son temple le plus célèbre était près de Rhamnus, ville de l'Attique. Les Athéniens instituèrent les Némésées,

fêtes funèbres où l'on honorait les morts, dont la déesse protégeait aussi les tombeaux. Les Romains lui avaient élevé, dans le Capitole, un autel sur lequel ils déposaient un glaive avant de partir pour la guerre.

ALERE FLAMMANE  
VERITATIS  
DIVINITÉS DOMESTIQUES.

LES LARES ET LES PÉNATES.

Il faut distinguer les Lares des Pénates. Les premiers sont les divinités de l'intérieur des familles ; les seconds sont les dieux protecteurs des villes, de quelques lieux particuliers, des chemins et des carrefours. Les Lares, placés derrière la porte des demeures, empêchaient le Malheur d'y pénétrer. On les représentait sous la forme de statues qui avaient les traits d'un demi-dieu, d'un héros ou d'un parent décédé. Près de ces divinités, on suspendait la figure d'un petit chien, qu'on associait à leur culte, et qu'on honorait sous le nom de Lare Familier.

Les Pénates étaient, suivant l'opinion des Grecs, les dieux protecteurs de la patrie. Ils avaient aussi un rang plus élevé que les Lares, car ils accordaient ce que ceux-ci ne pouvaient que conserver.

GÉNIUS, LES GÉNIES.

Génius était un dieu étrusque, dont le culte passa chez les Romains. Il présidait à la joie, aux fêtes et aux festins. On le représentait sous la forme d'un bel adolescent couronné de fleurs, tantôt ailé, tantôt sans ailes et presque toujours une coupe à la main. A partir du siècle de Périclès, on admit une foule de Génies, les uns parèdres bénévoles des dieux importants, les autres liés à des abstractions et à des divinités allégoriques. Ainsi, il y avait les Génies de la chasse, du sommeil, de la terre, du théâtre, de l'agriculture, des morts et des mystères. Chaque homme avait son bon et son mauvais Génie.

Le Génie des tempêtes apparut à Vasco de Gama.  
Ce navigateur

De l'Afrique déjà voyait fuir les rochers ;  
Un fantôme, du sein de ces mers inconnues

S'élevant jusqu'aux nues,  
D'un prodige sinistre effraya les nochers.  
Il étendait les bras sur l'élément terrible ;  
Des nuages épais chargeaient son front horrible ;  
Autour de lui grondaient le tonnerre et les vents ;  
Il ébranla d'un cri les demeures profondes,

Et sa voix sur les ondes  
Fit retentir au loin ces funestes accents.

LA HARPE, le Génie des Tempêtes.



fêtes funèbres où l'on honorait les morts, dont la déesse protégeait aussi les tombeaux. Les Romains lui avaient élevé, dans le Capitole, un autel sur lequel ils déposaient un glaive avant de partir pour la guerre.

ALERE FLAMMAM  
VERITATIS  
DIVINITÉS DOMESTIQUES.

LES LARES ET LES PÉNATES.

Il faut distinguer les Lares des Pénates. Les premiers sont les divinités de l'intérieur des familles ; les seconds sont les dieux protecteurs des villes, de quelques lieux particuliers, des chemins et des carrefours. Les Lares, placés derrière la porte des demeures, empêchaient le Malheur d'y pénétrer. On les représentait sous la forme de statues qui avaient les traits d'un demi-dieu, d'un héros ou d'un parent décédé. Près de ces divinités, on suspendait la figure d'un petit chien, qu'on associait à leur culte, et qu'on honorait sous le nom de Lare Familier.

Les Pénates étaient, suivant l'opinion des Grecs, les dieux protecteurs de la patrie. Ils avaient aussi un rang plus élevé que les Lares, car ils accordaient ce que ceux-ci ne pouvaient que conserver.

GÉNIUS, LES GÉNIES.

Génius était un dieu étrusque, dont le culte passa chez les Romains. Il présidait à la joie, aux fêtes et aux festins. On le représentait sous la forme d'un bel adolescent couronné de fleurs, tantôt ailé, tantôt sans ailes et presque toujours une coupe à la main. A partir du siècle de Périclès, on admit une foule de Génies, les uns parèdres bénévoles des dieux importants, les autres liés à des abstractions et à des divinités allégoriques. Ainsi, il y avait les Génies de la chasse, du sommeil, de la terre, du théâtre, de l'agriculture, des morts et des mystères. Chaque homme avait son bon et son mauvais Génie.

Le Génie des tempêtes apparut à Vasco de Gama.  
Ce navigateur

De l'Afrique déjà voyait fuir les rochers ;  
Un fantôme, du sein de ces mers inconnues

S'élevant jusqu'aux nues,  
D'un prodige sinistre effraya les nochers.  
Il étendait les bras sur l'élément terrible ;  
Des nuages épais chargeaient son front horrible ;  
Autour de lui grondaient le tonnerre et les vents ;  
Il ébranla d'un cri les demeures profondes,

Et sa voix sur les ondes  
Fit retentir au loin ces funestes accents.

LA HARPE, le Génie des Tempêtes.

## PRINCIPALES DIVINITÉS DU SECOND ORDRE.

## LES GRACES.

Les Grâces, filles de Jupiter et de Vénus, présidaient aux jouissances de l'esprit et à celles du cœur. Ainsi, l'orateur recevait d'elles la justesse et l'élégance des pensées; l'artiste, le bon goût; le sage, cette bienveillance aimable qui prête des charmes à la vertu; le riche, l'amour de la bienfaisance et l'art de donner; le pauvre, la gaieté, la patience; la jeune fille, la candeur et la modestie; le guerrier, le courage uni à la modération.

Le culte des Grâces semble avoir pris naissance sous l'influence des idées samothraciennes; puis Élis, Périnthe, Perge, Delphes et Rome adoptèrent les trois sœurs. On supposait qu'elles étaient restées pures; cependant Homère donne à la plus jeune le Sommeil pour époux. Dans les sacrifices, on mêlait souvent des offrandes pour elles aux victimes immolées à Bacchus, à Mercure, aux Muses et à Apollon. Les héros de Sparte, avant de livrer le combat, sacrifiaient à l'Amour et aux Grâces. On les invoquait à table, et l'on buvait trois coups en leur honneur.

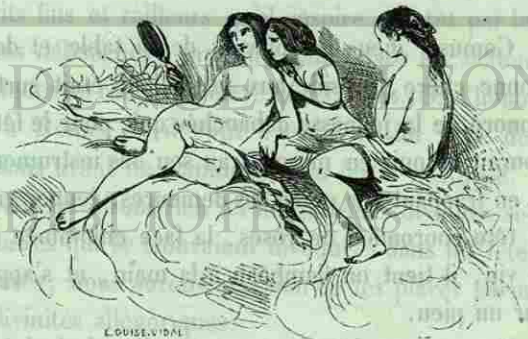
Elles se nommaient Euphrosine, Aglaé, Thalie. Les grands statuaires en ont fait des groupes charmants. Socrate, lui-même, avant de se livrer à la philosophie, avait manié le ciseau et représenté ces trois jeunes filles belles, sveltes, au front pur, au visage riant, aux bouches mignonnes, au corsage de vierge, nues, les cheveux négligemment noués sur la tête, se tenant les mains dans une attitude gracieuse; car

Rien ne peut désunir l'amitié qui les joint;  
Chaque Grâce à ses sœurs semble être nécessaire.

Il faut les réunir pour plaire :  
Qui n'en a qu'une n'en a point.

DEMOUSTIER.

Elles portent ordinairement une branche de myrte et des roses, fleurs qui leur sont consacrées.





## PRINCIPALES DIVINITÉS DU SECOND ORDRE.

## LES GRACES.

Les Grâces, filles de Jupiter et de Vénus, présidaient aux jouissances de l'esprit et à celles du cœur. Ainsi, l'orateur recevait d'elles la justesse et l'élégance des pensées; l'artiste, le bon goût; le sage, cette bienveillance aimable qui prête des charmes à la vertu; le riche, l'amour de la bienfaisance et l'art de donner; le pauvre, la gaieté, la patience; la jeune fille, la candeur et la modestie; le guerrier, le courage uni à la modération.

Le culte des Grâces semble avoir pris naissance sous l'influence des idées samothraciennes; puis Élis, Périnthe, Perge, Delphes et Rome adoptèrent les trois sœurs. On supposait qu'elles étaient restées pures; cependant Homère donne à la plus jeune le Sommeil pour époux. Dans les sacrifices, on mêlait souvent des offrandes pour elles aux victimes immolées à Bacchus, à Mercure, aux Muses et à Apollon. Les héros de Sparte, avant de livrer le combat, sacrifiaient à l'Amour et aux Grâces. On les invoquait à table, et l'on buvait trois coups en leur honneur.

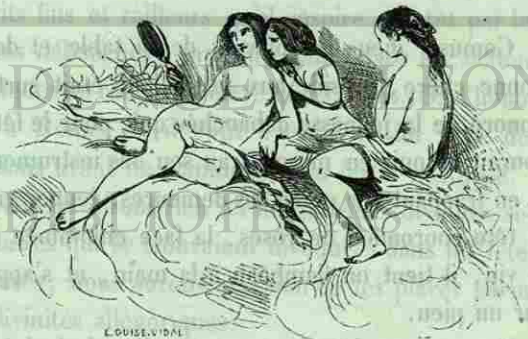
Elles se nommaient Euphrosine, Aglaé, Thalie. Les grands statuaires en ont fait des groupes charmants. Socrate, lui-même, avant de se livrer à la philosophie, avait manié le ciseau et représenté ces trois jeunes filles belles, sveltes, au front pur, au visage riant, aux bouches mignonnes, au corsage de vierge, nues, les cheveux négligemment noués sur la tête, se tenant les mains dans une attitude gracieuse; car

Rien ne peut désunir l'amitié qui les joint;  
Chaque Grâce à ses sœurs semble être nécessaire.

Il faut les réunir pour plaire :  
Qui n'en a qu'une n'en a point.

DEMOUSTIER.

Elles portent ordinairement une branche de myrte et des roses, fleurs qui leur sont consacrées.





## COMUS, MOMUS.



Comus, dieu des plaisirs de la table et de la bonne chère, préside aux festins. Il était surtout honoré de la jeunesse débauchée qui, pour le fêter, courait la nuit en masque, au son des instruments, et en frappant à la porte des demeures. Jeune, gras, la tête couronnée de roses, la face enluminée par le vin, il tient un flambeau à la main, et s'appuie sur un pieu.

Momus, son compagnon, est le dieu de la joie et

des bons mots. Il est le bouffon de l'Olympe. On le dit fils du Sommeil et de la Nuit. Il a pour coiffure un bonnet phrygien orné de grelots ; un masque est dans l'une de ses mains ; de l'autre, il agite une marotte, symbole de la folie. Ce dieu moqueur critiquait sans ménagements les dieux aussi bien que les hommes. Minerve ayant fait une maison, il trouva qu'elle était mal imaginée, puisqu'on ne pouvait la changer de place quand on avait un mauvais voisin. Neptune avait créé le taureau : le dieu railleur dit que cet animal devait avoir les cornes devant les yeux, ou du moins aux épaules. L'homme même, ce chef-d'œuvre de Vulcain, lui sembla imparfait : il lui manquait une fenêtre au cœur. Enfin, il critiqua la chaussure de Vénus, sans oser s'attaquer à la beauté de la déesse.

Momus a été chanté bien des fois, tantôt par les esprits fins et railleurs qu'il inspire, tantôt par les jeunes débauchés ; mais il occupe dans les fictions poétiques un rang plus élevé que Comus. On l'honorait à Rome, et il était d'usage de lui faire des libations avant de commencer un festin nocturne.

Nous ne dirons rien ici de quelques divinités secondaires qui se trouvaient invoquées dans les fêtes joyeuses ; nous aurons occasion de les placer parmi les divinités allégoriques.



## HYMÉNÉE.

Ce fils de Vénus et de Bacchus préside aux mariages. Il a les traits d'un beau jeune homme, tenant un flambeau à la main ; sa tête est ornée d'une couronne de roses. Demoustier trace de l'Hymen ce portrait :

En robe de palais, c'est la gravité même.  
 En costume de cour, un sourire apprêté  
 Dérive son visage blême,  
 Qui s'allonge avec dignité.  
 En habit de traitant, d'abord il se recueille ;  
 Puis, ayant bien compté, nommé, multiplié,  
 Il prend en souriant la main de sa moitié  
 Comme l'on prend un portefeuille.  
 En seigneur campagnard, il est fort chatouilleux  
 Sur le point d'honneur, et se pique  
 De conserver intact le nom de ses aïeux ;  
 Il joue en cheveux gris la pastorale antique ;  
 Sur ses tours et sur ses créneaux  
 Il enlace les noms de sa douairière étique,  
 Et fait, à soixante ans, l'amour en madrigaux.  
 En perruque bourgeoise, il est fort débonnaire ;  
 Brusque chez le marchand, froid chez le financier,  
 Grave chez le docteur, fier chez le marguillier,  
 Et souple chez l'apothicaire.  
 Actif ou nonchalant, il se plaît à jouir  
 Ou du repos, ou du plaisir.

DEMOUSTIER.

## PLUTUS, LA FORTUNE.

Plutus est le dieu des richesses. Cérès est sa mère. Ministre du dieu des morts, il habitait la cour de Pluton, sans doute pour indiquer que les métaux précieux sont dans les entrailles de la terre. Il a la figure d'un vieillard boiteux, mais ayant des ailes. Aveugle, il répand au hasard, dans sa course rapide, l'or, l'argent et les pierres précieuses, qui s'échappent d'un coffre qu'il tient à la main.

La Fortune, aveugle et chauve, ou simplement avec une chevelure ondoiyante et les yeux bandés, est debout sur une roue qui tourne avec vitesse ; elle tient en l'air un de ses pieds, et laisse tomber les trésors que renferme sa corne d'abondance. Parfois elle est armée d'un sceptre, et près d'elle est un gouvernail. Cette déesse, inconstante et légère, présidait surtout au bien et au mal qui arrivent aux humains. On l'appelait *Bonne* ou *Mauvaise*. Les Romains la surnommaient *Aurea*. Sa statue d'or, placée près du lit de l'empereur, était, à l'instant de sa mort, transportée dans l'appartement de son successeur. Ils l'adoraient aussi sous les titres de Conservatrice, de Nourrice, d'Aveugle, de Passagère, de Privée, etc., etc.

Gouvernée par le Destin, elle guide l'Occasion. Devant elle marche la Nécessité, déesse inflexible, dont les mains de bronze tiennent de longues chevilles et du plomb fondu, qui unissent et lient tous les objets d'une manière indissoluble. Elle porte aussi de longs coins de fer pour tout briser. Némésis est sa fille.



### HARPOCRATE ou LE SILENCE.

Harpocrate, fils d'Isis et d'Osiris, est le dieu du silence.

Il tient les grands secrets, les sublimes travaux

Renfermés dans les grandes âmes

Et des sages et des héros.

D'un triple mur d'airain son autel est enclos.

Pour ne point profaner son auguste repos,

Dans la première enceinte on fait asseoir les dames.

Cependant la plupart ayant à concerter

Des projets de coquetterie,

.....

Jour et nuit, pour le consulter,

Viennent en foule dans son temple.

Le dieu ne leur répond qu'en les prêchant d'exemple;

Mais il s'agit de l'imiter!

DEMOUSTIER.

Harpocrate est jeune, d'une figure calme et sévère. Il est assis à l'ombre du pêcher, dont les feuilles ressemblent à la langue, qui doit taire les secrets; et les fruits au cœur, qui les renferme. Il tient de la main gauche un cachet; le second doigt de la main droite est appuyé sur ses lèvres fermées. Il a sur le front une mitre dont la pointe se divise en deux parties égales. Les habitants du Nil lui offraient les prémices de leurs vergers.



## THÉMIS, ASTRÉE.

Fille du Ciel et de la Terre, Thémis est la déesse de la justice. Elle porte un bandeau sur les yeux et tient à la main une balance, un glaive et le miroir de la vérité. Son temple est toujours ouvert.

..... Pour avoir audience  
On ne parcourait point le dédale éternel  
Tracé par la chicane et la jurisprudence ;  
L'encre ne coulait pas encor sur son autel,  
Et l'or ne faisait point trébucher sa balance.

DEMOUSTIER.

Ses enfants sont la Loi, la Paix et Astrée, ou la Justice sur la terre. Lorsque l'âge d'or fut écoulé, effrayée des crimes qui se commettaient sur la terre, Astrée se réfugia dans le ciel.



## DEMI-DIEUX.

Les *demi-dieux* sont ceux qui, nés d'un dieu et d'une mortelle, ou d'un homme et d'une déesse, ont pris rang parmi les divinités. Tels étaient Castor et Pollux, Hercule, Persée, etc. On nomme *Histoire fabuleuse* le récit de leurs actions.

## CASTOR ET POLLUX.

Léda, épouse de Tyndare, roi de Sparte, inspira au maître des Dieux une vive passion. Pour triompher de sa vertu, Jupiter prit la forme d'un cygne.





Vénus, métamorphosée en aigle, poursuit le cygne, qui se réfugia dans les bras de Lédæ. Neuf mois après, cette princesse pondit deux œufs. De l'un de ces œufs sortirent Pollux et Hélène, et, de l'autre, Castor et Clytemnestre. Ces deux derniers, regardés seuls comme les enfants de Tyndare, prirent le nom de Tyndarides.

A peine sorti de l'enfance, Pollux défia au combat du ceste l'invincible Amycus, et le tua. Il fut le patron des athlètes. Castor devint habile dans l'art de guider les chars et de dompter les coursiers. Ils combattirent Thésée, qui avait outragé Hélène, leur sœur. Ils détruisirent des pirates qui infestaient les îles de l'Archipel, et méritèrent d'être regardés comme des dieux favorables aux navigateurs. Compagnons des périls de Jason, ils semblaient protéger le vaisseau des Argonautes, et, lorsque la tempête s'apaisait, on voyait des flammes légères voltiger autour de la tête des deux frères. On nomme ces clartés, d'heureux présage, *feux de Castor et Pollux*.

Ces héros, après avoir offert le plus touchant modèle de l'amour fraternel, aimèrent les deux sœurs Thalaïre et Phébé, qui étaient déjà fiancées à Idas et à Lyncée. Ils tentèrent de les enlever. Pollux tua Lyncée, mais Idas tua Castor. Pollux ne put supporter la vie. Il était immortel, car seul

il était fils de Jupiter. Dans son désespoir, il pria le roi de l'Olympe de lui ôter la vie, ou de permettre du moins qu'il partageât avec son frère l'immortalité. Ses vœux furent exaucés. On vit les deux frères passer tour à tour six mois dans les enfers et six mois sur la terre. Plus tard, tous deux, réunis dans le ciel, formèrent le signe du zodiaque qu'on nomme les Gémeaux.

Sparte, leur patrie, célébrait en leur honneur une fête nommée Dioscurie, du surnom de Dioscures qu'ils portaient. Athènes reproduisit ces fêtes dans ses murs.

Suivant des légendes, ils avaient secouru, à la bataille de Régille, l'armée romaine; ils eurent dans la capitale du monde un temple, près de la fontaine de Juturne, vers laquelle ils s'étaient dirigés et où ils avaient abreuvé leurs chevaux.

On représente Castor et Pollux enlacés l'un à l'autre. Ils portent un bonnet conique et tiennent une lance. Souvent ils sont placés sur de vigoureux coursiers, et on les voit encore à pied, cherchant à retenir la bride de leurs chevaux. Sur la balustrade qui est au-devant du Capitole sont deux statues colossales dont une seule tient la bride d'un cheval. Dans beaucoup de médailles, on voit des têtes de Dioscures qui se regardent et sont couronnées d'étoiles.



## JASON, LES ARGONAUTES.



Nous avons vu quel avait été le sort du bélier à la toison d'or que Phryxus et Hellé avaient ravi à roi de Thèbes, leur père. Phryxus, après avoir perdu son frère, arriva en Colchide ; il sacrifia à Mars son précieux bélier, et plaça la toison dans un champ consacré au dieu de la guerre. De grandes richesses étaient promises à celui qui s'emparerait de la toison ; mais il fallait faire les frais d'un ar-

mement considérable, braver les hasards d'une navigation lointaine, et combattre deux dragons monstrueux dont les gueules vomissaient des flammes.

Jason, fils d'Éson, roi d'Iolchos en Thessalie, écouta les perfides conseils de Pélias, son oncle, qui avait usurpé le trône, et espérait se défaire d'un neveu intrépide en lui proposant cette expédition glorieuse. Jason, déterminé à l'entreprendre, invita les plus vaillants héros de la Grèce à venir partager ses périls. Hercule, Thésée, Pirithoüs, Castor et Pollux, Laërte, Pélée et une foule d'autres répondirent à son appel. Ils s'embarquèrent sur un vaisseau nommé *Argo*, d'où ils prirent le nom d'*Argonautes*. Protégés par Minerve et Junon, ils surmontèrent les difficultés de leur long voyage et abordèrent sur les rivages de la Colchide.

Autour de la toison d'or était une barrière que gardaient deux taureaux, présent de Vulcain. Il fallait dompter ces monstres aux cornes et aux pieds d'airain, les assujettir au joug et les contraindre à traîner une charrue de diamants dans un champ qui n'avait jamais été défriché. Jason, ayant accompli cette tâche, dut semer dans les sillons les dents des dragons.... Aussitôt surgirent des combattants armés qu'il fallut exterminer.

Jason faillit perdre la vie et ne réussit que par le secours de Médée, fille d'OËtès, roi de Colchide.



Cette magicienne célèbre soumettait le Ciel et les Enfers au pouvoir de son art. Elle s'éprit de Jason, et lui enseigna le moyen d'appivoiser les taureaux ; puis elle lui donna une pierre enchantée qu'il lança au milieu des combattants... Tous aussitôt s'entre-déchirèrent. Un philtre composé par Médée assoupit les deux dragons.

Maître de la toison d'or, Jason attend sur son vaisseau, dont les voiles sont déjà gonflées par les vents, la fille d'OËtès, qui lui livre les trésors de son père. La cruelle magicienne, pour arrêter la poursuite d'un père irrité, a déchiré Absyrthe, son jeune frère, et jeté de loin en loin ses membres palpitants.

Médée, devenue l'épouse de Jason, rendit au vieil Éson la force et les agréments de la jeunesse. Les filles de l'usurpateur Pélias, étonnées de ce prodige, supplièrent Médée de leur livrer ses merveilleux secrets. Celle-ci, feignant d'accéder à leurs prières, leur persuada d'égorger Pélias et de verser ensuite son sang dans une chaudière où seraient plongés ses membres divisés. Aussitôt :

A force de pitié, ces filles inhumaines  
De leur père endormi vont épuiser les veines.  
Leur tendresse crédule, à grands coups de couteau,  
Prodigue ce vieux sang et fait place au nouveau.  
Le coup le plus mortel s'impute à grand service :  
On nomme pitié ce cruel sacrifice ;

Et l'amour paternel, qui fait agir leurs bras,  
Croirait commettre un crime à n'en commettre pas.  
Médée est éloquente à leur donner courage.  
Chacune toutefois tourne ailleurs le visage.  
Une secrète horreur condamne leur dessein,  
Et refuse leurs yeux à conduire leur main.

Le malheureux, percé de cent coups de poignard,  
S'écrie, étend les bras, sur son lit se soulève,  
Et voyant dans leurs mains étinceler le glaive :  
« Mes filles, leur dit-il, hélas ! que faites-vous ?  
Quel dessein contre un père a pu tourner vos coups ? »  
De leurs mains à ces mots le fer échappe et tombe,  
Glacé par la pitié, leur courage succombe.  
Pour étouffer ses cris, Médée, au même instant,  
L'achève, et dans l'airain le jette palpitant.

Mais le feu dévora la chaudière et les restes de Pélias.

Ses filles, au désespoir, excitèrent l'indignation de tous les Thessaliens contre Médée, qui, montée sur son char attelé de dragons, s'enfuit à Corinthe. Jason l'y suivit. Là elle mit au monde deux enfants. Mais bientôt, trahie par son amant, qui recherchait la main de Créuse, fille de Créon, roi de Corinthe, elle fit de nouveau éclater sa cruauté. Par son ordre on remet à sa rivale une robe couverte de pierreries ; Créuse la revêt à peine qu'un feu dévorant la consume, et le palais devient la proie des flammes. Jason accourt pour châtier tant de forfaits.



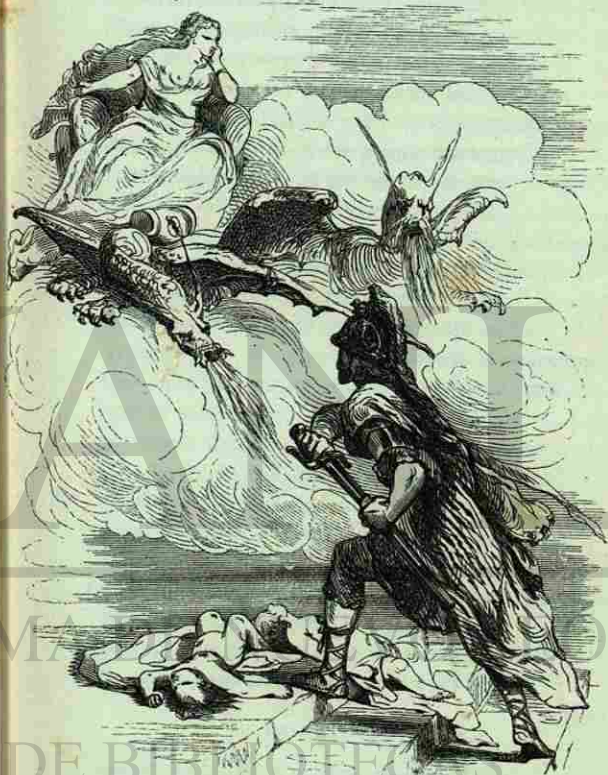
Médée saisit ses propres enfants, leur donne la mort et s'élançe dans les airs.

Le fils d'Éson, de retour en Thessalie, songeait aux dangers de l'ambition et à la vanité d'un impur amour, lorsqu'une poutre détachée du navire Argo tomba sur sa tête et l'écrasa.

Médée se réfugia à Athènes et jeta le désordre à la cour du vieil Égée. Enfin elle se retira dans cette partie de l'Asie qui porte depuis le nom de Médie. La fable de Médée a fourni à Longepierre le sujet d'une tragédie où se trouvent ces morceaux remarquables :

FUREURS DE MÉDÉE.

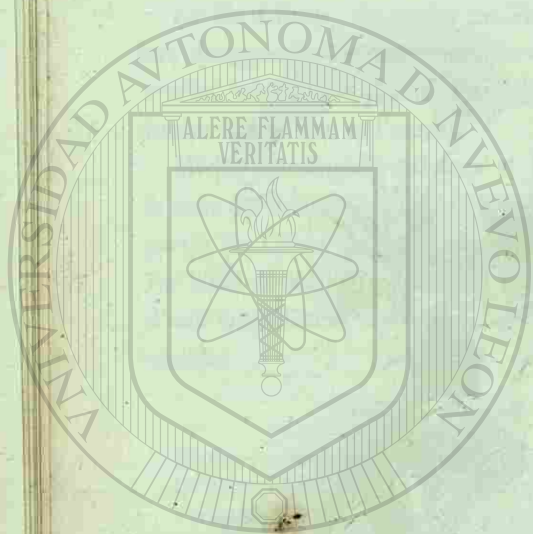
Où suis-je, malheureuse? où porté-je mes pas?  
 Qu'ai-je vu? qu'ai-je oui? Je ne me connais pas.  
 Furieuse, je cours, et doute si je veille.  
 Quel bruit, quels chants d'hymen ont frappé mon oreille?  
 Corinthe retentit de cris et de concerts,  
 Ses autels sont parés, ses temples sont ouverts;  
 Tout à l'envi prépare une odieuse pompe,  
 Tout vante ma rivale, et l'ingrat qui me trompe.  
 Jason honteusement me chasse de son lit,  
 Jason, il est donc vrai, jusque-là me trahit!  
 Il m'ôte tout espoir! Épouse infortunée!  
 Que dis-je, épouse? Hélas! pour nous plus d'hyménée.  
 L'ingrat en rompt les nœuds... Dieux justes, dieux vengeurs,  
 De la foi conjugale augustes protecteurs,  
 Garants de ses serments, témoins de ses parjures,  
 Punissez son forfait et vengez nos injures!  
 Toi surtout, ô Soleil! j'implore ton secours!



Toi qui donnas naissance à l'auteur de mes jours,  
 Tu vois, du haut des cieux, l'affront qu'on me destine!  
 Et Corinthe jouit de ta clarté divine!  
 Retourne sur tes pas, et dans l'obscurité  
 Plonge tout l'univers privé de ta clarté;  
 Ou plutôt donne-moi tes chevaux à conduire.  
 En poudre dans ces lieux je saurai tout réduire;  
 Je tomberai sur l'isthme avec ton char brûlant;  
 J'abîmerai Corinthe et son peuple insolent;  
 J'écraserai ses rois, et ma fureur barbare  
 Unira les deux mers que Corinthe sépare...  
 Mais où vont mes transports! Est-ce donc dans les cieux  
 Que j'espère trouver du secours et des dieux!  
 Dêités de Médée, affreuses Euménides,  
 Venez laver ma honte et me servir de guides;  
 Armons-nous, de notre art déployons la noirceur;  
 Que toute pitié meure et s'éteigne en mon cœur.  
 Que de sang altéré, que de meurtres avide,  
 A l'isthme il fasse voir ce qu'a vu la Colchide.  
 Que dis-je! de bien loin surpassons ces forfaits;  
 De ma tendre jeunesse ils furent les essais.  
 J'étais et faible et simple, et de plus innocente;  
 L'amour seul animait ma main encor tremblante.  
 La haine avec l'amour, le courroux, la douleur,  
 M'embrasent à présent d'une juste fureur.  
 Que n'enfantera point cette fureur barbare?  
 Le crime nous unit, il faut qu'il nous sépare.

## DÉSÉPOIR DE MÉDÉE.

Ministres rigoureux de mon courroux fatal,  
 Redoutables tyrans de l'empire infernal,  
 Dieux, ô terribles dieux du trépas et des ombres;  
 Et vous, peuple cruel de ces royaumes sombres,  
 Noirs enfants de la Nuit, Mânes infortunés,



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



Criminels sans relâche à souffrir condamnés,  
 Barbare Tisiphone, implacable Mègère,  
 Nuit, Discorde, Fureur, Parques, Monstres, Cerbère,  
 Reconnaissez ma voix, et servez mon courroux!  
 Dieux cruels! dieux vengeurs! je vous évoque tous.  
 Venez semer ici l'horreur et les alarmes.  
 Venez remplir ces lieux et de sang et de larmes;  
 Rassemblez, déchaînez tous vos tourments divers;  
 Et, s'il se peut, ici transportez les enfers...  
 On m'exauce : le ciel se couvre de ténèbres,  
 L'air retentit au loin de hurlements funèbres,  
 Tout redoublé en ces lieux le silence et l'horreur,  
 Tout répand dans mon âme une affreuse terreur.  
 Ce palais va tomber, la terre mugit, s'ouvre :  
 Son sein vomit des feux, et l'enfer se découvre  
 Quel est ce criminel qui cherche à se cacher?  
 Je reconnais Sisyphe à ce fatal rocher.  
 Témoin des maux cruels qu'on prépare à sa race,  
 Il se cache de honte, et pleure sa disgrâce;  
 Son désespoir commence à soulager le mien.  
 Le crime de ta race est plus noir que le tien,  
 Audacieux Sisyphe, et le roi du Tartare  
 Ne saurait vous trouver de peine assez barbare.  
 Mais quels fantômes vains sortent de toutes parts?  
 Que de spectres affreux s'offrent à mes regards!  
 Quelle ombre vient à moi? que vois-je? C'est mon père!  
 Quel coup a pu si tôt lui ravir la lumière?  
 Chère ombre, apprends-le-moi. Ma fuite et ma fureur,  
 Hélas! t'ont fait sans doute expirer de douleur.  
 Tends-moi les bras du moins... Mais quelle ombre sanglante  
 Se jette entre nous deux, terrible et menaçante?  
 De blessures, de sang, couvert, défiguré,  
 Ce spectre furieux paraît tout déchiré.  
 C'est mon frère; oui, c'est lui, je le connais à peine.

Ah! pardonne, chère ombre, à ma rage inhumaine;  
 Pardonne, l'amour seul a causé ma fureur :  
 Il fut ton assassin, il sera ton vengeur,  
 Et saura t'immoler de si grandes victimes,  
 Qu'il obtiendra de toi le pardon de ses crimes.  
 Le sang... tout disparaît; tout fuit devant mes yeux;  
 Tisiphone, avec moi, reste seule en ces lieux...  
 Noire fille du Styx, Furie impitoyable,  
 Ah! cesse d'attiser mon courroux effroyable;  
 Calme de tes serpents les affreux sifflements;  
 Tu ne peux ajouter à mes ressentiments;  
 Ne songe qu'à servir une fureur si grande :  
 Hécate le désire, et je te le commande;  
 Nuit, Styx, Hécate, Enfers, terribles déités;  
 J'ordonne, obéissez, sourdes divinités!  
 Le charme a réussi, poursuivons ma vengeance.  
 LONGEPIERRE, *Médée*.

De tout temps, on a admis l'existence d'êtres supérieurs par leurs charmes et la force de leur esprit. Toujours on a cru aux fées, et Médée est la première fée ou magicienne que la Fable nous montre. Elle découvrit la cause de certains phénomènes inconnus au vulgaire, et sut ensuite obtenir des effets qui parurent merveilleux. Nous ajouterons que c'est chez les femmes surtout que s'est localisée l'idée de féerie. La beauté, cette espèce de mystère qui plane sur elles et leur donne une grande influence sur les hommes, a contribué au prestige de ces contes brillants et populaires.



cinquième de ses travaux fut la chasse du sanglier d'Érymanthe. Il le chargea tout vivant sur ses



épaules et l'apporta au lâche Eurysthée, qui faillit mourir d'effroi. Les étables d'Augias, roi d'Argos, étaient encombrées de débris et remplies de miasmes infects : pour les nettoyer, il détourna le cours du fleuve Alphée.

Neptune, irrité contre Minos, avait envoyé dans l'île de Crète un taureau qui vomissait des flammes. Hercule le tua. Son huitième exploit fut la mort de

Busiris et de Diomède, tyrans inhumains qui sacrifiaient à Neptune les voyageurs et donnaient les membres de leurs hôtes en pâture à de féroces coursiers. Ils périrent par les supplices qu'ils avaient inventés. Vainqueur des Amazones, Alcide donna leur reine pour épouse à Thésée.

Géryon, monstre à trois corps, tomba sous ses coups. Le onzième de ses travaux fut de descendre aux Enfers pour y chercher son ami Thésée. Il s'était fait d'abord initié aux mystères de Cérès à Éleusis. A son retour, il ramena le terrible Cerbère, qui vit pour la première fois la clarté du ciel.

Insatiable de gloire, il tenta la conquête des pommes d'or du jardin des Hespérides.

Ces filles d'Hesper, nièces de l'Atlas, se nommaient Églé, Aréthuse et Hespérine. Elles possédaient un jardin rempli de pommes d'or que gardait un dragon aux cent têtes et aux cent voix différentes. Après avoir tué ce monstre et pris les fruits merveilleux, Hercule, touché de la peine d'Atlas, que les Dieux avaient métamorphosé en montagne, soutint pendant quelque temps le ciel sur ses épaules. Hesper fut changé en une étoile qui paraît après le coucher du soleil et brille avant son lever sous le nom de Lucifer. Les filles d'Atlas devinrent les Pléiades.

Alcide ne borna point à ces douze travaux le cours



de ses actions utiles aux mortels. Il sépara les deux montagnes Calpé et Abyla, qui s'opposaient à la jonction de la Méditerranée avec l'Océan, et que l'on désigne sous le nom de *Colonnes d'Hercule*. Il délivra Prométhée en tuant le vautour qui lui rongea le foie. Cacus, fils de Vulcain, périt sous ses coups. Ce hardi voleur s'était emparé de ses bœufs en prenant la précaution de les attirer par la queue jusque dans sa caverne pour tromper ainsi les recherches. Mais les bœufs mugirent lorsque le reste du troupeau vint à passer, et Hercule châtia l'audacieux brigand. Dans les déserts de la Libye vivait Antée, géant, fils de Neptune et de la Terre, qui élevait à son père un temple formé de crânes humains. Alcide l'attaque et le renverse; mais toutes les fois que le géant touche sa mère, il reprend de nouvelles forces : le héros l'enlève dans ses bras et l'étouffe..... Alors les Pygmées, peuple de petits nains, sujets d'Antée, s'avisèrent de vouloir venger la mort de leur roi. Hercule les enveloppa tous dans sa peau de lion. Il délivra Hésione, fille de Laomédon, roi de Troie, qui, pour apaiser le courroux de Neptune, avait été exposée aux fureurs d'un monstre marin.

Il descendit pour la seconde fois aux Enfers afin d'en ramener Alceste, épouse d'Admète, roi de Thessalie. Cette princesse avait supplié les Parques de



couper le fil de ses jours et d'épargner ceux de son mari. Les sombres déités se laissèrent attendre, et ce fut l'unique fois. Hercule, qui avait reçu chez Admète une généreuse hospitalité, ne voulut pas qu'Alceste fût victime de son dévouement. Il revit les Enfers, y combattit la Mort et lui ravit sa proie.

Dans un accès de démence, il avait tué Mégare, son épouse, et ses enfants. Cependant il rechercha la main d'Iole, fille d'Euryte, roi d'OEchalie. Mécontent du refus qu'il essuya, il enleva les coursiers d'Euryte. Iphitus, fils de ce prince, alla les réclamer; Hercule, par un indigne abus de la force, l'assomma à coups de massue. Mais bientôt le remords s'empara de lui et il consulta l'Oracle, qui l'engagea à expier sa violence par un grand acte d'humilité, et lui conseilla de se laisser vendre publiquement. Hercule obéit, et devint l'esclave d'Omphale, reine de Lydie. Soumis à l'Amour, le vainqueur du monde se traînait aux pieds d'une femme et tournait le fuseau.

Cependant, à la voix de Méléagre, qui convoquait les héros grecs à la chasse du sanglier de Calydon, il secoua ces honteuses chaînes. La belle Déjanire, sœur de ce prince, lui inspira une vive passion, et il la demanda en mariage; mais elle était fiancée à Achéloüs, fils de l'Océan et de Thétis. Hercule accepta le défi de son rival et le contraignit à pren-



dre, pour échapper à la mort, la forme d'un serpent, puis celle d'un taureau. Enfin le vaincu, privé de l'une de ses cornes, cacha sa honte parmi les roseaux du fleuve Toas, qui depuis s'appelle Achelouis.



Alcide, devenu l'époux de Déjanire, prend avec elle la route de Thèbes. Pour franchir l'Évenus, fleuve de l'Étolie, il accepte l'offre du centaure Nessus, qui lui propose de porter Déjanire vers l'autre bord.... Puis, sans défiance, il passe le premier..... Soudain un cri plaintif se fait enten-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

®

dre..... C'est l'infidèle Nessus qui fuit et cherche à enlever Déjanire..... Plus prompt que la foudre, une flèche empoisonnée siffle et se plonge dans les flancs du coupable. Le sang s'échappe en abondance, mais chargé du venin de l'hydre de Lerne; la tunique de Nessus en est bientôt imprégnée. Le perfide, sur le point d'expirer, feint de se repentir; il supplie Déjanire de lui pardonner et la prie d'accepter cette tunique, présent inestimable qui a la propriété de ranimer les feux d'un amour infidèle. La princesse, dupe de cette ruse infernale, apprend plus tard qu'Hercule subit de tendres fers, et elle songe au talisman qu'elle possède. Retrouvant une douce espérance, elle envoie la tunique à Hercule qui fait un sacrifice sur le mont OËta, et elle recommande à Lychas, son messenger, de la placer sur les épaules de son époux.

Ignorant le danger du tissu qu'il déploie,  
Le héros du poison se revêt avec joie.  
Mais, à peine sa main sur les autels ardents  
Verse avec la prière et le vin et l'encens,  
Le venin échauffé dans ses veines circule.  
Endurcie aux tourments, l'âme du grand Hercule  
Quelque temps sans gémir souffre un mal si cruel.  
Vaincu par la douleur, il repousse l'autel,  
Et remplit tout l'OËta d'un hurlement terrible.  
Il veut se dépouiller de ce supplice horrible;  
Mais sa chair se déchire et suit le vêtement.  
Ses efforts redoublés redoublent son tourment.





A ses membres nerveux la tunique attachée,  
 Unie avec son corps, n'en peut être arrachée,  
 Ou, collée à sa peau, dépouille et laisse nus  
 Et ses grands ossements et ses muscles tendus...  
 Son sang fume et frémit comme l'onde bruyante  
 Où le noir forgeron plonge une lame ardente.  
 La flamme qui le brûle au dedans, au dehors,  
 En livide sueur s'exhale de son corps;  
 Et ses nerfs pétillants que ce feu lent dévore,  
 Aliments du poison, le rallument encore.  
 Levant au ciel ses bras, roidis par la douleur,  
 Il s'écrie : O Janon! jouis de mon malheur;  
 Barbare, vois du ciel ce supplice effroyable!  
 Repais de mes tourments ton cœur impitoyable :  
 Ou si le triste objet de ton inimitié  
 Est enfin pour toi-même un objet de pitié,  
 Achève, arrache-moi cette odieuse vie,  
 Toujours par toi maudite et toujours poursuivie....  
 Hélas! que m'ont servi ma force et ma valeur?  
 Un mal dont rien ne peut modérer la douleur  
 S'allume dans mon sang, bouillonne dans mes veines.  
 Contre lui cette main et ces armes sont vaines.  
 Je meurs; et cependant Eurysthée est heureux!  
 Le ciel le voit, le souffre, et le ciel a vos vœux!  
 Il dit, et de l'OËta parcourt le bois sauvage,  
 Tel qu'un tigre écuman de douleur et de rage,  
 Qui, percé d'une flèche attachée à son flanc,  
 Cherche en vain le chasseur qui fit couler son sang.  
 Tantôt vous l'eussiez vu, dans ces tourments horribles,  
 Frémir, grincer des dents, pousser des cris terribles :  
 Tantôt vous l'eussiez vu se roidir les deux mains,  
 Reprendre, déchirer ces tissus inhumains;  
 Tantôt briser les troncs offerts à sa colère;  
 Tantôt, les bras au ciel, y réclamer son père.

Sous le creux d'une roche il aperçoit Lychas;  
 Il le voit, il s'écrie : Ah! traître, tu mourras.  
 C'est de toi que je tiens ce présent homicide;  
 C'est toi seul qui me perds. Il tremble aux pieds d'Alcide,  
 S'excuse... Le héros le saisit, et dans l'air  
 Le tourne, et furieux le jette dans la mer.  
 La puissante baliste, instrument de la guerre,  
 Avec moins de roideur vomit au loin la pierre.  
 Lychas tournoie en l'air, et, par l'effroi transi,  
 Au milieu de sa chute en roc s'est endurci :  
 Telle une pluie épaisse, en neige condensée,  
 Se durcit, devient grêle, et retombe glacée.  
 Dans la profonde mer il trouve son cercueil;  
 Et sur les flots d'Eubée on distingue un écueil,  
 Qui s'élève au milieu de l'orage plaine,  
 Et garde encor les traits de la figure humaine.





Vaincu par cette douleur atroce et sans remède ,  
Hercule prend la résolution de se donner la mort.  
Il appelle Philoctète , son ami , lui lègue son arc et  
son carquois , en lui faisant promettre par serment  
qu'il ne trahira jamais le secret de sa mort. Puis il  
élève un bûcher. Là ,

Couché sur les longs crins du lion de Némée,  
Sur sa lourde massue , avec un air serein ,  
Il repose sa tête , ainsi qu'en un festin  
Un convive penché sur la rose odorante.  
Déjà de tous côtés la flamme dévorante  
S'anime , se déploie , attaque le héros,  
Qui la voit , la méprise , et la souffre en repos.

Le feu consuma sa dépouille terrestre ; mais Ju-  
piter lui donna un rang parmi les demi-dieux dans  
l'Olympe , et lui fit épouser Hébé , déesse de la jeu-  
nesse.

Il existe une foule de statues d'Hercule. La plus  
belle est celle connue sous le nom d'Hercule en  
repos ou d'Hercule Farnèse. Il tient derrière son  
dos les pommes d'or du jardin des Hespérides et  
s'appuie sur sa massue. Ses douze travaux se trou-  
vent représentés sur un magnifique vase de trente-  
deux palmes de circonférence , et qui est dans la  
villa Albani. Enfin , un groupe célèbre nous montre  
celui qui porta le monde , trop faible pour soutenir  
le poids de l'Amour.

### PERSÉE.

Le Destin avait annoncé que le premier-né de  
Danaé , fille d'Acrise , roi d'Argos , donnerait la mort  
à son aïeul. Pour échapper à cette menace , Acrise  
enferma la jeune princesse dans une tour d'airain.  
Jupiter voulut voir la captive , dont la Renommée  
proclamait le malheur et la beauté. Quels obstacles  
eussent pu arrêter le maître du tonnerre ? Cepen-  
dant il eut recours à la ruse et se changea en une  
pluie d'or. Tandis que les gardes ramassaient les  
gouttes de cette pluie merveilleuse , il parvint près  
de Danaé et la rendit mère de Persée.

Acrise fit mettre l'enfant et sa mère dans un  
coffre que l'on précipita dans la mer. Ce coffre ,  
poussé par les vents , fut jeté dans l'île de Séri-  
phe , l'une des Cyclades. Le roi Polydecte accueillit gé-  
nèreusement les naufragés ; mais il devint amoureux  
de Danaé et chercha un prétexte pour éloigner son  
fils. Persée s'animait au récit des exploits héroïques ;  
et , jaloux d'illustrer son nom , il résolut de détruire  
les Gorgones. Ces filles de Phoreys se nommaient  
Méduse , Sthéno et Euryale. Elles régnaient sur les  
îles Gorgades , près des côtes de Libye , et n'avaient  
à elles trois qu'un seul œil et qu'une seule dent ,



Vaincu par cette douleur atroce et sans remède ,  
Hercule prend la résolution de se donner la mort.  
Il appelle Philoctète , son ami , lui lègue son arc et  
son carquois , en lui faisant promettre par serment  
qu'il ne trahira jamais le secret de sa mort. Puis il  
élève un bûcher. Là ,

Couché sur les longs crins du lion de Némée,  
Sur sa lourde massue , avec un air serein ,  
Il repose sa tête , ainsi qu'en un festin  
Un convive penché sur la rose odorante.  
Déjà de tous côtés la flamme dévorante  
S'anime , se déploie , attaque le héros,  
Qui la voit , la méprise , et la souffre en repos.

Le feu consuma sa dépouille terrestre ; mais Ju-  
piter lui donna un rang parmi les demi-dieux dans  
l'Olympe , et lui fit épouser Hébé , déesse de la jeu-  
nesse.

Il existe une foule de statues d'Hercule. La plus  
belle est celle connue sous le nom d'Hercule en  
repos ou d'Hercule Farnèse. Il tient derrière son  
dos les pommes d'or du jardin des Hespérides et  
s'appuie sur sa massue. Ses douze travaux se trou-  
vent représentés sur un magnifique vase de trente-  
deux palmes de circonférence , et qui est dans la  
villa Albani. Enfin , un groupe célèbre nous montre  
celui qui porta le monde , trop faible pour soutenir  
le poids de l'Amour.

## PERSÉE.

Le Destin avait annoncé que le premier-né de  
Danaé , fille d'Acrise , roi d'Argos , donnerait la mort  
à son aïeul. Pour échapper à cette menace , Acrise  
enferma la jeune princesse dans une tour d'airain.  
Jupiter voulut voir la captive , dont la Renommée  
proclamait le malheur et la beauté. Quels obstacles  
eussent pu arrêter le maître du tonnerre ? Cepen-  
dant il eut recours à la ruse et se changea en une  
pluie d'or. Tandis que les gardes ramassaient les  
gouttes de cette pluie merveilleuse , il parvint près  
de Danaé et la rendit mère de Persée.

Acrise fit mettre l'enfant et sa mère dans un  
coffre que l'on précipita dans la mer. Ce coffre ,  
poussé par les vents , fut jeté dans l'île de Séri-  
phe , l'une des Cyclades. Le roi Polydecte accueillit gé-  
nèreusement les naufragés ; mais il devint amoureux  
de Danaé et chercha un prétexte pour éloigner son  
fils. Persée s'animait au récit des exploits héroïques ;  
et , jaloux d'illustrer son nom , il résolut de détruire  
les Gorgones. Ces filles de Phoreys se nommaient  
Méduse , Sthéno et Euryale. Elles régnaient sur les  
îles Gorgades , près des côtes de Libye , et n'avaient  
à elles trois qu'un seul œil et qu'une seule dent ,



qu'elles se prêtaient tour à tour. Leur chevelure était composée de serpents entrelacés. Minerve, qui avait ainsi changé la belle Méduse en un monstre hideux, arma Persée de son égide; Mercure lui donna ses ailes et Vulcain forgea son cimenterre.

D'un vol précipité, Persée fond dans les Gorgades, cherche Méduse, l'atteint et lui tranche la tête. Puis il remonte dans les airs.

Les gouttes de sang qui s'échappèrent de cette tête horrible tombèrent dans les déserts de l'Afrique et se changèrent en serpents.



Jouet des vents fougueux dans les plaines d'Éole.  
Le héros, repoussé de l'un à l'autre pôle,  
Comme un nuage errant dans le vague des airs,  
Vole et revole encore au bout de l'univers.  
Trois fois il se retrouve, emporté dans sa course,  
De l'aurore au couchant et du Cancer à l'Ourse.  
Au retour de Vesper, menacé de la nuit,  
Aux bords où règne Atlas son essor le conduit.  
Le héros, las d'un vol qu'il doit reprendre encore,  
Veut attendre en sa cour le réveil de l'Aurore.  
Atlas, fils de Japet, colosse des humains,  
Fier du sceptre qu'il tient en ses puissantes mains,  
Asservit à ses lois l'extrémité du monde  
Et les bords où le jour va se coucher dans l'onde.  
Ce roi n'a pour voisin que Neptune et les mers,  
Et de troupeaux féconds voit tous ses champs couverts.  
Ses arbres, dont la feuille en or léger voltige,  
Sous des fruits pesants d'or courbent l'or de leur tige.

Atlas refuse de recevoir un hôte aventureux, qui pouvait lui ravir ses pommes précieuses. Persée lui présente la tête de Méduse.

A cet aspect hideux, d'horreur inanimé,  
En un mont sourcilleux Atlas est transformé.  
Sa taille s'agrandit; son front sombre et terrible  
Est la cime d'un roc neigeux, inaccessible.  
Sa barbe et ses cheveux se changent en forêts,  
Ses épaules, ses flancs, en coteaux, en sommets;  
Ses vastes ossements se durcissent en pierre :  
Ses pieds sont des rochers affermis sur la terre.  
Sa hauteur est immense, et, par l'ordre des dieux,  
Ce colosse à jamais porte le poids des cieux.

DE SAINT-ANGE.



Dans l'instant où Persée planait au-dessus des côtes de l'Éthiopie, il aperçut une jeune femme attachée à un rocher : c'était Andromède, fille de Céphée et de Cassiope. Sa mère s'était vantée d'être plus belle que Junon. Neptune se chargea de la punir de son orgueil, et bientôt un monstre marin ravagea les états de Céphée. L'oracle consulté ayant déclaré que, pour sauver un peuple innocent, il fallait livrer Andromède à la voracité du monstre, le roi avait obéi. Persée délivra Andromède avec l'aide de son cimetière et de la tête de Méduse. Il l'enleva et en fit



son épouse. Phinée, prince fiancé à la fille de Céphée, vint à la tête d'une puissante armée pour revendiquer ses droits. Le combat s'engagea, et bientôt la tête de la Gorgone changea en statues les ennemis de Persée. A son retour dans sa patrie, ce héros eut le malheur de tuer Larisse, son aïeul, en jouant au palet, et l'oracle fut accompli. Persée fonda Mycènes, qui devint la capitale de ses états.

### LES HÉROS.

Les *Héros* sont les hommes qui par leurs actions éclatantes excitèrent l'admiration des mortels et méritèrent leur culte et leurs hommages. On nomme *Histoire héroïque* le récit de leurs belles actions.

Les *âges héroïques* comprennent la période fabuleuse qui s'étend des premiers temps du monde à l'expédition des Héraclides.

Dans Homère, un héros est un prince des anciens jours, aimé des dieux et presque leur élève. Dans Hésiode, les héros sont cette race primitive d'hommes qui précéda la frêle espèce humaine.

Le culte rendu aux héros dérivait du culte des dieux ; leurs chapelles se nommaient *hérôons*. Dans l'époque historique, on héroïsa les hommes ; mais la plupart de ceux à qui on donna ce nom n'ont pas existé.



## THÉSÉE.

Éthra, fille de Pithée, fondateur et roi de Trézène, avait aimé en secret Égée, roi d'Athènes. Elle ne tarda pas à se repentir de sa faiblesse. Égée, forcé de s'éloigner, plaça sous une lourde pierre une épée et des chaussures, et convint avec la princesse que, si elle accouchait d'un garçon, elle le conduirait près de la pierre et la lui laisserait soulever, afin qu'il pût prendre lui-même le glaive qui servirait à le faire reconnaître.



Thésée, parvenu à l'adolescence, apprend le nom de son père et se dispose aussitôt à faire le voyage d'Athènes. Sur son chemin il rencontre le géant Périphète, qui assommait les voyageurs avec une massue d'airain. Il le tue et arrive à Corinthe. Là vivait Synnis, brigand doué d'une force prodigieuse, qui, non content de dévaliser les voyageurs, se plaisait à les attacher à deux pins qu'il avait pliés, et les arbres, en se redressant, déchiraient ces infortunés. Thésée lui infligea le même supplice.

Il tua ensuite une laie énorme nommée la Phaye.

Sur les confins de Mégare il fut arrêté par Scyron, prince perfide qui présentait à ses hôtes ses pieds à laver, et saisissait ce moment pour les précipiter dans la mer. Thésée le punit de la même manière. A Éleusis il vainquit le lutteur Cercyon. Plus loin il arracha la vie à Procuste, géant d'Ancaste : ce monstre, qui était de petite taille, forçait les étrangers à se coucher sur son lit de fer, puis il leur faisait couper les parties du corps qui dépassaient.

Enfin, couvert de gloire, Thésée arrive à Athènes. Il trouve Égée, déjà vieux et entièrement subjugué par Médée. Cette cruelle magicienne pénétra le secret du jeune héros. Craignant de voir expirer sa puissance si un fils était rendu à la tendresse du roi, elle persuada au faible Égée de se défaire d'un hôte dont l'ambition pouvait menacer son trône et



sa vie. Thésée, traité avec honneur, est aussitôt invité à un festin splendide. On lui présente un mets empoisonné, et il tire son épée pour trancher les viandes... Soudain Égée reconnaît le fils d'Éthra dans un héros dont le bras invincible doit le délivrer des Pallantides, qui convoitent sa couronne. L'abominable Médée est encore une fois réduite à fuir.

Thésée, vainqueur des cinquante fils du tyran Pallas, combat le taureau de Marathon, l'enchaîne et le sacrifie dans le temple d'Apollon.

Bientôt il accomplit le plus glorieux et le plus célèbre de ses travaux, la mort du Minotaure.

Minos, roi de Crète et fils de la belle Europe, que Jupiter, sous la forme d'un taureau, avait enlevée et transportée au delà des mers, avait voulu punir Égée en infligeant aux Athéniens un odieux tribut. Égée, jaloux d'Androgée, fils de Minos, qui, aux fêtes d'Athènes, avait remporté tous les prix et s'était ensuite montré l'ami des Pallantides, le fit égorger. Le roi de Crète s'embarqua pour l'Attique. Il fit le siège de Mégare, et repoussa l'offre de Scylla, fille de Nisus, qui voulait lui livrer le cheveu couleur de pourpre auquel la vie de son père et le salut de sa patrie étaient attachés. Cependant il s'empara de cette place, et put alors imposer aux Athéniens d'impitoyables conditions.

Ils devaient lui envoyer tous les neuf ans sept jeunes filles et sept jeunes garçons choisis parmi ceux des premières familles. Ces malheureux étaient livrés au Minotaure, monstre horrible, moitié homme et moitié taureau, fruit impur des amours de Pasiphaé; il se nourrissait de chair humaine et habitait le Labyrinthe.

Dédale, ayant encouru la disgrâce de Minos, fut enfermé lui-même dans le Labyrinthe qu'il avait construit avec son fils Icare. Pour sortir de cette enceinte inextricable, il fut obligé de fabriquer des ailes avec de la cire et des plumes. Il recommanda à Icare de ne pas s'élever trop haut. Mais l'imprudent jeune homme, cherchant à s'approcher le plus près possible du soleil, sentit la cire se fondre par la chaleur des rayons, et tomba dans la mer que l'on a depuis appelée Icarienne.

C'est dans ce labyrinthe que Thésée voulut être conduit avec les jeunes Athéniens que le sort envoyait au trépas. Il espérait vaincre le Minotaure et délivrer sa patrie d'un si affreux tribut. Il partit malgré les instances d'Égée et arriva en Crète. Mais, si la mort du Minotaure était un exploit difficile, il était plus difficile encore au vainqueur de sortir du Labyrinthe. Thésée avait inspiré à Ariane, sœur de Phèdre et fille de Minos, une passion coupable. Cette princesse lui remit un fil dont il attacha



Je voulais en mourant prendre soin de ma gloire,  
Et dérober au jour une flamme si noire.

RACINE, *Phèdre*, acte 1, scène II.

La suivante, au lieu de faire triompher ces lueurs de vertu, écarte les justes remords de Phèdre et l'excite à avouer sa flamme coupable à Hippolyte. L'épouse criminelle se laisse aller à ce conseil : elle cherche Hippolyte, et voici le commencement de ce morceau à jamais célèbre :

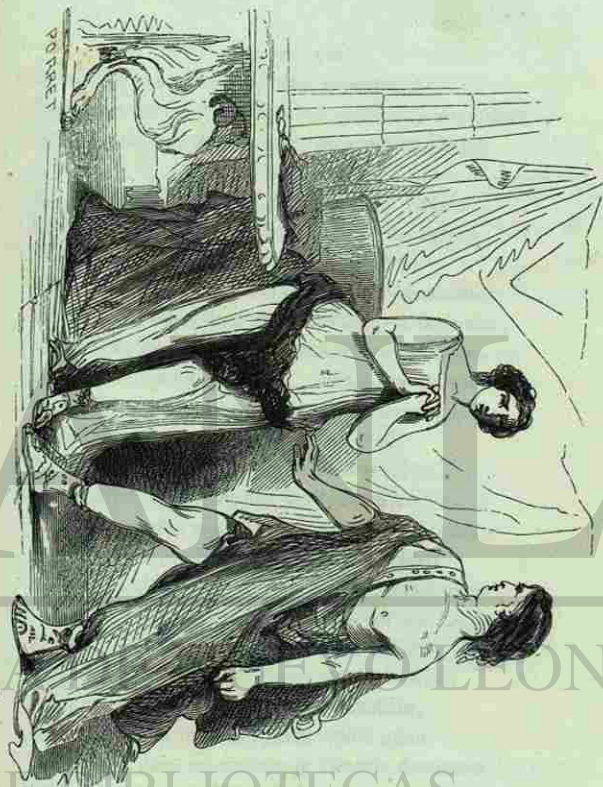
On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous,  
Seigneur ; à vos douleurs je viens joindre mes larmes ;  
Je vous viens pour un fils expliquer mes alarmes.  
Mon fils n'a plus de père, et le jour n'est pas loin  
Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.  
Déjà mille ennemis attaquent son enfance :  
Vous seul pouvez contre eux embrasser sa défense.  
Mais un secret remords agite mes esprits ;  
Je crains d'avoir fermé votre oreille à ses cris ;  
Je tremble que sur lui votre juste colère  
Ne poursuive bientôt une odieuse mère.

HIPPOLYTE.

Madame, je n'ai point de sentiments si bas.

PHÈDRE.

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrais pas,  
Seigneur ; vous m'avez vue attachée à vous nuire :  
Dans le fond de mon cœur vous ne pouvez pas lire.  
A votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir ;  
Aux bords que j'habitais je n'ai pu vous souffrir ;  
En public, en secret, contre vous déclarée,  
J'ai voulu par des mers en être séparée.  
Si pourtant à l'offense on mesure la haine,





Si la haine peut seule attirer votre haine,  
Jamais femme ne fut plus digne de pitié,  
Et moins digne, seigneur, de votre inimitié.

## HIPPOLYTE.

Je vois de votre amour l'effet prodigieux :  
Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux,  
Toujours de son amour votre âme est embrasée.

## PHÈDRE.

Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée :  
Je l'ai aimé, non point tel que l'ont vu les enfers,  
Volage adorateur de mille objets divers,  
Qui va du dieu des morts déshonorer la couche;  
Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,  
Charmant, jeune, trainant tous les cœurs après soi,  
Tel qu'on dépeint nos dieux, ou tel que je vous voi.  
Il avait votre port, vos yeux, votre langage ;  
Cette noble pudeur colorait son visage,  
Lorsque de notre Crète il traversa les flots,  
Digne sujet des vœux des filles de Minos.  
Que faisiez-vous alors? Pourquoi, sans Hippolyte,  
Des héros de la Grèce assembla-t-il l'élite?  
Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors  
Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords?  
Par vous aurait péri le monstre de la Crète;  
Malgré tous les détours de sa vaste retraite,  
Pour en développer l'embaras incertain,  
Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.  
Mais non : dans ce dessein je l'aurais devancée;  
L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée.  
C'est moi, prince, c'est moi dont l'utile secours  
Vous eût du labyrinthe enseigné les détours.  
Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante!  
Un fil n'eût point assez rassuré votre amante :

Compagne du péril qu'il vous fallait chercher,  
Moi-même devant vous j'aurais voulu marcher ;  
Et Phèdre, au labyrinthe avec vous descendue,  
Se serait avec vous retrouvée ou perdue.

RACINE, *Phèdre*, acte II, scène V.

Hippolyte repoussa cet aveu avec horreur, et Phèdre, pour se venger ou pour prévenir la colère de Thésée en la détournant du véritable coupable, eut l'audace d'accuser le fils du crime qu'elle-même avait commis. Thésée fait appeler Hippolyte et lui parle ainsi :



Perfide ! oses-tu bien te montrer devant moi ?  
Monstre qu'a trop long-temps épargné le tonnerre,  
Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre,  
Après que le transport d'un amour plein d'horreur  
Jusqu'au lit de ton père a porté ta fureur,

Tu m'oses présenter une tête ennemie !  
Tu parais dans des lieux pleins de ton infamie,  
Et ne vas pas chercher, sous un ciel inconnu,  
Des pays où mon nom ne soit point parvenu !  
Fuis, traître. Ne viens point braver ici ma haine,  
Et tenter un courroux que je retiens à peine !  
C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel  
D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,  
Sans que ta mort encore, honteuse à ma mémoire,  
De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.  
Fuis, et si tu ne veux qu'un châtement soudain  
T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main,  
Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire  
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.  
Fuis, dis-je ; et, sans retour précipitant tes pas,  
De ton horrible aspect purge tous mes états.  
Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage  
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,  
Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,  
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.  
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle  
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle ;  
Avare du secours que j'attends de tes soins,  
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.  
Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux père :  
J'abandonne ce traître à toute ta colère ;  
Étouffe dans son sang ses désirs effrontés.  
Thésée à tes fureurs connaîtra tes bontés.

Hippolyte lui répond en ces termes :

D'un mensonge aussi noir justement irrité,  
Je devrais faire ici parler la vérité,  
Seigneur ; mais je supprime un secret qui vous touche,



Approuvez le respect qui me ferme la bouche ;  
 Et, sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,  
 Examinez ma vie, et songez qui je suis.  
 Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes :  
 Quiconque a pu franchir les bornes légitimes  
 Peut violer enfin les droits les plus sacrés.  
 Ainsi que la vertu le crime a ses degrés ;  
 Et jamais on n'a vu la timide innocence  
 Passer subitement à l'extrême licence :  
 Un seul jour ne fait point d'un mortel vertueux  
 Un perfide assassin, un lâche incestueux.  
 Élevé dans le sein d'une chaste héroïne,  
 Je n'ai point de son sang démenti l'origine.  
 Pithée, estimé sage entre tous les humains,  
 Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.  
 Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage ;  
 Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,  
 Seigneur, je crois surtout avoir fait éclater  
 La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.  
 C'est par là qu'Hippolyte est connu dans la Grèce.  
 J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse ;  
 On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur :  
 Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

RACINE, *Phèdre*, acte IV, scène II.

Neptune ne fut pas sourd aux prières de Thésée.  
 Au moment où Hippolyte, monté sur son char, sor-  
 tait des portes de Trézène, un monstre marin s'é-  
 lança du rivage et inspira aux coursiers un tel effroi  
 qu'ils prirent la fuite malgré les efforts de leur maître,  
 culbutèrent le char et continuèrent à trainer le corps  
 mutilé et en lambeaux du malheureux prince. Phèdre,

accablée de remords, s'empoisonna et vint dénoncer  
 son forfait à Thésée :



Les moments me sont chers ; écoutez-moi, Thésée.  
 C'est moi qui sur ce fils chaste et respectueux  
 Osai jeter un œil profane, incestueux.  
 Le ciel mit dans mon sein une flamme funeste ;  
 La détestable Oenone a conduit tout le reste :  
 Elle a craint qu'Hippolyte, instruit de ma fureur,  
 Ne découvrit un feu qui lui faisait horreur ;  
 La perfide, abusant de ma faiblesse extrême,  
 S'est hâtée à vos yeux de l'accuser lui-même.  
 Elle s'en est punie, et, fuyant mon courroux,  
 A cherché dans les flots un supplice trop doux.  
 Le fer aurait déjà tranché ma destinée ;  
 Mais je laissais gémir la vertu soupçonnée ;  
 J'ai voulu, devant vous exposant mes remords,  
 Par un chemin plus lent descendre chez les morts ;  
 J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines,  
 Un poison que Médée apporta dans Athènes.  
 Déjà jusqu'à mon cœur le venin parvenu  
 Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu ;  
 Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage  
 Et le ciel et l'époux que ma présence outrage ;



Et la mort, à mes yeux dérochant la clarté,  
Rend au jour qu'ils souillaient toute sa pureté.

RACINE, *Phèdre*, acte v, scène VII.

Malgré tant de malheurs, punition terrible de bien des fautes, Thésée eut la pensée criminelle d'enlever Hélène, fille de Tyndare et de Lédæ. Il fut aidé dans cette entreprise par Pirithoüs, roi des Lapithes, qui avait été autrefois son ennemi et était devenu son allié. Aux noces de ce prince et d'Hypodamie, les Centaures ayant voulu enlever la jeune épouse, Thésée, Pirithoüs et les Lapithes prirent les armes et massacrèrent la plus grande partie des ravisseurs. Ce fut donc par reconnaissance que Pirithoüs seconda ses projets contre Hélène; mais cette fois deux héros, Castor et Pollux, vinrent en aide à leur sœur; et le roi d'Athènes, poursuivi jusqu'au sein de ses états, fut chassé par ses propres sujets. Pirithoüs à son tour voulut enlever une épouse à son mari, et Thésée, qui lui avait juré une fidélité à toute épreuve, ne craignit pas de le suivre aux Enfers, car celle qu'aimait le roi des Lapithes était Proserpine elle-même. Pluton, qui avait été averti, eut recours à un moyen fort efficace: il tint Cerbère tout prêt à s'élancer, et quand vint Pirithoüs, le chien aux trois têtes se jeta sur lui et l'étrangla. Thésée fut pris vivant et condamné à rester éternel-

lement assis dans le Tartare. Il ne dut la liberté qu'à Hercule.

De retour sur la terre, il trouva les Athéniens moins disposés que jamais à reprendre un roi qui attirait sur ses peuples toutes sortes de malheurs. Il se retira à la cour de Lycomède, roi de Scyros, et y mourut obscurément. Après sa mort, on rendit à sa mémoire les honneurs que lui avaient mérités les exploits des premières années de sa vie. Il avait, à Athènes, un temple près du Gymnase. A la bataille de Marathon, on crut voir son ombre planer sur l'armée et la conduire à la victoire. Du temps de Cimon, un squelette gigantesque fut en grande pompe déposé, comme étant celui de Thésée, dans une enceinte que l'on nomma le Théséium. On lui sacrifiait le huitième jour du mois de Posidéon, consacré à Neptune.





## ORPHÉE.

Les honneurs que les anciens rendirent à Orphée semblent un hommage accordé à la musique et à la poésie. Il était fils d'Œagre, roi de Thrace, et de la muse Calliope. Dès son enfance il montra de si grandes dispositions pour la musique qu'Apollon lui fit don d'une lyre, qu'il perfectionna en y ajoutant deux cordes. Lorsqu'il chantait, on voyait tressaillir les animaux féroces, les arbres, et les rochers eux-mêmes. Il voyagea et remplit d'admiration l'Égypte et la Grèce. De retour dans la Thrace, il épousa la nymphe Eurydice. Un jour qu'elle errait dans les vertes prairies des bords de l'Hèbre, elle fut piquée par un serpent et mourut sur-le-champ. Orphée osa descendre aux Enfers pour essayer de fléchir Pluton.



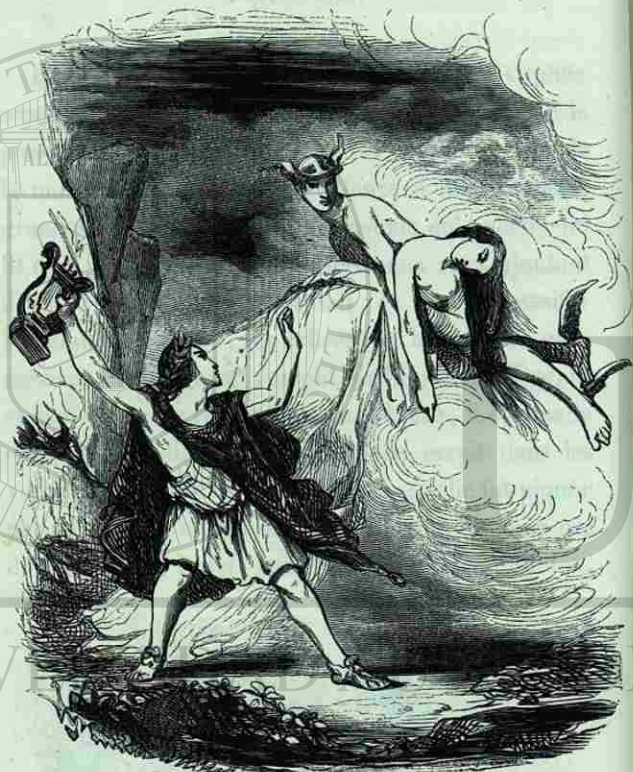
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
 DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Il pénètre dans les bois ténébreux qui environnent l'Achéron, et attendrit Caron lui-même. Enfin il est en présence du roi du Ténare :

Il chante, et, dans ses doigts, sa lyre frémissante  
Se marie aux accents de sa voix gémissante.  
Autour de lui pleuraient, étonnés, attentifs,  
Et les spectres muets et les mânes plaintifs...  
Ni la reine des morts, ni son époux farouche,  
Ne peuvent résister au charme qui les touche.  
Dans les bois habités par les mânes récents,  
Eurydice blessée errait à pas tremblants.  
On l'appelle, on la rend à son époux fidèle :  
Mais s'il jette un regard, un seul regard sur elle,  
Avant d'être sorti du ténébreux séjour,  
Sa grâce est révoquée, il la perd sans retour.  
Par les détours obscurs d'une sombre caverne,  
Tous deux ils remontaient le chemin de l'Averne.  
Aux portes du Ténare, aux approches du jour,  
Orphée, impatient et de crainte et d'amour,  
Se retourne, regarde... Eurydice, rendue,  
S'échappe comme une ombre; un regard l'a perdue.  
Il la rappelle en vain du geste et de la voix;  
Elle meurt sans se plaindre une seconde fois.  
Et quelle plainte encore aurait-elle formée?  
Est-ce un crime pour lui de l'avoir trop aimée?

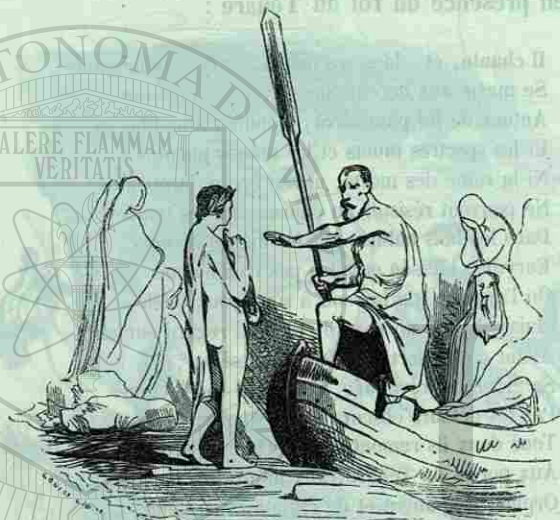
DE SAINT-ANGE.

Orphée en vain l'appelle, en vain la suit encore,  
Il n'embrasse qu'une ombre; et l'horrible nocher  
De ces bords désormais lui défend d'approcher.  
Alors, privé deux fois d'une épouse si chère,  
Où porter sa douleur? où traîner sa misère?





Par que's sons, par quels pleurs fléchir le dieu des morts?  
Déjà cette ombre froide arrive aux sombres bords.



Près du Strymon glacé, dans les antres de Thrace,  
Durant sept mois entiers il pleura sa disgrâce :  
Sa voix adoucissait les tigres des déserts,  
Et les chênes émus s'inclinaient dans les airs.  
Telle, sur un rameau, durant la nuit obscure,  
Philomèle plaintive attendrit la nature ;  
Accuse, en gémissant, l'oiseleur inhumain  
Qui, glissant dans son nid une furtive main,  
Ravit ses tendres fruits que l'amour fit éclore,  
Et qu'un léger duvet ne couvrait pas encore.  
Pour lui plus de plaisir, plus d'hymen, plus d'amour.  
Seul, parmi les horreurs d'un sauvage séjour,

Dans ces noires forêts du soleil ignorées,  
Sur les sommets déserts des monts Hyperborées  
Il pleurait Eurydice, et, plein de ses regrets,  
Reprochait à Pluton ses perfides bienfaits.  
En vain mille beautés s'efforçaient de lui plaire ;  
Il dédaigna leurs feux, et leur main sanguinaire,  
La nuit, à la faveur des mystères sacrés,  
Dispersa dans les champs ses membres déchirés.  
L'Hèbre roula sa tête encor toute sanglante :  
Là, sa langue glacée et sa voix expirante,  
Jusqu'au dernier soupir formant un faible son,  
D'Eurydice, en flottant, murmurait le doux nom :  
Eurydice ! ô douleur !... touchés de son supplice,  
Les échos répétaient : Eurydice ! Eurydice !

DELILLE.

Il parcourut les rives du Strymon, les monts  
Riphées et les bords du Tanais, repoussant les vœux  
des femmes que ses accords enflammaient d'amour.  
Les Bacchantes, furieuses de ses dédains, le dé-  
chirèrent et jetèrent dans les flots sa tête qui mur-  
murait encore le doux nom d'Eurydice.

Quand le premier chantre du monde  
Expira sur les bords glacés  
Où l'Hèbre, effrayé dans son onde,  
Reçut ses membres dispersés,  
Le Thrace, errant sur les montagnes,  
Remplit les bois et les campagnes  
Du cri perçant de ses douleurs ;  
Les champs de l'air en retentirent,  
Et dans les antres qui gémissent  
Le lion répandit des pleurs.

Le Nil a vu, sur ses rivages,  
 Les noirs habitants des déserts  
 Insulter, par leurs cris sauvages,  
 L'astre éclatant de l'univers.  
 Cris impuissants, fureurs bizarres!  
 Tandis que ces monstres barbares  
 Poussaient d'insolentes clameurs,  
 Le dieu, poursuivant sa carrière,  
 Versait des torrents de lumière  
 Sur ses obscurs blasphémateurs.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

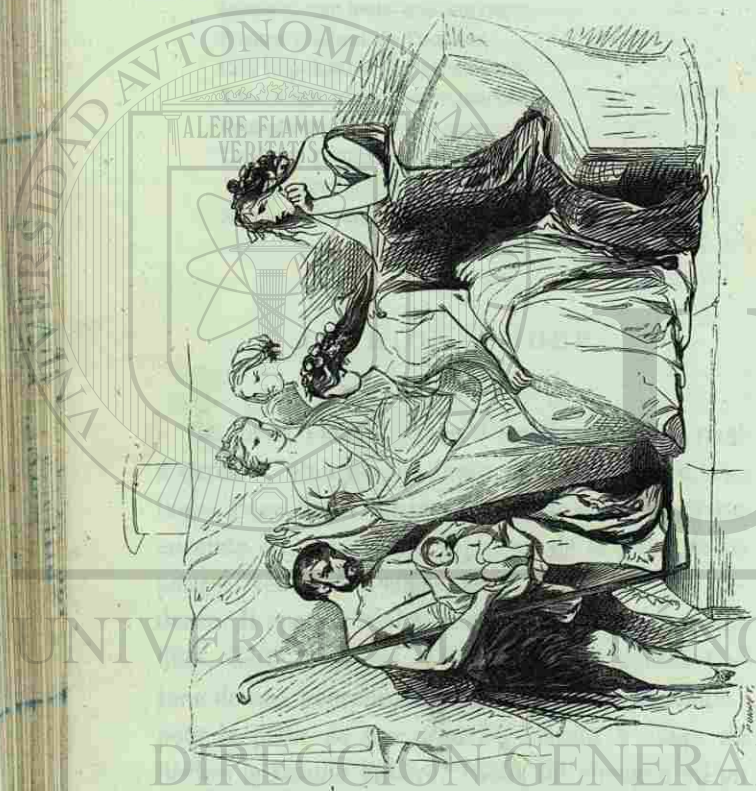
### AMPHION, NIOBE.

Ce roi de Thèbes, favori d'Apollon et digne rival d'Orphée, était fils de Jupiter et de la reine Antiope. Pour élever les murs qui formaient l'immense enceinte de sa capitale, il pinçait de la lyre, et les pierres venaient d'elles-mêmes se ranger en cadence. Il épousa Niobé, dont il eut sept fils et sept filles. Cette princesse, s'étant glorifiée devant Latone de son heureuse fécondité, Apollon et Diane, pour la punir de son orgueil, tuèrent à coups de flèches la famille entière. Niobé fut changée en un rocher qui pleure, et Amphion se perça de son épée.



## ŒDIPE.

Laïus, roi de Thèbes et l'un des successeurs d'Amphion, fut averti par l'oracle que la reine Jocaste mettrait au monde un fils qui donnerait la mort à son père et deviendrait l'époux de sa mère. Dans l'espoir de prévenir de semblables forfaits, Laïus remit le nouveau-né à l'un de ses gardes et lui ordonna de le tuer. La compassion enchaîna le bras du meurtrier; il se contenta d'attacher l'enfant par les pieds à un arbre, et de l'abandonner. Phorbas,



intendant des troupeaux de Polybe, roi de Corinthe, présenta OEdipe à la reine, qui n'avait point d'enfant. Elle le fit élever avec soin, et l'adopta.

Le jeune prince, devenu grand, quitta la cour de Polybe, et voici le récit que place dans sa bouche un de nos plus grands auteurs tragiques :

Écoutez-moi, madame, et vous allez trembler.

Du sein de ma patrie il fallut m'exiler.

Je craignis que ma main, malgré moi criminelle,

Aux destins ennemis ne fût un jour fidèle ;

Et suspect à moi-même, à moi-même odieux,

Ma vertu n'osa point lutter contre les dieux.

Je m'arrachai des bras d'une mère éplorée ;

Je partis, je courus de contrée en contrée ;

Je déguisai partout ma naissance et mon nom.

Un ami de mes pas fut le seul compagnon.

Dans plus d'une aventure, en ce fatal voyage,

Le dieu qui me guidait seconda mon courage.

Heureux si j'avais pu, dans l'un de ces combats,

Prévenir mon destin par un noble trépas !

Mais je suis réservé sans doute au parricide.

Enfin, je me souviens qu'aux champs de la Phocide,

Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers,

Sur un char éclatant que traînaient deux coursiers.

Il fallut disputer, dans cet étroit passage,

Des vains honneurs du pas le frivole avantage.

J'étais jeune et superbe, et nourri dans un rang

Où l'on puisa toujours l'orgueil avec le sang.

Je marche donc vers eux, et ma main furieuse

Arrête des coursiers la fougue impétueuse ;

Loin du char à l'instant ces guerriers élançés



LA MYTHOLOGIE.  
18



18

A. PLOU, SC.

Avec fureur sur moi fondent à coups pressés.  
La victoire entre nous ne fut point incertaine :  
Dieux puissants ! je ne sais si c'est fureur ou haine,  
Mais sans doute pour moi contre eux vous combattiez ;  
Et l'un et l'autre, enfin, tombèrent à mes pieds.  
L'un d'eux, il m'en souvient, déjà glacé par l'âge,  
Couché sur la poussière, observait mon visage ;  
Il me tendit les bras, il voulut me parler ;  
De ses yeux expirants je vis des pleurs couler.

VOLTAIRE, *OEdipe*, acte IV, scène 1.

Ce vieillard était Laïus, et l'oracle se trouvait accompli. Aussitôt une foule de fléaux fondirent sur Thèbes. Un des seigneurs de la cour de Jocaste en retrace ainsi le sinistre tableau :

Ce fut de nos malheurs la première origine ;  
Ce crime a de l'empire entraîné la ruine.  
Du bruit de son trépas mortellement frappés,  
A répandre des pleurs nous étions occupés,  
Quand, du courroux des dieux ministre épouvantable,  
Funeste à l'innocent, sans punir le coupable,  
Un monstre (loin de nous que faisiez-vous alors ?),  
Un monstre furieux vint ravager ces bords.  
Le ciel, industrieux dans sa triste vengeance,  
Avait à le former épuisé sa puissance.  
Né parmi des rochers, au pied du Cithéron,  
Un monstre à voix humaine, aigle, femme et lion,  
De la nature entière exécration assemblage,  
Unissait contre nous l'artifice à la rage.  
Il n'était qu'un moyen d'en préserver ces lieux :  
D'un sens embarrassé, dans des mots captieux,  
Le monstre chaque jour, dans Thèbe épouvantée,  
Proposait une énigme avec art concertée ;



Et, si quelque mortel voulait nous secourir,  
 Il devait voir le monstre et l'entendre, ou périr.  
 A cette loi terrible il nous fallait souscrire :  
 D'une commune voix Thèbe offrit son empire  
 A l'heureux interprète inspiré par les dieux  
 Qui nous dévoilerait ce sens mystérieux.  
 Nos sages, nos vieillards, séduits par l'espérance,  
 Osèrent, sur la foi d'une vaine science,  
 Du monstre impénétrable affronter le courroux :  
 Nul d'eux ne l'entendit; ils expirèrent tous.  
 Mais Œdipe, héritier du trône de Corinthe,  
 Jeune, et dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte,  
 Guidé par la Fortune en ces lieux pleins d'effroi,  
 Vint, vit le monstre affreux, l'entendit, et fut roi.

VOLTAIRE, *Œdipe*, acte I, scène I.

Ce monstre était le Sphinx. L'énigme qu'il proposait, et à laquelle son existence était attachée, est trop célèbre pour que nous l'omettions ici. Il demandait quel est l'animal qui marchait le matin sur quatre pieds, sur deux dans le milieu du jour, et le soir sur trois. Œdipe avait répondu que c'était l'homme, qui, dans son enfance, marche sur ses pieds et ses mains; dans l'âge mur, se tient debout; et qui se sert d'un bâton, troisième appui de sa vieillesse. Le Sphinx, vaincu, se précipita du haut d'un rocher; et Jocaste, devenue l'épouse d'Œdipe, en eut deux fils, Étéocle et Polynice, et deux filles, Antigone et Ismène.

Les Dieux, qui avaient, sinon excité, du moins

autorisé le crime par leur silence, témoignèrent leur indignation en envoyant une peste cruelle aux habitants de la Béotie. Ce fléau ne devait cesser qu'après l'expulsion du meurtrier de Laïus.

Œdipe lui-même ignorait son parricide; mais il découvrit que ce vieillard si misérablement égorgé sur le chemin de la Phocide était son véritable père. Jocaste, désabusée, lui révéla les circonstances de sa naissance, du voyage et de la mort du roi Laïus; puis elle se tua en s'écriant :

Par un pouvoir affreux réservée à l'inceste,  
 La mort est le seul bien, le seul dieu qui me reste.  
 Laïus, reçois mon sang, je te suis chez les morts :  
 J'ai vécu vertueuse, et je meurs sans remords.  
 Reine trop malheureuse! ô destin que j'abhorre!...  
 Ne plaignez que mon fils, puisqu'il respire encore;  
 Prêtres et vous, Thébains, qui fûtes mes sujets,  
 Honorez mon hûcher, et songez à jamais  
 Qu'au milieu des horreurs du destin qui m'opprime,  
 J'ai fait rougir les Dieux qui m'ont forcée au crime!

VOLTAIRE, *Œdipe*, acte V, scène VI.

Œdipe, renonçant à la clarté du jour, s'arracha les yeux et s'éloigna de ce royaume témoin de tant d'horreurs. Sa fille, la pieuse Antigone, compagne fidèle de toutes ses infortunes, guida ses pas incertains.

« Après plusieurs jours de marche, Œdipe arriva



» sur le Cithéron. Cette montagne est traversée  
» par trois routes également fréquentées..... L'une



» conduit aux vignes célèbres de la Phocide et s'é-  
» lève, par une pente insensible, jusqu'aux deux  
» cimes du Parnasse, qui fendent les nues... — C'est  
» ici, dit OEdipe, oui, c'est ici, je le sens ! Dis-moi,  
» l'ombre de Laïus n'est-elle pas assise sur le ro-  
» cher?.... Antigone s'efforçait de consoler son  
» père par de douces paroles. Enfin son trouble s'a-  
» paisa, et d'une voix pleine de tendresse : Ma fille,  
» dit-il, tu vois en moi une victime destinée au sa-  
» crifice ; mon heure suprême est arrivée. Je ne sais

» comment s'accomplira ce dernier acte de la jus-  
» tice des Dieux, mais enfin je vais mourir. Ma  
» fille, coupe sur mon front une boucle de mes che-  
» veux, et tu la placeras sur la tombe de l'infortuné  
» à qui tu dois le jour. Tu feras des libations de lait et  
» de miel sur cette tombe solitaire, qui est restée sans  
» honneurs. Ah ! c'est la première fois qu'une reine,  
» qu'une épouse, qu'une femme a été ainsi déposée  
» sans pompe et comme à la dérobée dans le sein de  
» la terre. Ma fille, rien ne pourra t'empêcher de  
» remplir un pieux devoir : la mort aura tout pu-  
» rifié!... Et toi, Antigone, fille courageuse et ma-  
» gnanime, implore de nouveau la clémence des  
» Dieux immortels, et puissent nos derniers senti-  
» ments et nos dernières pensées, en se reposant  
» sur toi, te rendre un objet sacré ! Mais tu as en-  
» core un service à me rendre : pendant que je me  
» purifierai dans la fontaine, va chercher une brebis  
» noire, je l'immolerai aux déités infernales. Anti-  
» gone, plus légère qu'un chevreuil, s'élance dans  
» la vallée, et court demander à un pâtre la victime  
» que désire son père. A présent, lui dit OEdipe,  
» retire-toi. Antigone se jette à ses pieds. O ma  
» fille, lui dit le roi, nous ne pouvons rien contre la  
» volonté des Dieux..... Adieu ! Antigone s'éloigne  
» en pleurant. Bientôt elle entend un bruit effroya-  
» ble ; le jour paraît s'éteindre, seulement quelques



» éclairs rares, mais prolongés, traversent l'obscurité  
 » profonde. Les sommets du Parnasse, les cimes de  
 » l'Hélicon semblent jeter des flammes. Le torrent  
 » de la vallée rend un gémissement pareil à celui  
 » dont OEdipe venait de parler. Tout à coup re-  
 » tentit au loin comme le roulement d'un char qui se  
 » précipite du haut d'une montagne dans le fond  
 » d'un ravin, où il arrive brisé. Antigone se re-  
 » tourne, le cœur serré de mille angoisses, et elle  
 » voit entre deux chênes embrasés le malheureux  
 » roi de Thèbes, le visage couvert d'un long voile,  
 » tenant d'une main le couteau sacré et de l'autre  
 » la patère pleine du sang de la victime. L'auguste  
 » misérable est entouré d'une lumière dont Anti-



» gone ne peut soutenir l'éclat et qui s'éteint aussi-  
 » tôt. Alors d'épaisses ténèbres lui dérobent la vue  
 » de son père, et du sein de ces ténèbres mysté-  
 » rieuses sort ce dernier cri : Hélas ! hélas ! adieu,  
 » ma fille ! A l'instant même renaît la clarté du jour.  
 » Antigone s'approche en tremblant, mais elle ne  
 » trouve que la brebis égorgée : il ne restait plus  
 » rien d'OEdipe. Ainsi disparut de la terre le fils  
 » de Laïus. Fut-il consumé par la foudre ? fut-il  
 » englouti dans un abîme ? fut-il enlevé vivant dans  
 » l'Olympe ? Les Dieux se sont réservé ce secret. »

BALLANCHE, *Antigone*, liv. II.

## ÉTÉOCLE ET POLYNICE.

### LES SEPT CHEFS DEVANT THÈBES.

De l'union incestueuse d'OEdipe avec Jocaste naquirent Étéocle et Polynice, dont les discordes et la haine engendrèrent la guerre de Thèbes. Ces deux princes étaient d'abord convenus que chacun d'eux exercerait l'autorité souveraine pendant une année, et que, l'année suivante, l'autre frère monterait sur le trône. Étéocle, l'aîné, prend le premier les rênes du gouvernement ; mais, l'année révolue, il ne veut pas tenir sa promesse. Polynice se retire



» éclairs rares, mais prolongés, traversent l'obscurité  
 » profonde. Les sommets du Parnasse, les cimes de  
 » l'Hélicon semblent jeter des flammes. Le torrent  
 » de la vallée rend un gémissement pareil à celui  
 » dont OEdipe venait de parler. Tout à coup re-  
 » tentit au loin comme le roulement d'un char qui se  
 » précipite du haut d'une montagne dans le fond  
 » d'un ravin, où il arrive brisé. Antigone se re-  
 » tourne, le cœur serré de mille angoisses, et elle  
 » voit entre deux chênes embrasés le malheureux  
 » roi de Thèbes, le visage couvert d'un long voile,  
 » tenant d'une main le couteau sacré et de l'autre  
 » la patère pleine du sang de la victime. L'auguste  
 » misérable est entouré d'une lumière dont Anti-



» gone ne peut soutenir l'éclat et qui s'éteint aussi-  
 » tôt. Alors d'épaisses ténèbres lui dérobent la vue  
 » de son père, et du sein de ces ténèbres mysté-  
 » rieuses sort ce dernier cri : Hélas ! hélas ! adieu,  
 » ma fille ! A l'instant même renaît la clarté du jour.  
 » Antigone s'approche en tremblant, mais elle ne  
 » trouve que la brebis égorgée : il ne restait plus  
 » rien d'OEdipe. Ainsi disparut de la terre le fils  
 » de Laïus. Fut-il consumé par la foudre ? fut-il  
 » englouti dans un abîme ? fut-il enlevé vivant dans  
 » l'Olympe ? Les Dieux se sont réservé ce secret. »

BALLANCHE, *Antigone*, liv. II.

## ÉTÉOCLE ET POLYNICE.

### LES SEPT CHEFS DEVANT THÈBES.

De l'union incestueuse d'OEdipe avec Jocaste naquirent Étéocle et Polynice, dont les discordes et la haine engendrèrent la guerre de Thèbes. Ces deux princes étaient d'abord convenus que chacun d'eux exercerait l'autorité souveraine pendant une année, et que, l'année suivante, l'autre frère monterait sur le trône. Étéocle, l'aîné, prend le premier les rênes du gouvernement ; mais, l'année révolue, il ne veut pas tenir sa promesse. Polynice se retire



à Argos, près du roi Adraste, qui lui donne sa fille en mariage, et essaie de ramener Étéocle à des sentiments de justice. Celui-ci, persistant dans sa mauvaise foi, cherche à faire périr l'ambassadeur Tydée, qui échappe glorieusement à cette trahison. Bientôt une nombreuse armée marche vers les murs de Thèbes. Sept chefs, Adraste, Polynice, Tydée, Amphiaraüs, Capanée, Hippomédon et Parthénopeée commandaient les assiégeants. Tydée, fils du roi de Calydon et père du fameux Diomède, était gendre d'Adraste. Vainqueur d'Étéocle dans plusieurs combats, il fut tué par Mélanippe. Amphiaraüs, guerrier habile et devin célèbre, avait, par le secours de son art, prévu qu'il périrait dans cette guerre. Il voulut se dérober à son sort, et se cacha avec tant de soin, que son épouse seule connaissait sa retraite. Polynice, qui désirait s'attacher un auxiliaire renommé, gagna l'épouse indiscreète par le don d'un riche collier. Amphiaraüs partit à regret pour se joindre à l'armée; mais il ordonna à son fils Alcmon de faire périr sa femme Euriphile dès qu'il recevrait la nouvelle de sa mort. Jupiter, qu'il outragea, le précipita d'un coup de foudre, avec son char, dans les entrailles de la terre, Alcmon exécuta sur-le-champ l'ordre de son père. Comme l'obéissance était en pareil cas un exécrationnel forfait, il fut livré aux tourments des Furies, et se

retira en Arcadie, où il épousa Alphésibée, fille du roi Phégée. Plus tard, il la répudia, et exigea d'elle la remise du collier précieux, qu'il offrit à sa nouvelle fiancée, Callirhoé. Les frères d'Alphésibée la vengèrent en assassinant Alcmon. Aussitôt Callirhoé prie les Dieux de faire passer ses deux fils à l'état d'hommes. Ses vœux sont exaucés. Les deux



jeunes enfants tuent les meurtriers de leur père, et égorgent Alphésibée et Phégée; mais, pour apaiser les Dieux, ils sacrifient le collier fatal sur les autels d'Apollon.

Capanée fut foudroyé par Jupiter sur les remparts qu'il venait d'escalader. C'était le plus impie, le plus brave et le plus cruel des sept chefs.

A la perte d'Electre, aux assauts destinée,  
S'élève comme un roc l'énorme Capanée.



Nul mortel ne saurait égaler sa stature :  
 Audacieux géant qu'agrandit son armure,  
 Il jure que nos tours tomberont sous son bras,  
 Que les Dieux conjurés ne nous sauveront pas.  
 D'une voix sacrilège il défie, il blasphème  
 L'Olympe, le Destin et Jupiter lui-même.  
 Il ose se vanter qu'en vain le dieu jaloux  
 Armerait contre lui son foudroyant courroux.  
 Pour lui, tout ce fracas qui fait trembler la terre  
 N'est rien que du Midi la vapeur passagère ;  
 Pour jeter plus d'effroi, son bouclier d'airain  
 Présente un homme nu la torche dans la main,  
 Et ces sinistres mots : *J'embraserais la ville!*

ESCHYLE, trad. par La Harpe.

Lorsqu'on brûla les restes de Capanée, son épouse Évadné se jeta dans le bûcher pour ne pas lui survivre. Hippomédon et Parthénopée périrent aussi dans ce siège. Seul des chefs,Adraste revit sa patrie. Quant à Étéocle et Polynice, ennuyés de la durée de cette guerre, ils convinrent de la terminer par un combat singulier; leur mère, Jocaste, apprit par le récit suivant la funeste issue de leur triste duel :

Vous avez vu, madame, avec quelle furie  
 Les deux princes sortaient pour s'arracher la vie;  
 Que d'une ardeur égale ils fuyaient de ces lieux,  
 Et que jamais leurs cœurs ne s'accordèrent mieux.  
 La soif de se baigner dans le sang de leur frère  
 Faisait ce que jamais le sang n'avait su faire :

Par l'excès de leur haine ils semblaient réunis,  
 Et, prêts à s'égorger, ils paraissaient amis.  
 Ils ont choisi d'abord, pour leur champ de bataille,  
 Un lieu près des deux camps, au pied de la muraille.  
 C'est là que, reprenant leur première fureur,  
 Ils commencent enfin ce combat plein d'horreur;  
 D'un geste menaçant, d'un œil brûlant de rage,  
 Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage;  
 Et, la seule fureur précipitant leurs bras,  
 Tous deux semblent courir au-devant du trépas.

#### Polynice est frappé le premier.

Mais bientôt le combat tourne à son avantage.  
 Le roi, frappé d'un coup qui lui perce le flanc,  
 Lui cède la victoire, et tombe dans son sang.  
 Les deux camps aussitôt s'abandonnent en proie,  
 Le nôtre à la douleur, et les Grecs à la joie;  
 Et le peuple, alarmé du trépas de son roi,  
 Sur le haut de ses tours témoigne son effroi.  
 Polynice, tout fier du succès de son crime,  
 Regarde avec plaisir expirer sa victime;  
 Dans le sang de son frère il semble se baigner :  
 « Et tu meurs, lui dit-il, et moi je vais régner.  
 » Regarde dans mes mains l'empire et la victoire;  
 » Va rougir aux enfers de l'excès de ma gloire;  
 » Et pour mourir encore avec plus de regret,  
 » Traître, songe en mourant que tu meurs mon sujet. »  
 En achevant ces mots, d'une démarche fière  
 Il s'approche du roi couché sur la poussière,  
 Et, pour le désarmer, il avance le bras.  
 Le roi, qui semble mort, observe tous ses pas;  
 Il le voit, il l'attend, et son âme irritée



Pour quelque grand dessein semble s'être arrêtée.  
 L'ardeur de se venger flatte encor ses désirs,  
 Et retarde le cours de ses derniers soupirs.  
 Prêt à rendre la vie, il en cache le reste,  
 Et sa mort au vainqueur est un piège funeste :  
 Et dans l'instant fatal que ce frère inhumain  
 Lui veut ôter le fer qu'il tenait à la main,  
 Il lui perce le cœur, et son âme ravie,  
 En achevant ce coup, abandonne la vie.  
 Polynice frappé pousse un cri dans les airs,  
 Et son âme en courroux s'enfuit dans les enfers.  
 Tout mort qu'il est, madame, il garde sa colère,  
 Et l'on dirait qu'encore il menace son frère :  
 Son visage, où la mort a répandu ses traits,  
 Demeure plus terrible et plus fier que jamais.

RACINE, *les Frères ennemis*, acte v, scène III.

Cette haine implacable se manifesta même après leur mort. Quand on plaça sur le bûcher les corps des deux frères, les flammes se séparèrent en s'élevant dans les airs.



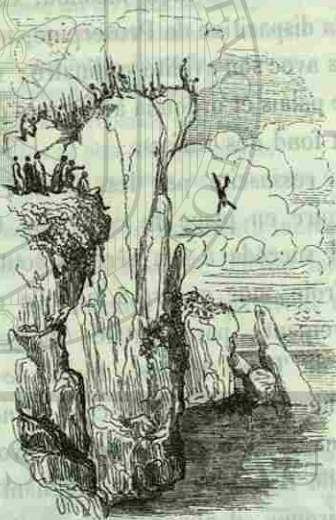
### TANTALE, PÉLOPS, ATRÉE ET THYESTE.

Tantale, fils de Jupiter et de la nymphe Plotis, régnait en Phrygie. Un jour que les Dieux le visitèrent, il voulut essayer leur pouvoir, et leur fit servir les membres de son fils Pélops, en leur demandant quel était ce mets inconnu. Cérès, préoccupée de la disparition de Proserpine, mangea l'une des épaules avec son avidité ordinaire ; mais Jupiter foudroya le palais et ordonna à Mercure de précipiter Tantale au fond des Enfers.

Pélops, ressuscité par les Dieux, reçut une épaule d'ivoire en place de celle que Cérès avait dévorée ; il succéda à son père et soutint, contre le roi de Troie, une guerre à laquelle avait donné lieu l'enlèvement, par Tantale, du jeune Gany-mède, fils de Tros. Pélops, forcé de quitter la Phrygie, chercha une retraite chez OEnomaüs, roi de l'Élide et de Pise. Ce prince ne voulait point marier sa fille Hippodamie, et, joignant à ses refus une cruelle ironie, il annonçait aux prétendants que sa fille épouserait celui qui lui disputerait la victoire à la course des chars. Les vaincus, frappés d'un coup de lance, périssaient au moment où il les atteignait. Il se confiait en la légèreté extraordinaire de ses chevaux, dont le Vent était père. Pélops,

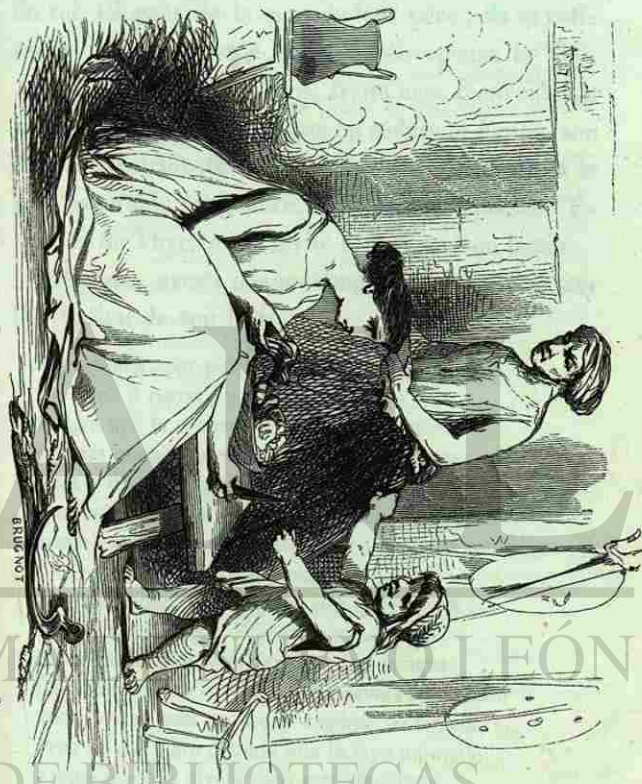


épris d'Hippodamie, eut recours à la ruse. Il accepta le défi, après avoir gagné Myrtille, conducteur du char d'OEnomaüs. Ce serviteur infidèle ôta le morceau de fer qui retenait les roues, et le roi fut tué au milieu de la course. Pélops fit jeter Myrtille dans la mer, sous prétexte de le punir de sa négligence. Maître, par un crime, des états et de



la main d'Hippodamie, il fit la guerre à ses voisins, et s'empara de la contrée que l'on nomme Péloponèse, ou île de Pélops.

Dans cette famille des Pélopidés, le meurtre et l'assassinat semblaient ne devoir jamais s'arrêter.



Atrée et Thyeste, fils de Pélops, avaient tué, par le conseil d'Hippodamie, Chrysispe, autre enfant du roi. Chassés de la cour de leur père, ils se retirèrent chez Eurystée, dont Atrée épousa la fille. Atrée, devenu roi d'Argos, traita avec bienveillance son frère, qui le récompensa en séduisant Érope, son épouse. Instruit de cet outrage, Atrée accomplit la plus exécrable vengeance. Il égorge les enfants d'Érope et de Thyeste, et invite ce dernier à un festin.

Thyeste, averti par un songe, hésite à accepter l'invitation de son frère.

Sauvez-moi, par pitié, de ces bords dangereux ;  
 Du soleil à regret j'y revois la lumière ;  
 Malgré moi le sommeil y ferme ma paupière.  
 De mes ennuis secrets rien n'arrête le cours :  
 Tout à de tristes nuits joint de plus tristes jours.  
 Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,  
 Jusqu'au fond de mon cœur semble se faire entendre :  
 J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit  
 Ne se dissipent point par le jour qui les suit :  
 Malgré ma fermeté, d'infortunés présages  
 Asservissent mon âme à ces vaines images.  
 Cette nuit même encor, j'ai senti dans mon cœur  
 Tout ce que peut un songe inspirer de terreur.  
 Près de ces noirs détours que la rive infernale  
 Forme à replis divers dans cette île fatale,  
 J'ai cru long-temps errer parmi des cris affreux  
 Que des mânes plaintifs portaient jusques aux cieux.  
 Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,  
 J'ai cru d'Érope en pleurs entendre gémir l'ombre ;  
 Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi.



Mais dans un appareil qui me glaçait d'effroi :  
 « Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste !  
 » Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste. »  
 Le spectre, à la lueur d'un triste et noir flambeau,  
 A ces mots m'a traîné jusque sur son tombeau.  
 J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,  
 Le geste menaçant et la vue égarée,  
 Plus terrible pour moi, dans ces cruels moments,  
 Que le tombeau, le spectre et ses gémissements.  
 J'ai cru voir le barbare entouré de Furies;  
 Un glaive encor fumant armait ses mains impies;  
 Et, sans être attendri de ses cris douloureux,  
 Il semblait dans son sang plonger un malheureux.  
 Érope, à cet aspect, plaintive, désolée,  
 De ses lambeaux sanglants à mes yeux s'est voilée.  
 Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuissants;  
 L'horreur a suspendu l'usage de mes sens.  
 A mille affreux objets l'âme entière livrée,  
 La frayeur m'a jeté sans force aux pieds d'Atrée.  
 Le cruel d'une main semblait m'ouvrir le flanc,  
 Et de l'autre à longs traits m'abreuver de mon sang.  
 Le flambeau s'est éteint, l'ombre a percé la terre,  
 Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

CRÉBILLON, *Atrée et Thyeste*, trag.

Cependant, le malheureux père prend place au festin royal. Atrée l'invite à boire et lui présente une coupe pleine de sang. Thyeste, saisi d'horreur, se perce de son épée. Mais les Dieux lui permirent de léguer sa vengeance à Égisthe, fils qu'il avait eu de Pélopée.

Fruit d'un grand crime, cet enfant avait été élevé avec Agamemnon et Ménélas, fils d'Atrée. Aussi,

pour le déterminer à un assassinat, il fallut que le spectre de Thyeste vint l'exhorter à plusieurs reprises. Il raconte ainsi à l'un de ses confidents les songes cruels qui l'obsèdent :

O mon père!... pourquoi ton spectre errant, livide,  
 Assiège-t-il mes pas? Il me parle, il me suit  
 Sous ce même portique, au milieu de la nuit.  
 Ne crois pas qu'une erreur, dans le sommeil tracée,  
 De sa confuse image ait troublé ma pensée :  
 Je veillais sous ces murs, où de son souvenir  
 Ma douleur recueillie osait s'entretenir;  
 Le calme qui régnait à cette heure tranquille  
 Environnait d'effroi ce solitaire asile;  
 Mes regards sans objet dans l'ombre étaient fixés;  
 Il vint, il m'apparut les cheveux hérissés,  
 Pâle, offrant de son sein la cicatrice horrible;  
 Dans l'une de ses mains brille un acier terrible,  
 L'autre tient une coupe... ô spectacle odieux!  
 Souillée encor d'un sang tout fumant à mes yeux.  
 L'air farouche, et la lèvre à ses bords abreuvée :  
 « Prends, dit-il, cette épée à ton bras réservée;  
 » Voici, voici la coupe où mon frère abhorré  
 » Me présenta le sang de mon fils massacré;  
 » Fais-y couler le sien que proscriit ma colère,  
 » Et qu'à longs traits encor ma soif s'y désaltère. »  
 Il recule à ces mots, me montrant de la main  
 Le Tartare profond dont il suit le chemin.  
 Le dirai-je? sa voix perçant la nuit obscure,  
 Ce geste, et cette coupe, et sa large blessure,  
 Ce front décoloré, ses adieux menaçants...  
 J'ignore quel prestige égara tous mes sens.  
 Entraîné sur ses pas vers les demeures sombres,  
 Gouffre immense, où gémit le peuple errant des ombres,



Vivant, je crus descendre au noir séjour des morts.  
 Là, jurant et le Styx et les dieux de ses bords,  
 Et les monstres hideux de ses rives fatales,  
 Je vis, à la pâleur des torches infernales,  
 Les trois sœurs de l'enfer irriter leurs serpents.  
 Le rire d'Alecton accueillir mes serments ;  
 Thyeste les reçut, me tendit son épée,  
 Et je m'en saisissais, quand à ma main trompée  
 Le vain spectre échappa poussant d'horribles cris.  
 Je fuyais... je ne sais à mes faibles esprits  
 Quelle flatteuse erreur présenta sa chimère.  
 Il me sembla monter au trône de mon père ;  
 Que, de sa pourpre auguste héritier glorieux,  
 Tout un peuple en mon nom brûlait l'encens des dieux ;  
 Je vis la Grèce entière à mon joug enchaînée,  
 La reine me guidant aux autels d'Hyménée,  
 Et mes fiers ennemis, consternés et tremblants,  
 Abjurer à mes pieds leurs mépris insolents.

LEMERGIER, *Agamemnon*, tragédie.

Égisthe, poussé au meurtre, obéit et périt lui-même misérablement.



## AGAMEMNON ET MÉNÉLAS.



Ils avaient épousé Hélène et Clytemnestre, filles de Tyndare. Agamemnon monta sur le trône d'Argos et se fixa à Mycènes. Ménélas, succédant à son beau-père, devint roi de Sparte. Pâris, fils de Priam, roi de Troie, vint à sa cour. Ce jeune prince, qui était d'une grande beauté, avait, aux noces de Thétis et de Pélée, donné la pomme de discorde à Vénus, parce que la déesse des Amours lui avait promis la possession de la plus belle femme de la Grèce. A la vue d'Hélène, Pâris réclama le prix qui lui était dû. . . . Bien-



Vivant, je crus descendre au noir séjour des morts.  
 Là, jurant et le Styx et les dieux de ses bords,  
 Et les monstres hideux de ses rives fatales,  
 Je vis, à la pâleur des torches infernales,  
 Les trois sœurs de l'enfer irriter leurs serpents.  
 Le rire d'Alecton accueillir mes serments ;  
 Thyeste les reçut, me tendit son épée,  
 Et je m'en saisissais, quand à ma main trompée  
 Le vain spectre échappa poussant d'horribles cris.  
 Je fuyais... je ne sais à mes faibles esprits  
 Quelle flatteuse erreur présenta sa chimère.  
 Il me sembla monter au trône de mon père ;  
 Que, de sa pourpre auguste héritier glorieux,  
 Tout un peuple en mon nom brûlait l'encens des dieux ;  
 Je vis la Grèce entière à mon joug enchaînée,  
 La reine me guidant aux autels d'Hyménée,  
 Et mes fiers ennemis, consternés et tremblants,  
 Abjurer à mes pieds leurs mépris insolents.

LEMERGIER, *Agamemnon*, tragédie.

Égisthe, poussé au meurtre, obéit et périt lui-même misérablement.



## AGAMEMNON ET MÉNÉLAS.



Ils avaient épousé Hélène et Clytemnestre, filles de Tyndare. Agamemnon monta sur le trône d'Argos et se fixa à Mycènes. Ménélas, succédant à son beau-père, devint roi de Sparte. Pâris, fils de Priam, roi de Troie, vint à sa cour. Ce jeune prince, qui était d'une grande beauté, avait, aux noces de Thétis et de Pélée, donné la pomme de discorde à Vénus, parce que la déesse des Amours lui avait promis la possession de la plus belle femme de la Grèce. A la vue d'Hélène, Pâris réclama le prix qui lui était dû. . . . Bien-



tôt l'épouse de Ménélas, abusée par Vénus, s'abandonna à son séducteur, au point de consentir à le suivre dans son palais de Troie. Des ambassadeurs partirent avec mission d'exposer à Priam les justes réclamations d'un mari si scandaleusement outragé. Mais, au lieu de forcer son coupable fils à une réparation, le vieux roi reprocha aux Atrides l'enlèvement de Ganymède par Tantale, leur aïeul, et il leur rappela les anciens griefs des Troyens.

Cette injuste conduite donna naissance à une guerre terrible. Agamemnon embrassa avec force la cause de son frère, souleva toute la Grèce contre les Troyens, et fut proclamé chef des rois qui réunirent leurs armées sous les murs d'Argos. Avant de partir, il se réconcilia avec Égisthe, et lui confia le soin de veiller sur Clytemnestre, son épouse.

L'armée des Grecs comptait soixante-quinze mille soldats, et leur flotte douze cents vaisseaux, réunis dans le port d'Aulide. Au moment où ils comptaient mettre à la voile, un calme profond les empêcha de traverser l'Hellespont.

Le devin Calchas, consulté, déclara que ce silence des vents venait du courroux de Diane. Agamemnon avait tué une biche consacrée à la déesse, et ce sacrilège ne pouvait être expié que par le sang d'une princesse de la famille même du roi. Le malheureux

prince, dont le cœur était partagé entre l'ambition et l'amour, hésitait. Iphigénie se dévoua : Mon père, lui dit-elle,

Ma vie est votre bien, vous pouvez le reprendre :  
 Vos ordres sans détour pouvaient se faire entendre.  
 D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis  
 Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,



Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,  
 Tendre au fer de Calchas une tête innocente,  
 Et, respectant le coup par vous-même ordonné,  
 Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.  
 Si pourtant ce respect, si cette obéissance  
 Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense ;  
 Si d'une mère en pleurs vous plaiguez les ennuis,  
 J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis  
 Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie  
 Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,



Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin  
 Si près de ma naissance en eût marqué la fin.  
 Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,  
 Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père;  
 C'est moi qui, si long-temps le plaisir de vos yeux,  
 Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux,  
 Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,  
 Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.  
 Hélas! avec plaisir je me faisais conter  
 Tous les noms des pays que vous allez dompter,  
 Et déjà d'Ilion présageant la conquête,  
 D'un triomphe si beau je préparais la fête.  
 Je ne m'attendais pas que, pour le commencer,  
 Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.  
 Non que la peur du coup dont je suis menacée  
 Me fasse rappeler votre bonté passée :  
 Ne craignez rien; mon cœur, de votre orgueil jaloux,  
 Ne fera point rougir un père tel que vous;  
 Et, si je n'avais eu que ma vie à défendre,  
 J'aurais su renfermer un souvenir si tendre.  
 Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,  
 Une mère, un amant attachaient leur bonheur.  
 Un roi digne de vous a cru voir la journée  
 Qui devait éclairer notre illustre hyménée;  
 Déjà, sûr de mon cœur à sa flamme promis,  
 Il s'estimait heureux : vous me l'aviez permis.  
 Il sait votre dessein; jugez de ses alarmes.  
 Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.  
 Pardonnez aux efforts que je viens de tenter  
 Pour prévenir les pleurs que je vais leur coûter.

RACINE, *Iphigénie*, acte IV, scène IV.

Agamemnon est ému; mais l'ambition triomphe  
 d'un sentiment plus naturel et plus tendre, et le sa-

crifice d'Iphigénie est résolu. On la conduit à l'autel,  
 et un Grec vient rendre compte à Clytemnestre du  
 dénouement de ce drame terrible :

Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux moment,  
 Saisi d'horreur, de joie et de ravissement.  
 Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.  
 Déjà de tout le camp la Discorde maîtresse  
 Avait sur tous les yeux mis un bandeau fatal,  
 Et donné du combat le funeste signal.  
 De ce spectacle affreux votre fille alarmée  
 Voyait pour elle Achille, et contre elle l'armée.  
 Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux  
 Épouvantait l'armée, et partageait les dieux.  
 Déjà de traits en l'air s'élevait un nuage;  
 Déjà coulait le sang, prémice du carnage :  
 Entre les deux partis Calchas s'est avancé,  
 L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé,  
 Terrible, et plein du dieu qui l'agitait sans doute :  
 « Vous, Achille, a-t-il dit, et vous, Grecs, qu'on m'écoute, »

Calchas annonce à l'armée qu'une autre victime  
 du sang des Pélopidés peut remplacer Iphigénie.  
 C'est Euriphile! Celle-ci en est informée, ®

Furieuse elle vole, et sur l'autel prochain  
 Prend le couteau sacré, le plonge dans son sein.  
 A peine son sang coule et fait rougir la terre,  
 Les Dieux font sur l'autel entendre le tonnerre,  
 Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,  
 Et la mer leur répond par ses mugissements;

La rive au loin gémit, blanchissante d'écume ;  
 La flamme du bûcher d'elle-même s'allume ;  
 Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous  
 Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.  
 Le soldat étonné dit que dans une nue  
 Jusque sur le bûcher Diane est descendue ;  
 Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,  
 Elle portait au ciel notre encens et nos vœux.  
 Tout s'empresse, tout part.....

RACINE, *Iphigénie*, acte v, scène vi.

Tel est ce morceau célèbre que nous avons pris plaisir à mettre ici, bien qu'il soit en désaccord avec les fables les plus répandues. Selon les légendes, Diane, apaisée, mit une biche sur l'autel et transporta Iphigénie dans la Chersonèse Taurique, où elle devint la fervente prêtresse d'un culte homicide.

Clytemnestre, désespérée de se voir ravir sa fille, et indignée contre Agamemnon, se vengea d'un crime par un autre crime, ainsi que nous le verrons plus tard.

#### GUERRE DE TROIE.

Les vents enflèrent les voiles et poussèrent les navires vers les rivages de Troie. Priam et ses vaillants fils reçurent l'ennemi avec vigueur ; mais la descente eut lieu, et le siège commença par un blocus qui dura neuf ans. Il fallait, en effet, plus que de la valeur pour s'emparer de la ville. Le



La rive au loin gémit, blanchissante d'écume ;  
 La flamme du bûcher d'elle-même s'allume ;  
 Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous  
 Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.  
 Le soldat étonné dit que dans une nue  
 Jusque sur le bûcher Diane est descendue ;  
 Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,  
 Elle portait au ciel notre encens et nos vœux.  
 Tout s'empresse, tout part.....

RACINE, *Iphigénie*, acte v, scène vi.

Tel est ce morceau célèbre que nous avons pris plaisir à mettre ici, bien qu'il soit en désaccord avec les fables les plus répandues. Selon les légendes, Diane, apaisée, mit une biche sur l'autel et transporta Iphigénie dans la Chersonèse Taurique, où elle devint la fervente prêtresse d'un culte homicide.

Clytemnestre, désespérée de se voir ravir sa fille, et indignée contre Agamemnon, se vengea d'un crime par un autre crime, ainsi que nous le verrons plus tard.

#### GUERRE DE TROIE.

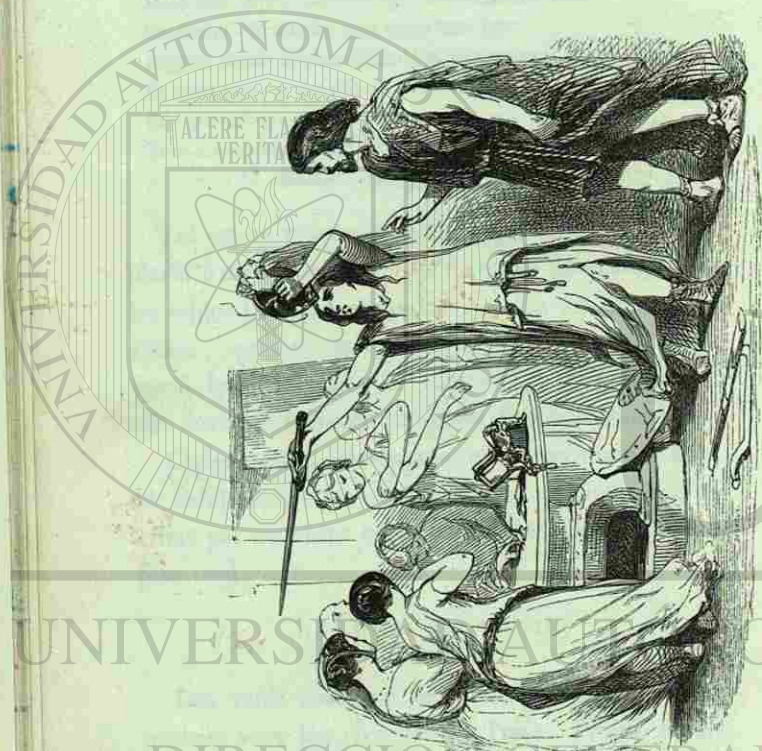
Les vents enflèrent les voiles et poussèrent les navires vers les rivages de Troie. Priam et ses vaillants fils reçurent l'ennemi avec vigueur ; mais la descente eut lieu, et le siège commença par un blocus qui dura neuf ans. Il fallait, en effet, plus que de la valeur pour s'emparer de la ville. Le

Destin avait dicté des conditions qu'il s'agissait avant tout de remplir.

Un ancien oracle voulait que parmi les assiégeants fût un des descendants d'Éaque, qui avait travaillé aux murs d'Ilion. Achille, fils de Thétis, comptait Éaque au nombre de ses aïeux ; mais ce jeune héros avait été caché, par une mère alarmée, dans l'île de Scyros. Couvert de vêtements de femme, il vivait près de la belle Déidamie, et enchaîné par l'Amour, il oubliait, à la vue du berceau de Pyrrhus, fruit de son union secrète avec la princesse, et la gloire, et les préceptes de son maître, le centaure Chiron. Il importait de le découvrir pour le rappeler à des sentiments plus nobles et plus généreux.

Ulysse, roi d'Ithaque, se chargea de l'amener au camp des alliés. Déguisé en marchand, le Grec astucieux s'introduit dans le palais de Lycomède. Il étale devant les femmes des bijoux et de belles armes. Pyrrha, l'une de ces femmes, dédaigne les parures et saisit une épée!.... C'est Achille!.... Bientôt le héros écoute en frémissant le roi d'Ithaque, qui lui parle des périls déjà surmontés et de sa gloire future... Il part et vient offrir à Ménélas un défenseur de plus!...

Les assiégeants devaient aussi posséder les flèches d'Hercule que ce héros, en mourant, avait léguées à





Philoctète. Mais cet ami, dépositaire infidèle des secrets d'Alcide, expiait sa faute. Un des traits empoisonnés lui avait fait au pied une blessure dont l'odeur était si fétide, que les Grecs s'étaient vus forcés de l'abandonner dans l'île de Lemnos. Philoctète, irrité contre eux, ne leur eût pas livré volontairement des armes terribles qu'aucun mortel n'aurait osé lui arracher. Ulysse revint à Lemnos et se présenta au malheureux blessé, qu'il plaignit; il gagna sa confiance en feignant de partager sa colère et sa haine; puis, il lui déroba impitoyablement son carquois.

Ce n'était pas tout. Il fallait ravir aux Troyens le talisman protecteur de leur cité, le Palladion.



Ulysse fut encore chargé de cette mission; mais l'intrépide Diomède l'aida à triompher d'obstacles

qui eussent résisté à la ruse seule, et ils allèrent chercher la statue de Pallas jusque dans la citadelle.

Il fallait aussi empêcher Rhésus, roi de Thrace, de faire boire ses coursiers dans les eaux du Xanthe. On y réussit. Enfin, Télèphe, fils d'Hercule, qui avait été blessé par la lance d'Achille, et devait être guéri par cette lance même, reçut de l'adroite Ulysse un peu de la rouille de l'arme terrible, et sa plaie se cicatrisa.

Tous les oracles étaient remplis, et le siège commençait, lorsqu'une querelle imprévue arrêta les opérations des Grecs. Achille, par un acte de violence, mérita le courroux d'Agamemnon, et se retira dans sa tente. Une foule de revers signalèrent son absence. Néanmoins, on ordonna un assaut général, et, dans l'instant où l'armée se déployait en face des murs, Pâris vint défier Ménélas, et promit de rendre Hélène s'il était vaincu. Le roi de Sparte, protégé par la justice de sa cause, allait punir le lâche Troyen, lorsque celui-ci prit la fuite et s'échappa avec le secours de Vénus. Tandis que les Grecs réclamaient l'exécution de la promesse qui faisait la condition du combat singulier, un archer troyen lança un trait qui blessa Agamemnon. Une mêlée générale s'ensuivit. Le redoutable Diomède, fils de Tydée, s'élançant au milieu des Troyens, blessa Vénus, qui protégeait



Énée, son fils, et frappa Mars lui-même. Hector, le plus brave des fils de Priam, se retire, en exhortant les Troyennes à supplier Pallas d'éloigner Diomède du lieu du combat.

Après cette action sanglante, à laquelle les Dieux eux-mêmes avaient pris part, les deux armées se livrèrent plusieurs escarmouches sans résultat. Le siège traînait en longueur, et la colère d'Achille arrêtait tout. Enfin, Patrocle, ami du prince de Thessalie, ayant été tué par Hector, Achille, pour le venger, conduisit les Grecs à l'attaque.

..... La Discorde et la Peur qui la suit  
 Au milieu des guerriers fondent avec grand bruit.  
 Pallas jette deux cris pour signal du carnage,  
 L'un aux retranchements. l'autre sur le rivage :  
 Mars répond à sa voix : tel qu'un noir tourbillon,  
 Il tonne sur le Xanthe et les tours d'Ilion.  
 Jupiter dans les cieux fait gronder son tonnerre,  
 La terre et ses vallons, et ses hautes forêts,  
 Les fondements d'Ida, ses sourcilleux sommets,  
 Les navires des Grecs et la ville ennemie.  
 Pluton sort de son trône; il pâlit, il s'écrie :  
 Il a peur que le dieu dans cet affreux séjour  
 D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,  
 Et, par le centre ouvert de la terre ébranlée,  
 Ne fasse voir du Styx la rive désolée,  
 Ne découvre aux vivants cet empire odieux,  
 Abhorré des mortels et craint même des Dieux.

Les Dieux s'attaquent et se mêlent aux combattants. Hector et Achille se rencontrent. Le premier

succombe glorieusement. Le fils de Pélée refuse au Troyen la consolation de penser en mourant que ses restes seront rendus au vieux Priam. Bien plus, il a la barbarie d'attacher le corps du vaincu à son char, et de le traîner ainsi trois fois autour de la ville et du tombeau de Patrocle. Enfin, l'infortuné Priam vient échanger contre une magnifique rançon et un regard de Polyxène les dépouilles d'Hector.

Après cette action barbare, Achille, que poussait sans doute le Destin, a la folie de demander la main de Polyxène, fille du roi des Troyens. Cette demande est accueillie; mais, pendant qu'on célèbre cette union dans le temple, Paris, le plus lâche des hommes, dirige contre le plus brave des Grecs une flèche qu'Apollon guide au seul endroit qui fût vul-



néable, au talon. Achille meurt, et les Grecs lui élèvent un superbe tombeau sur le rivage de l'Hel-



lespont, au promontoire de Sigée. Pyrrhus, après la prise de Troie, immola Polyxène aux mânes paternelles. Ajax, fils de Télamon, et Ulysse, se disputèrent ses armes; elles furent données au roi d'Ithaque. Ajax, furieux, se précipita au milieu d'un troupeau de porcs en croyant immoler ses anciens compagnons d'armes; puis, honteux de sa folie, il se tua, et fut changé en hyacinthe.

Énée, fils de Vénus et d'Anchise, prit part à tous les combats qui précédèrent la chute de sa patrie, et il raconte le stratagème au moyen duquel les Grecs pénétrèrent dans la ville. Rebutés par l'inutilité de nombreux assauts, ils avaient construit un énorme cheval de bois, et renfermé dans ses flancs l'élite de leurs soldats. Puis, feignant de lever le siège, ils s'embarquèrent et allèrent jeter l'ancre près de l'île de Ténédos. Les Troyens, heureux de voir cette flotte qui s'éloigne, sortent de leurs murs et viennent contempler la machine immense. Les uns proposent de la détruire. Les plus superstitieux demandent, au contraire, qu'elle soit conduite dans la ville et offerte à Minerve. Laocoon, grand-prêtre de Neptune, insiste pour qu'on détruise le don toujours suspect des ennemis. Vainement il s'écrie : Craignez les Grecs et leurs présents ! On ne l'écoute pas. Alors, plein de dépit, il plonge sa javeline dans les flancs

du colosse. En ce moment, des pasteurs conduisent devant les chefs un Grec, Sinon. Ce perfide leur dit que ses frères d'armes, irrités contre lui, l'ont abandonné, et il leur apprend que ce cheval est une offrande faite par les Grecs pour apaiser le courroux de Minerve, et obtenir d'elle un heureux retour. En même temps, un prodige semble indiquer que les Dieux veulent punir l'audace de Laocoon. Voici le récit qu'en fait Énée :

Par un malheur nouveau, pour mieux nous aveugler,  
Un prodige effrayant vient encor nous troubler.  
Prêtre du dieu des mers, pour le rendre propice,  
Laocoon offrait un pompeux sacrifice,  
Quand deux affreux serpents, sortis de Ténédos  
(J'en tremble encor d'horreur), s'allongent sur les flots;  
Par un calme profond, fendant l'onde écumante,  
Le cou dressé, levant une crête sanglante,  
De leur tête orgueilleuse ils dominent les eaux;  
Leur corps au loin se traîne en immenses anneaux.  
Tous deux nagent de front, tous deux des mers profondes  
Sous leurs vastes élan font bouillonner les ondes.  
Enfin, de vague en vague ils abordent; leurs yeux  
Roulent, ardents de rage, et de sang, et de feux;  
Et les rapides dards de leur langue brûlante  
S'agitent en sifflant dans leur gueule béante.  
Tout fuit épouvanté. Le couple monstrueux  
Marche droit au grand-prêtre, et leur corps tortueux  
D'abord vers ses deux fils en orbe se déploie,  
Dans un cercle écaillé saisit sa faible proie,  
La ronge de ses dents, l'étouffe de ses plis.  
Les armes à la main, au secours de ses fils



Le père accourt : tous deux à son tour le saisissent ;  
 D'épouvantables nœuds tout entier l'investissent.  
 Deux fois par le milieu leurs plis l'ont embrassé,  
 Par deux fois sur son cou leur corps s'est enlacé ;  
 Ils redoublent leurs nœuds, et leur superbe crête  
 Dépasse encor son front et domine sa tête.  
 Lui, dégouttant de sang, souillé de noirs poisons  
 Qui du bandeau sacré profanent les festons,  
 Roidissant ses deux bras contre ses nœuds terribles,  
 Exhale sa douleur en hurlements horribles :  
 Tel, d'un coup impuissant par le prêtre frappé,  
 Mugit un fier taureau, de l'autel échappé,  
 Qui, du fer suspendu victime déjà prête,  
 A la hache trompée a dérobé sa tête.  
 Enfin, dans les replis de ce couple sanglant,  
 Qui déchire son sein, qui dévore son flanc,  
 Il expire... Aussitôt l'un et l'autre reptile  
 S'éloigne, et, de Pallas gagnant l'auguste asile,  
 Aux pieds de la déesse et sous son bouclier  
 D'un air tranquille et fier va se réfugier.

*L'Énéide, trad. de DELILLE.*



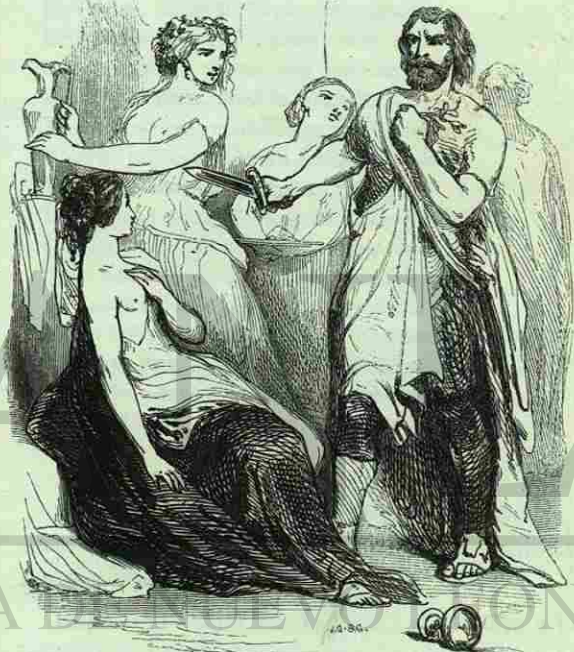
Les Troyens, suivant le conseil de Sinon,  
 abattent un pan de muraille et font entrer le cheval  
 dans la ville ; puis ils célèbrent la délivrance de leur  
 patrie par des fêtes et des festins..... A la faveur  
 des ombres de la nuit, la flotte des Grecs sort de  
 Ténédos et fait voile vers Troie. Leurs troupes dé-  
 barquent et pénètrent par la brèche qui avait livré  
 passage au cheval. En même temps les guerriers  
 cachés dans le colosse sortent et sèment partout  
 l'incendie et le carnage. Énée se réveille, prend  
 les armes, court au palais de Priam et voit tomber  
 sous les coups de Pyrrhus, fils d'Achille, ce vieux  
 monarque, ses filles et ses fils.

Quant à Priam,

Voyant les Grecs vainqueurs, au sein de ses remparts,  
 Son antique palais forcé de toutes parts,  
 L'ennemi sous ses yeux, d'une armure impuissante  
 Ce vieillard charge en vain son épaule tremblante,  
 Prend un glaive, à son bras dès long-temps étranger,  
 Et s'apprête à mourir plutôt qu'à se venger.  
 Dans la cour du palais, de ses rameaux antiques  
 Un laurier embrassant les autels domestiques  
 Les couvrait de son ombre. En ces lieux révévés,  
 Hécube et ses enfants ensemble retirés,  
 Ainsi qu'aux sifflements des tempêtes rapides  
 S'attroupe un faible essaim de colombes timides,  
 Se pressaient, embrassaient les images des Dieux.  
 Dès qu'elle voit Priam vainement furieux,  
 Par un dernier effort oubliant sa vieillesse,



Saisir les dards rouillés qu'illustra sa jeunesse.  
 « Cher époux, dit Hécube, où courez-vous? Hélas!  
 Contre un destin cruel que peut ce faible bras?  
 Mon Hector même en vain renaîtrait de sa cendre.  
 Approchez : de nos dieux l'autel va nous défendre,  
 Ou sous le même fer nous expirerons tous. »  
 Par ces mots, du vieillard désarmant le courroux,  
 La reine enfin l'entraîne, et le place auprès d'elle.  
 Tout à coup, de Pyrrhus fuyant la main cruelle,  
 À travers mille dards, un dernier fils du roi  
 S'échappe, et du palais dépeuplé par l'effroi  
 Traverse tout sanglant la longue galerie.  
 Pyrrhus le suit; déjà tout bouillant de furie,  
 Il le presse, il le touche, il l'atteint de son dard :  
 Enfin, au saint autel, asile du vieillard,  
 Son fils court éperdu, tend les bras à son père,  
 Hélas! et dans son sang tombe aux pieds de sa mère.  
 A ce spectacle affreux, quoique sûr de la mort,  
 Priam ne contient plus son douloureux transport :  
 « Que les Dieux, s'il en est qui vengent l'innocence,  
 T'accordent, malheureux! ta juste récompense;  
 Toi qui d'un sang chéri souilles mes cheveux blancs,  
 Qui sous les yeux d'un père égorges ses enfants!  
 Toi, fils d'Achille! non, il ne fut point ton père.  
 D'un ennemi vaincu respectant la misère,  
 Le meurtrier d'Hector, dans son noble courroux  
 Ne vit pas sans pitié Priam à ses genoux;  
 Et, pour rendre au tombeau des dépouilles si chères,  
 Il me renvoya libre au palais de mes pères.  
 Tiens, cruel! » A ces mots, au vainqueur inhumain  
 Il jette un faible trait, qui, du solide airain  
 Effleurant la surface avec un vain murmure,  
 Languissamment expire, et pend à son armure.  
 « — Eh bien! cours aux enfers conter ce que tu vois!



A mes nobles aïeux va dire mes exploits ;  
 Dis au fils de Thétis que son sang dégénère ;  
 Mais avant, meurs ! » Il dit ; et d'un bras sanguinaire,  
 Du monarque traîné par ses cheveux blanchis,  
 Et nageant dans le sang du dernier de ses fils,  
 Il pousse vers l'autel la vieillesse tremblante ;  
 De l'autre, saisissant l'épée étincelante,  
 Lève le fer mortel, l'enfonce, et de son flanc  
 Arrache avec la vie un vain reste de sang.  
 Ainsi finit Priam, ainsi la destinée  
 Marqua par cent malheurs sa mort infortunée.  
 Il périt, en voyant de ses derniers regards  
 Brûler son Iliou et crouler ses remparts ;  
 Et ce grand potentat, dont les mains souveraines  
 De tant de nations avaient tenu les rênes ;  
 Que l'Asie à genoux entourait autrefois  
 De l'amour des sujets et du respect des rois,  
 De lui-même aujourd'hui reste méconnaissable,  
 Hélas ! et dans la foule étendu sur le sable,  
 N'est plus, dans cet amas des lambeaux d'Iliou,  
 Qu'un cadavre sans tombe, et qu'un débris sans nom.

*L'Enéide, trad. de DELILLE.*

Andromaque, veuve d'Hector, prisonnière du meurtrier de sa famille, est forcée de subir cette affreuse vue.

Énée veut rallier les Troyens : il fait tête à l'ennemi et accuse les Dieux. Mais, tandis qu'il s'abandonne à des sentiments de douleur et de rage, sa blanche mère, *alba mater*, l'avertit de l'inutilité de ses efforts :

..... Je m'emportais, lorsque dans la nuit sombre,



Ma mère dissipant la vaine horreur de l'ombre,  
Jeune, brillante, enfin, telle que dans les cieus  
Des immortels charmés elle éblouit les yeux,  
Me retient, et me dit de sa bouche de rose :



« Mon fils, de ces fureurs, eh! quelle est donc la cause?

- » Est-il temps d'écouter un aveugle courroux?
- » Qu'as-tu fait des objets de nos soins les plus doux?
- » Qu'as-tu fait de ton père appesanti par l'âge,
- » D'une épouse, d'un fils entourés de carnage,
- » Entourés d'ennemis, et qui, sans mon secours,
- » Par la flamme ou le fer auraient fini leurs jours? »

*L'Énéide, trad. de DELILLE.*

Énée suit le conseil de Vénus. Il réveille Anchise,  
charge ce vieillard sur ses épaules, prend le jeune

Ascagne par la main, et s'éloigne au milieu du tumulte en recommandant à Créuse, son épouse, de le suivre et de ne point le quitter. Vaine prière! l'infortunée le perd de vue et est massacrée par les Grecs.

Après de vaines recherches pour retrouver Créuse, le héros se fait jour avec d'autres Troyens, et tous se retirent sur le mont Ida, où ils construisent une flotte de vingt vaisseaux. Puis ils mettent à la voile et cherchent à travers mille hasards une nouvelle patrie.

Les vainqueurs détruisirent Troie de fond en comble; après quoi, ils se partagèrent le butin. Les veuves et les filles des princes troyens en faisaient partie. Plusieurs d'entre elles, renommées par leur beauté, inspirèrent à leurs nouveaux maîtres des passions qui se manifestèrent par des querelles et finirent par de sanglantes catastrophes. De ce nombre fut Andromaque, veuve d'Hector et mère d'As-tyanax. Aimée de Pyrrhus, elle éprouvait pour lui une aversion justifiée par ses souvenirs :

Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle

Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle;

Rappelle-toi Pyrrhus les yeux étincelants

Marchant à la lueur de nos palais brûlants,

Sur tous mes frères morts se frayant un passage,

Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage.

Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourants,



Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants ;  
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue :  
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue.

RACINE, *Andromaque*.

Cependant la veuve d'Hector promet sa main à Pyrrhus sous la condition qu'il sauverait la vie de son fils Astyanax, menacé par les Grecs. On avait envoyé en Épire des ambassadeurs pour sommer Pyrrhus de livrer le dernier rejeton d'une race ennemie. Oreste, fils d'Agamemnon, ayant exposé l'objet de sa mission, le roi lui répondit :



La Grèce en ma faveur est trop inquiétée :  
De soins plus importants je l'ai crue agitée,  
Seigneur ; et, sur le nom de son ambassadeur,  
J'avais dans ses projets conçu plus de grandeur.  
Qui croirait en effet qu'une telle entreprise  
Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise ?

Qu'un peuple tout entier, tant de fois triomphant,  
N'eût daigné conspirer que la mort d'un enfant ?  
Mais à qui prétend-on que je le sacrifie ?  
La Grèce a-t-elle encor quelque droit sur sa vie ?  
Et, seul de tous les Grecs, ne m'est-il pas permis  
D'ordonner d'un captif que le sort m'a soumis ?  
Oui, seigneur, lorsqu'au pied des murs fumants de Troie  
Les vainqueurs tout sanglants partagèrent leur proie,  
Le sort, dont les arrêts furent alors suivis,  
Fit tomber en mes mains Andromaque et son fils.  
Hécube, près d'Ulysse, acheva sa misère ;  
Cassandre dans Argos a suivi votre père ;  
Sur eux, sur leurs captifs, ai-je étendu mes droits ?  
Ai-je enfin disposé du fruit de leurs exploits ?  
On craint qu'avec Hector Troie un jour ne renaisse ;  
Son fils peut me ravir le jour que je lui laisse !  
Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin !  
Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin.  
Je songe quelle était autrefois cette ville  
Si superbe en remparts, en héros si fertile,  
Maîtresse de l'Asie ; et je regarde enfin  
Quel fut le sort de Troie, et quel est son destin.  
Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,  
Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes,  
Un enfant dans les fers ; et je ne puis songer  
Que Troie en cet état aspire à se venger.  
Ah ! si du fils d'Hector la perte était jurée,  
Pourquoi d'un an entier l'avons-nous différée ?  
Dans le sein de Priam n'a-t-on pu l'immoler ?  
Sous tant de morts, sous Troie, il fallait l'accabler.  
Tout était juste alors : la vieillesse et l'enfance  
En vain sur leur faiblesse appuyaient leur défense ;  
La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,  
Nous excitaient au meurtre et confondaient nos coups



Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévère.  
 Mais que ma cruauté survive à ma colère!  
 Que, malgré la pitié dont je me sens saisir,  
 Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir!  
 Non, seigneur. Que les Grecs cherchent quelque autre proie;  
 Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie;  
 De mes inimitiés le cours est achevé;  
 L'Épire sauvera ce que Troie a sauvé.

RACINE, *Andromaque*, acte I, scène II.

Irrité de ces refus, qu'il appelait une trahison,  
 Oreste poignarda Pyrrhus.

Le siège et la chute de Troie sont le sujet de l'immortel poème d'Homère, l'Iliade. La destinée des vaincus fut affreuse, et nous dirons ailleurs la suite des aventures d'Énée.

Les rois de la Grèce eurent à subir à leur tour d'épouvantables revers.

Agamemnon, de retour dans sa famille, y trouva le désordre et la débauche. Égisthe avait séduit Clytemnestre, et il la décida à tuer elle-même son époux. Le roi des rois, massacré à coups de hache par une mère irritée devenue une épouse parricide, périt au moment où la fortune et la gloire semblaient le combler de leurs faveurs. Oreste, sauvé par sa sœur Électre, se réfugia à la cour du roi de Phocide, et s'unit de l'amitié la plus tendre avec Pylade, fils de ce prince.

Bientôt des songes affreux et des visions où il

croyait s'entretenir avec l'ombre d'Agamemnon décidèrent Oreste à une odieuse vengeance. Il rentre furtivement dans Mycènes et se cache chez Électre. Puis, saisissant une occasion favorable, il égorge Clytemnestre et Égisthe dans le temple d'Apollon. Aussitôt les Furies le tourmentent; il erre de contrée en contrée, et la tempête le jette avec son fidèle Pylade sur les côtes de la Tauride. Iphigénie, naguère enlevée par Diane, y servait ses autels. Elle ordonna, suivant la loi cruelle de ces contrées, qu'on immolât les deux étrangers. Au moment du sacrifice, elle reconnut son frère, prit un prétexte pour suspendre le coup fatal et se sauva avec lui pendant la nuit. Plus tard Oreste parvint à apaiser les Dieux. Il mourut dans un âge avancé.

La vie d'Agamemnon et les crimes de sa race ont si souvent servi aux auteurs tragiques que nous avons dû lui consacrer de longs détails. Nous dirons maintenant quelle fut la destinée du plus habile des Grecs, Ulysse, fils de Laërte, qui prit une part si importante à la ruine de Troie. Ses aventures sont racontées dans l'Odyssee d'Homère. A peine eut-il quitté les bords phrygiens que, jouet malheureux de la haine de Neptune et de Junon, une foule de misères l'accablèrent ainsi que ses compagnons. Enfin, après mille courses errantes sur les mers, une dernière tempête le précipite dans les abîmes...



Il s'accroche à un débris flottant, et erre au gré des flots, qui le poussent vers les côtes de l'île des Phéaciens. Il voit sur le rivage la belle Nausicaa, qui l'engage à se rendre près du roi, son père. A la fin du repas où il a été invité, il prend la parole et raconte ses aventures les plus merveilleuses.

Il parle de son arrivée dans le pays des Lotophages, peuple qui se nourrissait de lotos. Ces fruits avaient la propriété de faire oublier leur patrie à ceux qui en mangeaient, et Ulysse fut obligé de lier aux bancs de son vaisseau ceux de ses compagnons qui en avaient cueilli. Il courut d'affreux dangers dans l'île des Cyclopes. Polyphème, dont l'œil unique exprimait la férocité, enferma Ulysse et ses compagnons dans une caverne où il gardait ses troupeaux. Le matin venu, Polyphème prend deux des matelots et les dévore. A son repas du soir, il en mange deux autres. Ulysse, épouvanté, songe à conjurer le péril qui le menace. Il amuse le Cyclope par ses récits, l'enivre et l'endort; puis, aidé de ses compagnons, il lui enfonce dans l'œil un pieu qu'il avait fait chauffer. Polyphème pousse des cris effroyables : tous les autres Cyclopes accourent et lui demandent quel est l'auteur de sa blessure ? Ulysse avait tout prévu. Il avait dit à Polyphème que son nom était *Personne*, et le Cyclope répond que *Personne* l'avait blessé. Alors

les Cyclopes se retirent, et Polyphème, rugissant de colère et de douleur, songe aux moyens de se venger. Il écarte avec précaution la pierre qui ferme l'entrée de la caverne et se place de manière à pouvoir l'ôter au moment de la sortie de chaque animal. Ulysse dit à ses compagnons de se placer sous le ventre des animaux, et ils parviennent ainsi à tromper la rage du Cyclope, qui leur lance au



hasard des blocs de rocher et poursuit leur barque jusqu'au milieu des flots.

Il arriva dans l'île d'Éolie, où régnait Éole, roi des Vents. Ce dieu le prit en amitié; et, pour lui assurer une heureuse navigation, il lui donna, renfermés dans une outre, tous les vents dangereux. La



flotte voyait déjà les bords d'Ithaque, quand les compagnons d'Ulysse ouvrirent l'outre, croyant qu'elle renfermait un vin précieux : tous les vents s'échappèrent, une tempête furieuse bouleversa la mer. Les navires furent jetés sur les côtes des Lestrigons, qui mangeaient de la chair humaine. Deux Grecs furent dévorés par eux. La flotte remit à la voile et aborda dans l'île d'Oca. C'était le séjour de Circé, magicienne fameuse. Elle reçut avec bienveillance les compagnons d'Ulysse, et leur offrit un breuvage enchanté. Aussitôt ils furent changés en pourceaux. Mercure remit à Ulysse une herbe propre à arrêter les enchantements, et le héros s'avança vers le palais de Circé. Les abords en sont gardés par des ours, des lions, des loups et des monstres hideux... Circé paraît, et, tandis qu'elle présente une coupe au fils de Laërte, il tire son épée et la menace de la mort si elle ne rend pas à ses compagnons leur première forme. La magicienne, frappée de terreur, obéit. Bientôt, séduite elle-même par l'esprit d'Ulysse, elle l'aime et le retient près d'elle pendant un an.

Enfin il s'arrache aux délices de l'île d'Oca, et ses navires cinglent vers le pays des Cimmériens. Il veut y évoquer les ombres des morts et consulter l'âme du Thébain Tirésias. Circé lui avait indiqué les moyens d'éviter les gouffres de Charybde et

de Scylla, et il sut, par son adresse, préserver ses compagnons des embûches des Sirènes, qu'il força à se précipiter du haut de leurs humides retraites.

La belle Lampélie faisait paître des troupeaux dans une île consacrée au Soleil. Malgré les avertissements de Circé, quelques bœufs sont égorgés, on prépare un festin... Soudain les chairs des victimes mugissent sur les brasiers et les peaux s'agitent d'elles-mêmes... Les Grecs, effrayés, se hâtent de regagner leurs vaisseaux ; mais un ouragan détruit la flotte, et ce fut après un nouveau naufrage qu'Ulysse resta prisonnier dans l'île de Calypso. Cette belle nymphe le trouva d'abord sensible à son amour ; puis, brûlant de revoir son Ithaque, sa femme Pénélope et son fils Télémaque, Ulysse s'échappe sur un frêle radeau que la mer brise sur les rochers de l'île des Phéaciens.

Alcinoüs, père de Nausicaa, écoute ce récit avec intérêt, et donne à Ulysse un vaisseau et un pilote qui le reconduisent à Ithaque. Pendant son absence, une foule d'événements avaient eu lieu dans son royaume. A la faveur d'un déguisement, il cherche Télémaque. C'est dans la demeure de son fidèle serviteur Eumée qu'il attend le retour de son fils. Il le revoit grand et digne de son maître le sage Mentor. Mais il apprend les infortunes de la vertueuse Pénélope, qu'une foule de princes cher-



chaient à épouser. Ulysse, désirant s'assurer de la fidélité de sa femme, s'approche d'elle sous l'apparence d'un mendiant. Il lui raconte qu'il a connu son époux. La voyant émue et attendrie, il l'en-



gage à accepter la main de celui des prétendants qui serait assez fort pour bander l'arc du héros. Le lendemain, ceux-ci se rassemblent, et tous, ivres d'espoir, prennent tour à tour l'arc, que leurs efforts ne peuvent courber. Ulysse se flatte d'être plus heureux. On rit de sa prétention; mais il tend l'arc et dirige une flèche qui passe à travers douze anneaux attachés aux colonnes du palais. Profitant aussitôt de leur stupeur et de leur effroi, il tue l'un après l'autre les poursuivants. Pénélope re-

connaît son époux, et le vieux Laërte, baigné de douces larmes, embrasse ce fils rendu à sa tendresse. Ulysse, remonté sur le trône, gouverna sagement son royaume.

Ainsi, les plus braves et les plus illustres de l'armée des Grecs, Achille, Agamemnon, Ajax et Patrocle, avaient trouvé la mort dans cette querelle, où rien ne les obligeait de prendre part. Hélène, cause de tous ces massacres, trahit Déiphobe, frère de Paris et son successeur dans ses affections : elle le livra à Ménélas, qui amnistia sa criminelle épouse et la ramena à Sparte sur son vaisseau.

Pendant que les vainqueurs, divisés et en proie aux haines les plus furieuses, semblaient vouloir anéantir eux et leurs trônes, les vaincus, sous la conduite d'Énée, subissaient aussi mille maux. Mais le Destin leur avait promis qu'ils fonderaient un empire plus grand et plus prospère que celui des Grecs.

#### L'ÉNÉIDE.

Chargé de sauver les débris de Troie et d'accomplir l'arrêt du Destin, Énée s'embarque avec une petite armée sur vingt navires, que Junon poursuit aussitôt de sa colère. Eole, obéissant à la déesse, disperse la flotte et la menace d'une com-



chaient à épouser. Ulysse, désirant s'assurer de la fidélité de sa femme, s'approche d'elle sous l'apparence d'un mendiant. Il lui raconte qu'il a connu son époux. La voyant émue et attendrie, il l'en-



gage à accepter la main de celui des prétendants qui serait assez fort pour bander l'arc du héros. Le lendemain, ceux-ci se rassemblent, et tous, ivres d'espoir, prennent tour à tour l'arc, que leurs efforts ne peuvent courber. Ulysse se flatte d'être plus heureux. On rit de sa prétention; mais il tend l'arc et dirige une flèche qui passe à travers douze anneaux attachés aux colonnes du palais. Profitant aussitôt de leur stupeur et de leur effroi, il tue l'un après l'autre les poursuivants. Pénélope re-

connaît son époux, et le vieux Laërte, baigné de douces larmes, embrasse ce fils rendu à sa tendresse. Ulysse, remonté sur le trône, gouverna sagement son royaume.

Ainsi, les plus braves et les plus illustres de l'armée des Grecs, Achille, Agamemnon, Ajax et Patrocle, avaient trouvé la mort dans cette querelle, où rien ne les obligeait de prendre part. Hélène, cause de tous ces massacres, trahit Déiphobe, frère de Paris et son successeur dans ses affections : elle le livra à Ménélas, qui amnistia sa criminelle épouse et la ramena à Sparte sur son vaisseau.

Pendant que les vainqueurs, divisés et en proie aux haines les plus furieuses, semblaient vouloir anéantir eux et leurs trônes, les vaincus, sous la conduite d'Énée, subissaient aussi mille maux. Mais le Destin leur avait promis qu'ils fonderaient un empire plus grand et plus prospère que celui des Grecs.

#### L'ÉNÉIDE.

Chargé de sauver les débris de Troie et d'accomplir l'arrêt du Destin, Énée s'embarque avec une petite armée sur vingt navires, que Junon poursuit aussitôt de sa colère. Eole, obéissant à la déesse, disperse la flotte et la menace d'une com-

plète destruction. Neptune paraît, et les vents se taisent. Le fils d'Anchise n'a plus autour de lui que sept de ses navires. Il débarque sur une terre inconnue, et Vénus lui apprend que le reste de sa flotte est en sûreté dans un port voisin. Suivi du fidèle Achate, Énée, caché dans un nuage, se rend au palais de Didon, veuve de Sichée. Elle le reçoit au milieu de Carthage, ville naissante où s'élèvent déjà de somptueux édifices. On lui sert un festin splendide, et il fait à la reine le récit du siège de Troie et de ses aventures.

Après s'être arrêté en Thrace, à Délos, dans l'île de Crète, en Épire, en Sicile, il a touché à Drépane et y a vu mourir Anchise. Il avait rendu à son père les derniers devoirs et faisait route vers l'Italie, lorsque la tempête l'a forcé de chercher un abri dans le port de Carthage.

Ainsi parle Énée :

La reine cependant, atteinte au fond de l'âme,  
Nourrit d'un feu secret la dévorante flamme :  
Le héros, sa beauté, son grand nom, sa valeur,  
Restent profondément imprimés dans son cœur ;  
La voix d'Énée encor résonne à son oreille,  
Et sa brûlante nuit n'est qu'une longue veille.

*L'Énéide*, trad. par DELILLE.

Didon découvre sa passion à sa sœur Anne. Junon, en se montrant favorable aux projets d'union

de la reine, feint de protéger Énée, mais elle espère le soustraire à ses glorieuses destinées ; elle s'unit à Vénus pour faire triompher la passion du prince, et Didon commet une faute.

Jupiter, qui voit le héros enchaîné par l'Amour, envoie Mercure pour lui ordonner de quitter Carthage et de se diriger vers l'Italie, où l'appellent les Destins. Énée est indécis ;

Mais son esprit flottant se détermine enfin.

Il convoque les chefs, leur ouvre son dessein :

Qu'on équipe la flotte et qu'on arme en silence ;

Que d'un prétexte adroit la trompeuse apparence

Colore les apprêts.

*L'Énéide*, trad. par DELILLE.

Il s'agissait en effet de tromper Didon et de sortir sans violence d'un port que gardaient ses soldats ; mais la Renommée avertit la reine, qui accable Énée de reproches et cherche encore à le retenir. Vains efforts !... Il s'éloigne !... Alors Didon fait préparer un bûcher.

Dans un lieu retiré, mais ouvert au soleil,

Des rameaux du sapin, des longs éclats du chêne,

On forme le bûcher ; il s'élève, et la reine

Du sacrifice affreux fait les tristes apprêts,

Suspend en noirs festons les feuilles de cyprès :

Elle place au sommet la dépouille d'Énée,

Et ce lit nuptial qu'a maudit l'Hyménée,



Et le fer du parjure et son image, hélas!  
Instruments et témoins du plus cruel trépas.

*L'Énéide, trad. par DELILLE.*

Didon y monte, et, avant de se frapper d'un coup  
mortel, elle exhale en ces termes sa fureur :



DÉSÉPOIR DE DIDON.

Ah! barbare! ah! perfide!  
Et voilà ce héros dont le ciel est le guide,  
Ce guerrier magnanime et ce mortel pieux  
Qui sauva de la flamme et son père et les Dieux!



Le parjure abusait de ma faiblesse extrême;  
Et la gloire n'est point à trahir ce qu'on aime!  
Du sang dont il naquit j'ai dû me défier,  
Et de Laomédon connaître l'héritier.  
Cruel, tu t'applaudis de ce triomphe insigne;  
De tes lâches aïeux, va, tu n'es que trop digne.  
Mais tu me fuis en vain, mon ombre te suivra.  
Tremble, ingrat, je mourrai, mais ma haine vivra.  
Tu vas fonder le trône où le Destin l'appelle;  
Et moi je te déclare une guerre immortelle.  
Mon peuple héritera de ma haine pour toi :  
Le tien doit hériter de ton horreur pour moi.  
Que ces peuples rivaux, sur la terre et sur l'onde,  
De leurs divisions épouvantent le monde!  
Que pour mieux se détruire ils franchissent les mers;  
Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'univers;  
Qu'une égale fureur sans cesse les dévore,  
Qu'après s'être assoupie, elle renaisse encore;  
Qu'ils violent entre eux et la foi des traités,  
Et les droits les plus saints et les plus respectés!  
Qu'excités par mes cris, les enfants de Carthage  
Jurent, dès le berceau, de venger mon outrage;  
Et puissent en mourant mes derniers successeurs  
Sur tes derniers neveux être encor mes vengeurs!

LE FRANC DE POMPIGNAN, *Didon*, scène dernière.

A ces mots, la reine se frappe avec l'épée qu'elle avait offerte en présent à Énée, et elle expire dans les bras de sa sœur Anne et de ses femmes.

Cependant le prince troyen, assailli par la tempête, est poussé vers Drépane. Il s'y arrête, et, pendant qu'on y célèbre en l'honneur d'Anchise des jeux funèbres, les femmes troyennes, espérant re-



tenir leurs époux sur ces bords, mettent le feu à la flotte. Jupiter fait tomber une pluie qui arrête le progrès des flammes, et quatre vaisseaux seulement sont brûlés. L'ombre d'Anchise apparaît à Énée pendant son sommeil, et lui ordonne de laisser à Drépane les femmes et les vieillards et de n'emmenner que les hommes en état de combattre. Il lui recommande aussi de voir la Sibylle de Cumès et de descendre aux Enfers. Le héros obéit et touche enfin les rivages d'Italie. La Sibylle, nommée Déiphobe, reçoit ses premiers hommages et lui dévoile l'avenir. Puis elle l'engage à chercher dans les feuillages d'une sombre forêt le rameau d'or qui doit lui ouvrir les portes de l'empire des ombres. Énée trouve ce rameau, présent destiné à Proserpine, et, guidé par la Sibylle, il descend aux Enfers par le lac d'Averne. Là il revoit les âmes de ses anciens compagnons. Anchise lui montre celles qui puiseront l'oubli du passé dans les ondes du Léthé et iront habiter les corps des héros de Rome.

Énée quitte les Enfers et revoit la lumière. Il dirige ses vaisseaux vers l'embouchure du Tibre. Le roi de cette contrée se nommait Latinus. L'Oracle avait déclaré que la fille unique de ce prince serait l'épouse d'un prince étranger.

Malgré la volonté des Dieux, Amate, sa mère, l'avait promise à Turnus, roi des Rutules. A la nou-

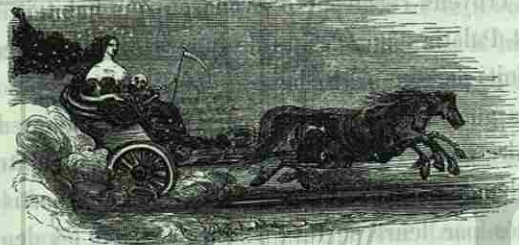
velle de l'arrivée d'Énée, le vieux roi se souvient de l'oracle et lui offre la main de sa fille. Aussitôt Junon envoie Alecto vers la reine, qui cache Lavinie dans les montagnes, tandis que Turnus lève une armée et appelle aux combats les princes ses alliés. Les Troyens reçoivent d'Évandre, qui habitait le mont Palatin, un secours de quatre cents cavaliers conduits par son fils Pallas.

La guerre dura long-temps. Lassé lui-même de prendre part à ces démêlés entre les mortels, Jupiter en abandonna l'issue au Destin. Les deux partis, épuisés par leurs pertes, virent avec joie les deux princes rivaux terminer la querelle par un combat singulier. Énée et Turnus s'avancent au milieu des deux armées et s'attaquent avec fureur. Énée, vainqueur, arrache la vie à son ennemi. Il épouse Lavinie et hérite des états de Latinus.

Ainsi les oracles s'accomplissent.

En insistant sur la guerre de Thèbes et sur les poèmes d'Homère et de Virgile, nous avons voulu mieux faire sentir l'utilité de la mythologie. On voit par ces exemples quelle place importante elle occupe dans ces ouvrages classiques, qui ont inspiré si souvent les peintres et les statuaires.

## DIVINITÉS ALLÉGORIQUES.



Les anciens, suivant les inspirations d'une imagination déréglée, divinèrent les vertus, les vices et les maux. Ces divinités, dont le nombre se multiplia à l'infini, eurent des autels et des temples. Leurs statues avaient un caractère particulier et étaient entourées d'attributs qui prouvaient qu'en les adorant, on obéissait tout à la fois à la crainte et à l'espoir.

Ces sortes de divinités ont servi aux poètes, aux peintres et aux statuaires à exprimer d'une manière figurée des idées auxquelles l'allégorie prête de nouveaux charmes.

Nous parlerons de quelques-unes d'entre elles.

## LA VERTU.

Cette déesse, fille de la Vérité, est représentée vêtue de blanc, modeste et imposante tout à la fois, tantôt tenant la pique et le sceptre, tantôt couronnée de laurier, tantôt ailée, tantôt assise sur un cube de marbre, image de la solidité.

## LA VÉRITÉ.

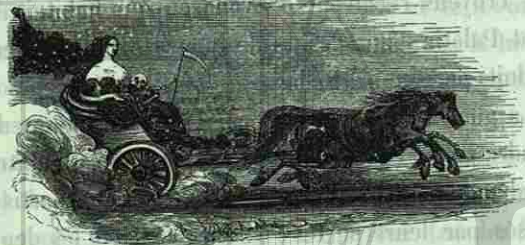
La Vérité, fille de Jupiter et de Saturne, est mère de la Justice et de la Vertu. Apelles l'avait représentée, dans son tableau de la Calomnie, sous les traits d'une femme modeste. On lui met à la main un miroir de forme ronde. Long-temps cachée au fond d'un puits, elle en sortit un jour et fut effrayée de l'accueil que lui firent les mortels.

## LA FÉLICITÉ.

C'est une belle reine assise sur un trône et tenant d'une main un caducée et de l'autre une corne d'abondance. Les Athéniens lui avaient élevé un temple. Lucullus et Lépidus lui en consacrèrent un autre à Rome. On la symbolise quelquefois par deux



## DIVINITÉS ALLÉGORIQUES.



Les anciens, suivant les inspirations d'une imagination dérégée, divinisèrent les vertus, les vices et les maux. Ces divinités, dont le nombre se multiplia à l'infini, eurent des autels et des temples. Leurs statues avaient un caractère particulier et étaient entourées d'attributs qui prouvaient qu'en les adorant, on obéissait tout à la fois à la crainte et à l'espoir.

Ces sortes de divinités ont servi aux poètes, aux peintres et aux statuaires à exprimer d'une manière figurée des idées auxquelles l'allégorie prête de nouveaux charmes.

Nous parlerons de quelques-unes d'entre elles.

## LA VERTU.

Cette déesse, fille de la Vérité, est représentée vêtue de blanc, modeste et imposante tout à la fois, tantôt tenant la pique et le sceptre, tantôt couronnée de laurier, tantôt ailée, tantôt assise sur un cube de marbre, image de la solidité.

## LA VÉRITÉ.

La Vérité, fille de Jupiter et de Saturne, est mère de la Justice et de la Vertu. Apelles l'avait représentée, dans son tableau de la Calomnie, sous les traits d'une femme modeste. On lui met à la main un miroir de forme ronde. Long-temps cachée au fond d'un puits, elle en sortit un jour et fut effrayée de l'accueil que lui firent les mortels.

## LA FÉLICITÉ.

C'est une belle reine assise sur un trône et tenant d'une main un caducée et de l'autre une corne d'abondance. Les Athéniens lui avaient élevé un temple. Lucullus et Lépidus lui en consacrèrent un autre à Rome. On la symbolise quelquefois par deux

cornes d'abondance croisées, entre lesquelles s'élève un épi, ou sur un vaisseau au milieu d'épis.

#### L'HONNEUR.

Les emblèmes de ce dieu sont : la couronne de laurier, une lance ou pique, une corne d'abondance et quelquefois, au lieu d'armes, l'olivier de la paix, qui est le prix du courage. Il avait à Rome deux temples : le premier fut fondé par Marcellus en même temps que celui de la Vertu. Un augure ayant averti Marcellus que ces deux divinités ne pourraient tenir dans l'étroite enceinte d'un seul temple, il éleva deux édifices distincts ; mais, pour arriver à celui de l'Honneur, il fallait passer par celui de la Vertu.

#### LA PRUDENCE.

La Prudence tient un miroir entouré d'un serpent.

#### LA CONCORDE.

Les Grecs l'honoraient sous le nom d'Homonée. Les Romains lui élevèrent sur le Forum un temple magnifique qui servait souvent aux délibérations du

sénat. Bâti par Camille, il fut incendié, puis relevé par Tibère et enfin restauré par Constantin. Deux cornes d'abondance entrelacées, un faisceau de verges, un caducée, une pomme de grenade qu'elle tient à la main, servent à la caractériser.

#### LA PAIX.



Cette fille de Jupiter et de Thémis porte une couronne de laurier. Dans sa main est une branche d'olivier. On voit sur son sein la statue de Plutus. Compagne de Vénus et des Grâces, elle avait un



autel à Athènes; mais à Rome, capitale du dieu de la guerre, on lui dédia plusieurs autels. Vespasien, après la guerre de Judée, lui éleva le plus magnifique des temples de Rome. Il contenait tous les trésors ravis au temple de Jérusalem, une riche bibliothèque, des statues, des tableaux et une grande quantité de curiosités naturelles.

Aimable paix, vierge sacrée,  
Descends de la voûte éthérée.  
Viens voir les temples relevés,  
Et ramène au sein de nos villes  
Ces dieux bienfaisants et tranquilles  
Que nos crimes ont soulevés.

J.-B. ROUSSEAU.

#### LA FIDÉLITÉ.

Elle fut adorée dans le Latium avant même que Romulus et Numa eussent donné des lois à ces peuples. Le serment qu'on faisait en la prenant à témoin était regardé comme le plus inviolable de tous. On la représente vêtue de blanc et les mains jointes. Ses prêtres étaient voilés d'une étoffe blanche dans les cérémonies publiques; mais on ne lui sacrifiait point de victimes, parce qu'elle doit être inflexible et ne peut céder à aucune prière. Deux mains jointes ensemble sont l'emblème de la foi donnée et reçue.

#### LA PUDEUR.

Elle est représentée sous les traits d'une jeune femme couverte d'un voile blanc.

#### LA PUDICITÉ.

Cette autre divinité, qu'il ne faut pas confondre avec la précédente, est représentée sous les traits d'une matrone aux amples draperies, à l'air noble et plein de réserve. Les femmes qui avaient convolé en secondes noces étaient exclues de son temple.

#### LA LOI.

La Loi, fille de Jupiter et de Thémis, tenait un sceptre à la main.

#### ASTRÉE OU LA JUSTICE.

Pendant l'âge d'or elle habitait la terre; mais, épouvantée des crimes des hommes, elle remonta au ciel. On pense qu'elle se fixa dans le signe du zodiaque appelé la Vierge.

Il ne faut pas la confondre avec Thémis.

On la représente sous les traits d'une vierge au regard sévère, au visage plein de dignité, l'épée dans une main, la balance dans l'autre.

Descends du ciel, divine Astrée ;  
Ramène-nous ces jours heureux  
Où, des mortels seule adorée,  
Seule tu comblais tous leurs vœux.

LA MOTTE.

### L'AMITIÉ.

Les Grecs la représentaient vêtue d'une robe agrafée, la tête nue, la poitrine découverte jusqu'à la place où bat le cœur, embrassant de la main gauche un orme sec autour duquel s'enlaçait une vigne chargée de grappes. A Rome, c'était une jeune fille vêtue d'une robe blanche, le sein à moitié nu, la tête ornée de myrte et de fleurs de grenadier entrelacés. Sur la frange de sa tunique on lisait ces mots : « La mort et la vie ; » sur son front étaient gravés ceux-ci : « L'été et l'hiver ; » enfin sa poitrine était ouverte et laissait voir le cœur avec ces mots : « De près et de loin. »

Au fond d'un bois à la Paix consacré,  
Séjour heureux de la cour ignoré,

S'élève un temple où l'art et ses prestiges  
N'étaient point l'orgueil de leurs prodiges,  
Où rien ne trompe et n'éblouit les yeux,  
Où tout est vrai, simple et fait pour les Dieux.  
De bons Gaulois de leurs mains le fondèrent ;  
A l'Amitié leurs cœurs le dédièrent.  
Las ! ils pensaient, dans leur crédulité,  
Que par leur race il serait fréquenté.  
En vieux langage on voit sur la façade  
Les noms sacrés d'Oreste et de Pylade,  
Le médaillon du bon Pirithoüs,  
Du sage Achate et du tendre Nisus,  
Tous grands héros, tous amis véritables :  
Ces noms sont beaux, mais ils sont dans les fables.  
Les doctes Sœurs ne chantent qu'en ces lieux,  
Car on les siffle au superbe Emyrée.  
On n'y voit point Mars et sa Cythérée,  
Car la Discorde est toujours avec eux :  
L'Amitié vit avec très-peu de dieux.  
A ses côtés, sa fidèle interprète,  
La Vérité, charitable et discrète,  
Toujours utile à qui veut l'écouter,  
Attend en vain qu'on l'ose consulter :  
Nul ne l'approche, et chacun le regrette.  
Par contenance un livre est dans ses mains,  
Où sont écrits les bienfaits des humains,  
Doux monuments d'estime et de tendresse,  
Donnés sans faste, acceptés sans bassesse,  
Du protecteur noblement oubliés,  
Du protégé sans regret publiés.  
C'est des vertus l'histoire la plus pure.  
L'histoire est courte, et le livre est réduit  
A deux feuillets de gothique écriture  
Qu'on n'entend plus, et que le Temps détruit.

VOLTAIRE.



LE TRAVAIL, LA SANTÉ, L'ESPÉRANCE,  
LA LIBERTÉ, LA PROVIDENCE.

Fils de l'Érèbe et de la Nuit, le Travail a des épaules robustes; il est fort et de haute taille. Autour de lui sont les instruments dont il doit se servir.

Le travail est mon Dieu, lui seul régit le monde,  
Il est l'âme de tout; c'est en vain qu'on nous dit  
Que les Dieux sont à table ou dorment dans leur lit,  
J'interroge les Dieux, l'air et la terre, et l'onde :  
Le puissant Jupiter fait son tour en dix ans ;  
Son vieux père Saturne avance à pas lents ;  
Mais il termine enfin son immense carrière,  
Et dès qu'elle est finie, il recommence encor.  
Sur son char de rubis, mêlé d'azur et d'or,  
Apollon va lançant des torrents de lumière.  
Quand il quitta les cieux, il se fit médecin,  
Architecte, berger, ménétrier, devin :  
Il travaille toujours. . . . .

Neptune, chaque jour est occupé six heures  
A soulever des eaux les profondes demeures,  
Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.  
Vulcain noir et crasseux, courbé sur son enclume,  
Forge à coups de marteau les foudres qu'il allume.

VOLTAIRE.

La Santé porte aussi le nom d'Hygie. Elle est assise sur un trône, près d'un autel qu'entoure un serpent. Elle tient une coupe à la main.

A Rome, deux temples furent consacrés à l'Espérance. Elle avait une corne d'abondance, des

fruits, des fleurs et une ruche à miel. Souvent elle s'appuie sur une ancre.

La Liberté porte le bonnet phrygien; elle a



un sceptre, un joug rompu est à ses pieds. Parfois elle est sur un char. Souvent elle s'appuie sur une table des lois, et dans sa main est l'épée qui doit les défendre.

La Liberté, vierge féconde,  
Règne aux cieux, qui lui sont ouverts...

DE BÉRANGER.

La Providence est représentée sous les traits d'une femme âgée, qui tenait d'une main une corne d'abondance, et de l'autre une baguette pour protéger le globe du monde.

## LA RENOMMÉE.

Elle était la messagère du souverain des Dieux.  
Virgile lui donne une taille énorme et la dépeint  
couverte d'yeux, d'oreilles et de bouches.

Quelle est cette déesse énorme,  
Ou plutôt ce monstre difforme,  
Tout couvert d'oreilles et d'yeux,  
Dont la voix ressemble au tonnerre,  
Et qui, des pieds touchant la terre,  
Cache sa tête dans les cieus ?  
C'est l'inconstante Renommée,  
Qui, sans cesse les yeux ouverts,  
Fait sa revue accoutumée  
Dans tous les coins de l'univers :  
Toujours vaine, toujours errante,  
Et messagère indifférente  
Des vérités et de l'erreur,  
Sa voix, en merveilles féconde,  
Va chez tous les peuples du monde  
Semer le bruit et la terreur.

J.-B. ROUSSEAU.

Entre le ciel, la terre et l'empire des ondes,  
S'élève un vieux palais aux confins des trois mondes :  
Là, sur tous les pays l'œil se porte à la fois ;  
Là, de tous les humains l'oreille entend la voix.  
Au sommet d'une tour qui n'est jamais fermée,  
C'est là que nuit et jour veille la Renommée.  
On y voit en tout temps cent portiques ouverts,  
Échos de tous les bruits qui courent l'univers.  
Ce palais merveilleux, bâti d'airain sonore,

Rend le son, le répète, et le répète encore.  
La voix roule à travers cent tortueux détours :  
Ce ne sont point des cris, mais des murmures sourds,  
Pareils au bruit lointain de la mer mugissante,  
Pareils aux roulements de la foudre mourante.  
Un peuple curieux en assiège les murs :  
Il vient, il va, revient, et cent récits obscurs,  
Amas tumultueux de confuses paroles,  
Mêlent aux vérités des mensonges frivoles.  
L'un dit, l'autre redit; la rumeur en son cours  
Grossit de bouche en bouche, et le faux croit toujours.

OVIDE.

## LA VICTOIRE.

Styx, fille de l'Océan et de Thétis, fut mère de  
la Victoire. Cette déité fit la conquête de tous les  
pays et de tous les héros. On lui éleva des temples  
dans la Grèce et dans l'Italie.

Le front brillant d'une noble gaîté,  
Le pied posé sur un globe mobile,  
La déesse, d'une aile agile,  
Vole vers l'immortalité.

D'une main elle inscrit au temple de Mémoire  
Le nom de ses amants; l'autre offre le laurier  
Et la palme enlacée au paisible olivier,  
Pour nous prouver que la solide gloire  
Est le fruit de la Paix comme de la Victoire.

DEMOUSTIER.

A Rome, on la nommait Adorea, et on lui offrait  
des gâteaux salés de pur froment.



La foudre ayant brisé les ailes de sa statue , Pompée rassura le peuple en s'écriant : « Romains, » les Dieux ont coupé les ailes de la Victoire ; » elle ne peut plus nous échapper. »

La Victoire, par l'ordre de sa mère Styx, seconda Jupiter dans sa lutte contre les Titans ; et le roi de l'Olympe, pour récompenser les services de Styx et de sa fille, décréta que les Dieux jureraient par son nom, et que ceux qui violeraient ce serment seraient exilés dix ans de la cour céleste et privés du nectar et de l'ambroisie.

L'ABONDANCE, LA NATURE,  
LES PRIÈRES, LA NÉCESSITÉ,  
LE MENSONGE, LA VOLUPTÉ,  
LA LICENCE, LA MOLLESSE.

L'Abondance est représentée sous la figure d'une femme robuste qui renverse une corne remplie de fruits.

La Nature, fille ou femme de Jupiter, préside à tout ce qui existe. C'est une forte femme, ayant un double rang de mamelles, pour marquer combien elle est féconde et le soin qu'elle prend de nourrir tous les êtres. Dans le superbe bas-relief du musée Pio-Clémentin, on la voit sous les traits d'un enfant.

Les Prières, filles de Jupiter, sont humbles, ti-

mides, boîteuses, car elles sont souvent maltraitées. Elles suivent, les yeux baissés, Até ou l'Injure, qui parcourt le monde d'un pied léger. Révérées par l'homme, elles se chargent d'offrir ses vœux à Jupiter et lui ouvrent la voie du bonheur. Méprisées, rejetées, elles livrent à la vengeance d'Até l'impie et l'orgueilleux.

La Nécessité, fille de la Fortune, commande aux hommes et aux Dieux. Elle a des mains de bronze et tient de longues chevilles et des coins acérés. Corinthe lui éleva un temple.

Le Mensonge est représenté sous les traits de Mercure, qui est le dieu des larrons et de l'éloquence trompeuse.

La Volupté est une femme presque nue, cou-





ronnée de roses, et tenant une coupe d'or dans laquelle boit un serpent.

On voit la Licence frappée de la foudre vengeresse au moment où elle s'efforce de briser une table des lois et la balance de la justice.

La Mollesse, compagne de la Paresse, est fille de la Nuit et du Sommeil. La tortue et le limaçon lui furent consacrés.

La Mollesse en pleurant sur un bras se relève,  
Ouvre un œil languissant, et, d'une faible voix,  
Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois :  
O Nuit! que m'as-tu dit! Quel démon sur la terre  
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre?  
Hélas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,  
Où les rois s'honoraient du nom de fainéants,  
S'endormaient sur le trône, et, me servant sans honte,  
Laisaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte?  
Aucun soin n'approchait de leur paisible cour,  
On reposait la nuit, on dormait tout le jour;  
Seulement, au printemps, quand Flore dans les plaines  
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,  
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,  
Promenaient dans Paris le monarque indolent.

.....  
O toi! de mon repos compagne aimable et sombre,  
A de si noirs forfaits prèteras-tu ton ombre?  
Ah! Nuit! ne permets pas... La Mollesse oppressée,  
Dans sa bouche, à ce mot, sent sa langue glacée;  
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,  
Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

BOILEAU, *le Lutrin*, chant II.

LA FAIM, LA FRAUDE,  
LA TERREUR, LA DISCORDE,  
LA CALOMNIE, L'ENVIE.

La Faim, surnommée *Malesuada*, ou donneuse de mauvais conseils, est fille de la Nuit; elle habite les Enfers. Les Lacédémoniens lui avaient dédié un autel dans le temple de Minerve. On la représente misérable, hâve, pâle, maigre, abattue, les yeux creux, le teint plombé, les dents jaunes, les bras décharnés et les mains derrière le dos.

Moitié femme, moitié serpent, la Fraude sourit pour mieux tromper; sa queue est armée du dard mortel d'un scorpion.

La Terreur précède le char de Mars. Sur un corps de femme elle a une tête de lion; son regard est farouche. Elle a dans les mains un poignard, une torche et des serpents.

La Discorde, fille de la Nuit, est mère d'une nombreuse famille, dont voici l'énumération : l'Oubli, la Faim, la Douleur, les Combats, les Meurtres, les Batailles, les Destructeurs, les Disputes, l'Injustice, l'Iniquité, le Serment. Elle ne fut point admise aux noces de Thétis et de Pélée, et on sait que, pour



se venger, elle jeta sur la table du festin une pomme avec cette inscription : A la plus belle.

Coiffée de serpents, elle tient à la main une torche ardente, et, de l'autre, une couleuvre et un poignard. Son visage est livide, l'écume sort de ses lèvres, son regard est farouche. Jupiter la chassa du ciel.



La Calomnie et l'Envie sont filles de la Nuit. Les poètes qui ont été leurs victimes ou qui leur ont

sacrié les ont célébrées dans leurs vers. J. - B. Rousseau dit, en parlant de la Calomnie :

Quel ravage affreux  
N'excite point ce monstre ténébreux,  
A qui l'Envie, au regard homicide,  
Met dans la main son flambeau parricide,  
Mais dont le front est fait avec tout l'art  
Que peut fournir le Mensonge et le fard ?  
Le faux Soupçon, lui consacrant ses veilles,  
Pour l'écouter ouvre ses cent oreilles ;  
Et l'Ignorance aux yeux distraits  
Sur son rapport prononce nos arrêts  
Voilà quels sont les infidèles juges  
A qui la Fraude, heureuse en subterfuges,  
Fait avaler un poison infernal ;  
Et tous les jours, devant son tribunal,  
Par les cheveux l'innocence traînée  
Sans se défendre est d'abord condamnée.

J.-B. ROUSSEAU.

#### L'ENVIE ET SON ANTRE.

Au pied du mont où le fils de Latone  
Tient son empire, et du haut de son trône  
Dicte à ses sœurs les savantes leçons  
Qui de leurs voix régissent tous les sons,  
La main du Temps creusa les voûtes sombres  
D'un antre noir, séjour des tristes ombres,  
Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé,  
Et que les vents n'ont jamais caressé.  
Là, des serpents nourrie et dévorée,  
Veille l'Envie, honteuse et retirée,

Monstre ennemi des mortels et du jour,  
 Qui de soi-même est l'éternel vautour,  
 Et qui, traînant une vie abattue,  
 Ne s'entretient que du fiel qui la tue :  
 Ses yeux caves, troubles et clignotants  
 De feux obscurs sont chargés en tous temps.  
 Au lieu du sang, dans ses veines circule  
 Un froid poison qui les gèle et les brûle,  
 Et qui, de là porté par tout son corps,  
 En fait mouvoir les horribles ressorts.  
 Son front jaloux et ses lèvres éteintes  
 Sont le séjour des soucis et des craintes.  
 Sur son visage habite la pâleur,  
 Et dans son sein triomphe la douleur,  
 Qui sans relâche à son âme infectée  
 Fait éprouver le sort de Prométhée.

J.-B. ROUSSEAU, *Allégories.*

Nous avons cité quelques-unes des divinités allégoriques les plus remarquables; mais nous n'avons pas eu l'intention de les faire connaître toutes. Le nombre en est si grand que cela serait difficile. Il en est de même de cette foule de rois, d'empereurs et de personnages puissants qui eurent la folie de se croire des dieux, et trouvèrent des hommes assez lâches pour leur accorder, de leur vivant, un culte et des hommages. Tels furent la plupart des monarques de l'Égypte et les empereurs romains.

En terminant, nous parlerons de quelques fables

qui sont intimement liées à la mythologie grecque, et doivent la compléter.

### PHILÉMON ET BAUCIS.

Philémon et Baucis étaient deux pauvres vieillards de Phrygie qui trouvaient, dans leur affection mutuelle, un bonheur que rien n'avait troublé. Un jour, deux voyageurs à l'extérieur misérable, après avoir inutilement demandé l'hospitalité aux habitants du village, vinrent frapper à la porte de leur humble chaumière. Les vieux époux s'empressent d'accueillir ces hôtes inconnus et de partager avec eux leur modeste repas. Soudain, ils s'aperçoivent que la coupe remplie de vin ne peut se vider.... Ce prodige dessille leurs yeux. Ils reconnaissent Jupiter et Mercure, et, prosternés, ils leur adressent de pieux hommages. Bientôt les nuages se rassemblent, la foudre éclate, et consume le bourg et ses habitants; mais Philémon et Baucis sont sauvés... Un temple superbe a remplacé leur chétive demeure.

Ils vécurent long-temps heureux, moururent le même jour, et furent métamorphosés, Philémon en chêne, et Baucis en tilleul.



## PYRAME ET THISBÉ.



Deux jeunes Thébains, Pyrame et Thisbé, s'aimaient sans espoir de s'unir, car leurs familles étaient depuis long-temps divisées par la haine. Ils résolurent de s'enfuir ; le jour fixé pour le départ, ils se donnèrent rendez-vous hors de la ville, sous un mûrier blanc. Thisbé arriva la première. Le crépuscule régnait encore. Tout à coup une lionne paraît : la jeune fille, épouvantée, laisse tomber son voile, que la lionne prend dans sa gueule ensanglantée. Pyrame arrive et ne voit point son amante... Un voile tout sanglant s'offre à ses re-

gards : c'est celui de Thisbé ! Dans son désespoir, il tire son poignard et se tue. Au moment où il expire, Thisbé revient sur ses pas ; elle voit Pyrame expirant, saisit le même poignard et se le plonge dans le cœur.

..... Elle expire et meurt en l'embrassant.  
Les derniers battements de leurs cœurs se répondent,  
Dans leurs derniers baisers leurs âmes se confondent,  
Et viennent habiter le bienheureux séjour,  
Asile où la Vertu réside avec l'Amour.

DEMOUSTIER.

Le sang jaillit sur le mûrier : ses fruits, qui étaient blancs, changèrent de couleur et devinrent rouges.

POLYPHÈME ET GALATÉE,  
PYGMALION.

Polyphème, le plus redoutable et le plus hideux des Cyclopes, aimait Galatée, la plus belle et la plus tendre des Néréides. Tout le jour assis au bord d'une fontaine, il négligeait le soin de ses troupeaux et murmurait des airs tendres. Il peignait sa noire chevelure avec un râteau de fer et rasait avec une faux sa barbe longue et touffue. Galatée restait insensible, et de plus elle aimait en

secret Acis, fils de Faune et de la nymphe Syméthis. Polyphème les surprit un jour qu'ils étaient réunis dans une grotte, et il écrasa Acis sous un énorme rocher. Le sang de ce berger donna naissance à un fleuve. Lorsque le Destin eut confié au sage Ulysse le soin de punir la cruauté du prince des Cyclopes, Polyphème, qui n'entendait plus les chants de Galatée, n'osait plus lui adresser ses langoureuses plaintes.

L'œil morne, froidement couché sur le rivage,  
Le géant, étendu sur un rocher sauvage,  
Tantôt croyant du jour entrevoir la clarté,  
Fixait, en soupirant, son œil ensanglanté  
Vers l'ancre où reposait peut-être Galathée...  
Les antres mugissaient de ses soupirs confus,  
Et l'Écho murmurait : Je ne la verrai plus.

DEMOUSTIER.

Apollon délivra Polyphème de cette douloureuse existence. Ce dieu, voulant venger la mort de son fils Esculape, le tua à coups de flèches ainsi que les autres Cyclopes, qui avaient forgé les foudres meurtrières.

Le nom de Cyclopes vient du mot grec *cyclos*, qui veut dire cercle, à cause de la forme circulaire de l'œil unique qu'ils avaient au milieu du front.

Pygmalion, habile statuaire, fit une statue si belle qu'il en devint amoureux; il supplia Vénus de

l'animer. La déesse exauça son vœu; Pygmalion eut de cette étrange épouse Paphus, qui bâtit la ville de Paphos dans l'île de Chypre.

### HÉRO ET LÉANDRE, ACONCE ET CYDIPPE.



Léandre habitait Sestos. Il aimait une jeune prêtresse de Vénus, Héro, qui demeurait dans Abydos, sur la côte opposée de l'Hellespont. Guidé par une torche allumée que tenait Héro, Léandre traversait chaque nuit le détroit.

Léandre, conduit par l'Amour,  
En nageant disait à l'orage :  
Laissez-moi gagner le rivage,  
Ne me noyez qu'à mon retour.

PARNY.

Une tempête le surprit au milieu de cette course hardie, et il se noya. Le lendemain, les flots portè-



secret Acis, fils de Faune et de la nymphe Syméthis. Polyphème les surprit un jour qu'ils étaient réunis dans une grotte, et il écrasa Acis sous un énorme rocher. Le sang de ce berger donna naissance à un fleuve. Lorsque le Destin eut confié au sage Ulysse le soin de punir la cruauté du prince des Cyclopes, Polyphème, qui n'entendait plus les chants de Galatée, n'osait plus lui adresser ses langoureuses plaintes.

L'œil morne, froidement couché sur le rivage,  
Le géant, étendu sur un rocher sauvage,  
Tantôt croyant du jour entrevoir la clarté,  
Fixait, en soupirant, son œil ensanglanté  
Vers l'ancre où reposait peut-être Galathée...  
Les antres mugissaient de ses soupirs confus,  
Et l'Écho murmurait : Je ne la verrai plus.

DEMOUSTIER.

Apollon délivra Polyphème de cette douloureuse existence. Ce dieu, voulant venger la mort de son fils Esculape, le tua à coups de flèches ainsi que les autres Cyclopes, qui avaient forgé les foudres meurtrières.

Le nom de Cyclopes vient du mot grec *cyclos*, qui veut dire cercle, à cause de la forme circulaire de l'œil unique qu'ils avaient au milieu du front.

Pygmalion, habile statuaire, fit une statue si belle qu'il en devint amoureux; il supplia Vénus de

l'animer. La déesse exauça son vœu; Pygmalion eut de cette étrange épouse Paphus, qui bâtit la ville de Paphos dans l'île de Chypre.

### HÉRO ET LÉANDRE, ACONCE ET CYDIPPE.



Léandre habitait Sestos. Il aimait une jeune prêtresse de Vénus, Héro, qui demeurait dans Abydos, sur la côte opposée de l'Hellespont. Guidé par une torche allumée que tenait Héro, Léandre traversait chaque nuit le détroit.

Léandre, conduit par l'Amour,  
En nageant disait à l'orage :  
Laissez-moi gagner le rivage,  
Ne me noyez qu'à mon retour.

PARNY.

Une tempête le surprit au milieu de cette course hardie, et il se noya. Le lendemain, les flots portè-



rent son cadavre sur le rivage. A cette vue, l'infortunée Héro se précipita dans la mer.

Cydippe habitait Délos. Elle fut aimée d'Aconce, dont elle rejeta l'amour. Celui-ci eut recours à la ruse et laissa tomber près de Cydippe une boule qu'elle ramassa sans défiance. Elle y lut ces mots : « Je jure par Diane d'être l'épouse d'Aconce. » Ce serment l'engagea aux yeux de la déesse, et, toutes les fois qu'elle voulait se marier, elle était attaquée d'une fièvre brûlante. Elle finit par épouser Aconce.

#### ANAXARÈTE, CLÉOBIS ET BITON, CÉNIS, DÉIPIHOBE.

Anaxarète eut la cruauté d'assister aux funérailles d'un jeune homme qui, désespéré de sa rigueur, s'était donné la mort. Les Dieux la changèrent en pierre.

Cléobis et Biton étaient fils d'une prêtresse d'Argos. Modèles de piété filiale, ils traînèrent le char de leur mère qui se rendait au temple. Les Dieux, pour les récompenser, les firent mourir tous deux ensemble et subitement.

Cénis, nymphe que Neptune avait aimée, fut changée en homme et obtint d'être invulnérable. Plus tard, et sous le nom de Cénée, elle périt dans le

combat des Centaures et des Lapithes. Les Centaures, ne pouvant lui faire de blessure, arrachèrent des arbres et l'étouffèrent. De ce monceau d'arbres s'éleva un oiseau qui se perdit dans les airs.

Deiphobe, Sibylle, fille de Glaucus, obtint d'Apollon de vivre autant d'années qu'il y avait de grains de sable dans sa main, et elle devint si vieille qu'il ne resta plus d'elle que la voix.

#### CÉPHALE ET PROCRIIS, ORION.

L'Aurore enleva dans son char Céphale, fils de Mercure, et chercha à lui faire oublier Procris, son épouse; mais, tous ses efforts étant inutiles, elle lui rendit la liberté, en lui déclarant qu'il se repentirait bientôt de ses dédains. Cette menace rendit Céphale soupçonneux : caché sous un déguisement, il voulut éprouver la fidélité de Procris; la trouvant disposée à l'écouter, il se fit reconnaître : l'épouse, confuse, se réfugia dans les bois. Céphale la rappela et lui fit même présent d'un javelot qui frappait toujours au but fixé et retournait de lui-même à son maître. Il lui donna aussi un chien nommé Lélape que Diane avait élevé. Ce chien poursuivit un jour un renard monstrueux qui désolait les environs de Thèbes, et fut changé en pierre au



milieu de la course ainsi que le renard. Céphale se mit à parcourir les bois pour retrouver Lélape. Souvent, accablé de chaleur et de soif, il s'écriait :

Viens donc vers moi, viens, aimable Aure;

Viens, jeune épouse du Zéphir.

Accorde-moi seulement un soupir

Pour apaiser l'ardeur qui me dévore.

DEMOUSTIER.

Quelques Thébains s'empressèrent d'avertir Procris que son époux brûlait pour la belle Aure. En proie à la jalousie, elle épia toutes ses démarches et le suivit dans les bois. Céphale, entendant le bruit de ses pas, crut qu'une bête féroce était cachée dans l'épaisseur d'un buisson, et lança le javelot fatal... Un cri douloureux et tendre lui apprend son malheur : il s'élançe et reçoit dans ses bras Procris, qui d'une voix mourante lui reproche son infidélité. Céphale, désespéré, se donna la mort. Jupiter les transporta au ciel. L'Aurore ne fut point insensible au malheur de Céphale, qui avait été, avec Orion, le plus cher de ses favoris.

Orion offre lui-même une fable bizarre. Son père, nommé Hyrée, avait un jour donné l'hospitalité à Jupiter, à Neptune et à Mercure, qui, pour le récompenser, lui promirent d'exaucer le premier vœu qu'il formerait.

Je suis veuf, leur dit-il, et d'un second hymen

Je n'ose tenter la fortune.

Deux femmes pour un pauvre humain,

Ce serait trop; peut-être est-ce déjà trop d'une.

Cependant j'ai besoin du lien conjugal;

Car pour jouir du bonheur d'être père,

La femme jusqu'ici fut toujours nécessaire :

Or, ne pourriez-vous pas, pour me tirer d'affaire,

En m'accordant le bien, me dispenser du mal?

DEMOUSTIER.

Les dieux prirent la peau du bœuf qu'Hyree avait tué pour les recevoir et la remplirent d'une substance divine; puis ils lui recommandèrent de la couvrir de terre jusqu'à une certaine époque, à laquelle Orion vint au monde. L'Aurore transporta le nouveau-né à Délos; mais la beauté de ce jeune homme frappa la chaste Diane, qui, craignant de ne pouvoir lui résister, préféra le faire mourir de la piqure d'un scorpion. Puis elle plaça l'animal et sa victime dans le ciel, où ils formèrent deux constellations disposées de manière que le Scorpion semble encore menacer Orion.

#### PHILOMÈLE ET PROGNÉ.

Progné, fille de Pandion, roi d'Athènes, avait épousé Térée, fils de Mars et roi de Thrace. Après cinq ans de séparation, elle désira revoir sa sœur Philomèle. Térée promit de ramener la jeune fille;



mais, subjugué par une passion violente, il l'outragea, lui arracha la langue et la renferma dans une tour. Philomèle trouva le moyen de faire parvenir à sa sœur son voile, sur lequel sa triste aventure était brodée. Progné conçut le projet d'une vengeance atroce. Au milieu des fêtes de Bacchus, elle délivre sa sœur, et saisissant Itys, jeune enfant que celle-ci avait eu de Térée, elle le poignarde et fait servir ses membres au roi. Térée se repaît de ce mets affreux. . . . . Puis, lorsqu'il demande à voir Itys, Philomèle se présente à ses regards et lui jette la tête sanglante de son fils. Le roi poursuit l'épée à la main les cruelles sœurs; mais elles lui échappent en s'envolant dans les airs. Progné est devenue une hirondelle et Philomèle un rossignol. Térée lui-même est changé en épervier.

#### PICUS ET CANENTE.

Circé s'était éprise de Picus, fils de Saturne et roi d'Italie. Mais ce prince aimait tendrement Canente, son épouse. La magicienne, le trouvant insensible à l'aveu de sa flamme, le métamorphosa en pivert. Les chasseurs qui suivaient le roi rencontrent Circé et l'accusent d'avoir immolé leur maître; ils

la menacent. L'enchanteresse, pour se défendre, a recours à son art.

Elle répand les suc d'une plante fatale,  
Évoque tous les dieux de la nuit infernale,  
L'Érèbe, le Chaos, et par des hurlements  
Trois fois appelle Hécate à ses enchantements.  
O prodige! des monts les entrailles mugissent,  
Les arbres sont mouvants et leurs feuilles pâlisent;  
On eût vu de serpents leurs troncs s'entortiller,  
Le sang sur les gazons pleuvoir et distiller,  
Les mânes voltigeants dans les airs se confondre,  
Et les tombeaux gémir, et les chiens leur répondre.  
Ceux qui la menaçaient, immobiles d'horreur,  
A ce nouveau prodige ont pâli de terreur.  
De sa baguette d'or, de poisons détrempee,  
Leur tête tour à tour fut à peine frappée :  
Les voilà tous changés en monstres des forêts,  
Et nul de ces chasseurs n'a conservé ses traits.  
Le soleil a fini sa course, et la nuit sombre  
Efface les objets confondus dans son ombre.  
Canente, que surprend l'absence du chasseur,  
Le redemande en vain et des yeux et du cœur ;  
En vain pour le trouver le peuple se rassemble ;  
Et, la torche à la main, tous ses suivants ensemble  
Vont chercher dans le bois la trace de ses pas.  
Canente, en sa douleur, ne se contente pas  
De pleurer, de gémir; errante et vagabonde,  
Elle court s'enfoncer dans la forêt profonde.  
Six fois l'astre des nuits, six fois l'astre du jour  
La voit à son déclin, la voit à son retour,  
Sevrée et du sommeil et de la nourriture,  
Des rochers aux vallons errer à l'aventure.  
De fatigue accablée ainsi que de chagrin,



Le Tibre sur ses bords la voit s'asseoir enfin,  
Y reposer son corps vaincu de lassitude,  
Et de sa douce voix charmant la solitude,  
De ses derniers soupirs moduler les douleurs :  
Tel un cygne, couché sur la mousse et les fleurs,  
Exhale en doux accents les restes de sa vie ;  
La source de son sang dans ses veines tarie  
Se dissipe en vapeur dans le vide des airs.  
Les Muses, dont sa voix a cadencé les vers,  
Consacrèrent le nom de cette tendre amante,  
Et l'écho de ces lieux fut appelé *Canente*.

*Métamorphoses d'OVIDE, liv. XIV.*

### BELLÉROPHON, LA CHIMÈRE.

Bellérophon, petit-fils de Sisyphe et fils de Glaucus, roi de Corinthe, se nommait d'abord Hippo-noüs. Il prit le nom de Bellérophon en expiation du meurtre qu'il avait commis de Bellère, son frère ; souillé du sang d'un parent, il dut aussi quitter la terre natale pendant une année : il se rendit à Tyrinthe, à la cour de Prætus, et eut le malheur d'inspirer à Sténobée, femme de son hôte, une vive passion. Cette princesse, ne pouvant se faire écouter, l'accusa de vouloir la séduire et de méditer l'assassinat du roi. Prætus, pour se venger, envoya, sous un prétexte, Bellérophon à la cour du roi de Lydie, Iobate, son beau-père. Il lui remit une lettre dans laquelle il recommandait à Iobate de faire périr son messager. De là le proverbe : *une lettre*

*de Bellérophon*. Iobate, après avoir donné dix jours d'hospitalité à l'exilé, ouvrit la lettre, et, pour se conformer au vœu de Prætus, il chargea Bellérophon de débarrasser le pays de la Chimère.

Cette Chimère était un monstre, fruit des amours de Typhon et d'Échidna, qui réunissait à une tête et à un poitrail de lion la queue d'un dragon et le corps d'une chèvre.

Protégé par Minerve, qui lui donna le cheval Pégase, Bellérophon fit, du haut des airs, pleuvoir sur la Chimère une grêle de flèches. Vanqueur





de ce monstre, il retourna à la cour d'Iobate, qui lui donna d'autres missions périlleuses ; mais il en sortit toujours heureusement, et finit par obtenir de la reconnaissance du roi de Lydie la main de sa fille, qui se nommait Cassandre ou Philonoé. Lorsqu'il eut succédé à son beau-père, il osa entreprendre d'escalader l'Olympe, et fut précipité du haut des airs. Pendant long-temps il erra mutilé, languissant, accablé d'ans et de tristesse. Son merveilleux coursier passa aux mains de Persée, et de Persée au dieu des beaux-arts.

Les aventures de Bellérophon avaient donné matière à plusieurs tragédies, parmi lesquelles on citait celles de Sophocle et d'Euripide. Les artistes grecs ont souvent traité ce sujet, si riche en détails et en épisodes variés.

#### CADMUS.

Ce héros, fils d'Agénor, était frère d'Europe, que Jupiter, déguisé en taureau, avait enlevée. Il reçut de son père l'ordre d'aller à la recherche de sa sœur et équipa une flotte avec laquelle il parcourut les îles de l'archipel de la Grèce. Ne pouvant découvrir les traces d'Europe, il alla consulter l'oracle

de Delphes. « Ne cherche plus ta sœur, lui répondit » Apollon ; mais suis la première vache qui se présentera devant tes yeux et fonde aux lieux où elle » s'arrêtera une ville pour toi et les tiens. » Il obéit



et fut guidé de cette manière jusqu'en Béotie. Deux amis fidèles qui l'avaient accompagné périrent dévorés par un dragon commis à la garde d'une fontaine où ils étaient allés puiser de l'eau. Cadmus tua le dragon et en sema les dents à terre. Aussitôt des hommes armés surgirent du sol et se battirent avec acharnement les uns contre les autres. La lutte cessa quand il ne resta de cette foule de combattants que cinq guerriers. Ceux-ci s'unirent à Cadmus et fondèrent avec lui la ville de Thèbes. Le dragon que Cadmus avait tué était consacré à Mars. Pour ob-



tenir son pardon du dieu de la guerre, le héros fut obligé d'être un an esclave d'un prince du pays. Il remonta ensuite sur le trône; mais la fin de sa vie ne fut pas moins agitée que ne l'avait été sa jeunesse. Ses deux filles, Ino et Sémélé, eurent de tristes destinées. Chassé de nouveau de sa capitale, Cadmus chercha un asile en Illyrie et finit par se faire reconnaître roi des Euchéliens. C'est là qu'il mourut de vieillesse avec son épouse Harmonie, et tous deux furent, dit-on, métamorphosés en dragons. Cadmus passe pour avoir été l'inventeur de l'alphabet en Grèce.

C'est de lui que nous vint cet art ingénieux  
De peindre la parole et de parler aux yeux,  
Et, par les traits divers de figures tracées,  
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

*Pharsale*, trad. de BRÉBEUF.

#### DEUCALION ET PYRRHA.

Deucalion avait épousé Pyrrha, sa cousine, et il vint du sud de la Scythie s'établir avec elle aux environs du Parnasse. Il fonda un empire qui s'étendit sur la Phocide, l'Attique et la Béotie. C'est sous son règne qu'eut lieu le célèbre déluge qui porte son nom. Une barque le porta, ainsi que

Pyrrha, sur la pointe du Parnasse, et, selon quelques légendes, sur la cime de l'Atlas ou de l'Etna. Sauvés d'une mort affreuse, mais épouvantés de la solitude profonde où ils se trouvaient, ils allèrent consulter l'oracle de Delphes sur les moyens de repeupler le monde. L'oracle leur ordonna de se voiler le visage et de jeter derrière eux les os de leur mère. Jugeant par interprétation que la terre était leur mère et que ses os étaient les pierres, ils se mirent à lancer derrière eux et sans regarder en arrière les cailloux d'une grande plaine de la Phocide. Tous ceux que jetait Deucalion devinrent des hommes, tous ceux qui s'échappaient de la main de Pyrrha devinrent des femmes.

#### JEUX OLYMPIQUES, OLYMPIADES, ATHLÈTES.

Ces fêtes se célébraient à Olympie en l'honneur de Jupiter.

On vous a parlé quelquefois  
De ces joutes, de ces tournois,  
Où, la lance en arrêt, la visière baissée,  
Nos chevaliers, brûlant et de gloire et d'amour,  
Combattaient pour faire la cour  
A la dame de leur pensée,  
Qui payait ordinairement



Un œil, un bras de moins, une jambe cassée,  
D'un bracelet ou d'un ruban.

DEMOUSTIER.

Tels étaient à peu près les jeux olympiques. Les femmes en furent long-temps exclues sous peine de la vie. Malgré cette loi sévère, quelques-unes s'y rendirent en habit d'homme; plusieurs même osèrent entrer en lice; et, ayant remporté le prix, elles ouvrirent aux femmes la barrière des jeux olympiques. Ils étaient toujours précédés et suivis d'un sacrifice en l'honneur des Dieux, et principalement d'Apollon. Puis on ouvrait la carrière préparée pour la course, la lutte, le ceste, le disque et les différents tours de force et de souplesse. Dans le principe la course n'était que de six cents pas ou d'un stade. Les prétendants couraient à pied armés de toutes pièces. A la deuxième olympiade, le stade fut doublé. On établit alors la course des chevaux, et à la vingt-cinquième on y joignit celle des chars. Les couronnes étaient de myrte, de chêne ou d'olivier.

Les lutteurs combattaient nus. On leur frottait d'huile les membres et le corps pour leur donner plus de souplesse et laisser moins de prise à leurs adversaires. Puis ils essayaient, par force ou par adresse, de se renverser jusqu'au moment où l'un d'eux pliait et tombait sur les reins.

Le ceste était un exercice pénible et dangereux. Les combattants étaient armés de gantelets composés de plusieurs cuirs appliqués l'un sur l'autre; un seul coup porté sur la tête suffisait pour assommer. On permettait d'user de tous les moyens pour triompher de ses adversaires. Arrachion avait vaincu tous les siens, à l'exception d'un seul. Celui-ci le jeta par terre et l'étrangla; mais, avant d'expirer, Arrachion lui enleva l'orteil avec ses dents. Le vainqueur, saisi de douleur, demanda grâce, et l'on posa la couronne sur la tête d'Arrachion.

Le disque était un palet de pierre et de métal qu'il fallait jeter à la plus grande distance possible en se tenant d'un pied sur la pointe d'un cône.

Les juges étaient au nombre de neuf. Ils faisaient un noviciat de dix ans avant de monter sur le tribunal, et juraient d'observer rigoureusement les lois de l'équité.

Comme ces jeux se célébraient tous les cinq ans, ces périodes ont servi, durant plusieurs siècles, d'époques pour la chronologie. Ainsi l'on disait: Tel événement eut lieu la première, la seconde année de la vingtième, de la trentième olympiade.

Les athlètes qui se distinguèrent le plus dans les jeux olympiques furent: Théagène, Enthyme, Milon et Polydamas. On avait élevé à Théagène une statue. Un de ses rivaux allait toutes les nuits la fustiger:



elle tomba sur lui et l'écrasa. La statue, traduite devant les juges de Lacédémone, fut condamnée à être jetée dans la mer; mais, la famine ayant suivi l'exécution de cet arrêt, les Thasiens, compatriotes de l'athlète, consultèrent l'oracle, qui leur ordonna de repêcher et de rétablir la statue. Depuis lors l'héagène fut mis au rang des demi-dieux.

Milon de Crotone est plus célèbre encore. On le vit aux jeux olympiques charger sur ses épaules un taureau de quatre ans, le porter au bout de la carrière sans reprendre haleine, l'assommer d'un coup de poing et le manger le même jour. Il parvint à un âge avancé; mais

Le Temps emporte, dans son cours,  
Et nos forces et nos amours.  
Au moment où l'homme commence,  
La vieillesse vient l'avertir  
Qu'il est déjà temps de finir;  
Et bientôt de son existence  
Il n'a plus que le souvenir.

DEMOSTIER.

Un jour que Milon se promenait seul dans un bois écarté, il aperçut un arbre que le vent avait fendu en l'agitant. Il essaya d'en séparer les éclats; mais son bras avait vieilli. L'arbre s'entr'ouvrit à la première secousse et se referma aussitôt. Tous les efforts de Milon ne purent le dégager de cette

étrointe fatale, et il fut dévoré par les bêtes féroces.



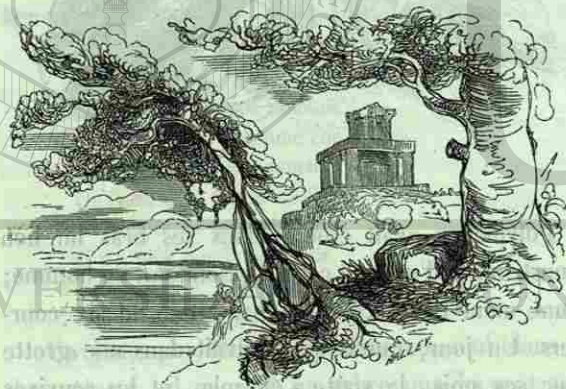
Polydamas avait étouffé dans ses bras un lion monstrueux; d'un seul coup il assommait un homme; d'une main il arrêta un char attelé de six coursiers. Un jour, tandis qu'il buvait dans une grotte avec ses amis, la voûte s'ébranla, et les convives prirent la fuite. Polydamas, comptant sur ses forces, voulut soutenir cette masse énorme; mais le rocher, en s'écrasant, l'écrasa dans sa chute.

Telles sont les suites de la présomption. Le sage

évite le danger, le téméraire le brave et suc-  
combe.

Nous avons voulu raconter ici les fables les plus célèbres de la mythologie des Grecs et des Romains, sans prétendre les rappeler toutes; car plusieurs d'entre elles sont de nature à ne point trouver place dans un livre destiné à tous les âges.

C'est ici que s'arrête la première et la plus importante partie de notre ouvrage.



## FABLES ET DIEUX DE L'INDE.

Il est impossible de rien voir de plus métaphysique et de plus abstrait que les fables religieuses des diverses sectes de l'Inde; et cependant elles offrirent trop d'intérêt pour que nous nous dispensions de parler des principales. Cet ouvrage n'a point pour objet de pénétrer d'obscurs mystères, mais de donner des notions utiles sans entrer dans de longs développements.

### BRAHMA.



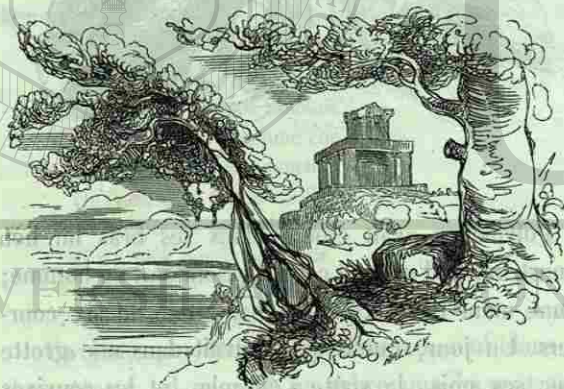
Enfin j'arrive à l'olympie indien.  
Commençons donc par l'aîné des trois frères.



évite le danger, le téméraire le brave et suc-  
combe.

Nous avons voulu raconter ici les fables les plus célèbres de la mythologie des Grecs et des Romains, sans prétendre les rappeler toutes; car plusieurs d'entre elles sont de nature à ne point trouver place dans un livre destiné à tous les âges.

C'est ici que s'arrête la première et la plus importante partie de notre ouvrage.



## FABLES ET DIEUX DE L'INDE.

Il est impossible de rien voir de plus métaphysique et de plus abstrait que les fables religieuses des diverses sectes de l'Inde; et cependant elles offrirent trop d'intérêt pour que nous nous dispensions de parler des principales. Cet ouvrage n'a point pour objet de pénétrer d'obscurs mystères, mais de donner des notions utiles sans entrer dans de longs développements.

### BRAHMA.

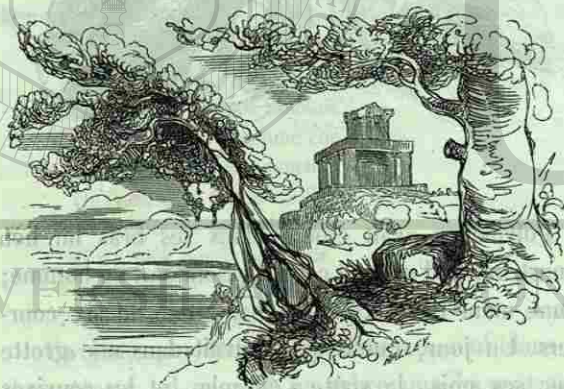


Enfin j'arrive à l'olympie indien.  
Commençons donc par l'aîné des trois frères.

évite le danger, le téméraire le brave et suc-  
combe.

Nous avons voulu raconter ici les fables les plus célèbres de la mythologie des Grecs et des Romains, sans prétendre les rappeler toutes; car plusieurs d'entre elles sont de nature à ne point trouver place dans un livre destiné à tous les âges.

C'est ici que s'arrête la première et la plus importante partie de notre ouvrage.



## FABLES ET DIEUX DE L'INDE.

Il est impossible de rien voir de plus métaphysique et de plus abstrait que les fables religieuses des diverses sectes de l'Inde; et cependant elles offrirent trop d'intérêt pour que nous nous dispensions de parler des principales. Cet ouvrage n'a point pour objet de pénétrer d'obscurs mystères, mais de donner des notions utiles sans entrer dans de longs développements.

### BRAHMA.



Enfin j'arrive à l'olympie indien.  
Commençons donc par l'aîné des trois frères.



Le Grand-Brama, bienfaisant créateur,  
Ne permet point les combats sanguinaires.

PARNY.

Brahma est l'Éternel, l'Irrévéle, le Créateur, suivant les Hindous. Il est un des trois membres de la Trimourti ou Trinité indienne. Il passa trente-six mille ans à contempler le panorama du chaos des mondes avant de commencer l'œuvre de la création. Alors il produisit sept sphères étoilées, la terre avec ses deux luminaires, et sept Patalas ou régions inférieures, éclairées par huit escarboucles placées sur la tête de huit serpents. Des mondes il passa à la création des êtres qui devaient les peupler. De purs esprits l'aidèrent dans l'accomplissement de son œuvre.

La terre était encore sans habitants. Il tira de lui même Menou Sonaïambhouva, qui eut pour femme Sataroupa. Sous ce point de vue, il est la vitalité organique qui va de corps en corps.

« Il est l'objet des plus antiques adorations des » brahmanes. Ils le considèrent comme l'intelligence » incarnée dans le monde et dans l'homme au com- » mencement des temps, et s'y incarnant de nou- » veau dans le cours de chaque âge, à chaque révo- » lution de l'univers. Il est la parole par qui tout fut » créé et par qui tout est vivifié. Il est le chef in- » visible des brahmanes, le législateur par excel-

» lence, la science, la doctrine, la loi, la forme des » formes. » (CREUZER.)

Les Hindous l'invoquent régulièrement soir et matin en jetant trois fois de l'eau avec le creux de la main sur la terre et vers le soleil, qu'ils adorent comme la plus belle image de l'Éternel. A midi ils lui renouvellent leurs hommages en lui offrant une simple fleur. Dans le sacrifice du feu, ils lui présentent du beurre clarifié.

Les peintures hindoues représentent toujours Brahma avec quatre têtes et quatre faces analogues aux quatre points cardinaux. De longues barbes descendent de ses quatre mentons. Il n'a que quatre mains, qui tiennent la chaîne mystérieuse à laquelle pendent les mondes et le livre de la loi, le calame ou le poinçon à écrire et le feu du sacrifice. Quelquefois il trace la parole divine sur une feuille de palmier. Un vase recouvert est dans l'une de ses mains. Au-dessus de ses quatre têtes s'arrondit ovalièrement une espèce de conque surmontée d'une pyramidelle de flammes, emblèmes de l'eau et du feu. Parfois il est posé sur quelques feuilles de lotos et semble couvrir l'œuf du monde. Souvent il a pour monture le cygne-aigle Hamsa.



## VICHNOU.



Vichnou, deuxième dieu de la Trimourti indienne, passe pour le conservateur de la création que Brahma a tirée du néant. « Il descendit sur la terre par un sacrifice dont lui seul était capable ; et, pour la sauver d'une perte certaine, il se soumit à toutes les faiblesses, à toutes les misères de l'humanité. Il se fit pasteur, guerrier et prophète pour laisser aux hommes, en les quittant, un modèle de l'homme. Lui seul fait les véritables saints. Il réside au centre des mondes, et tous les mondes sont en lui : il est l'unité dans le tout. » (CREUZER.)

On représente ordinairement Vichnou près de son épouse Lakchmi, qu'il enlace de ses bras. Son teint

est bleu ; ses yeux ressemblent à des fleurs de lotos ; son visage brille d'une éternelle jeunesse. Ses membres sont vigoureux ; ses quatre mains tiennent le padma, le sankha, espèce de mollusque ; le tchakra, roue flamboyante, enfin le sceptre du monde. Parfois ses mains élevées versent des bénédictions sur les mortels. Sur sa tête s'élève une couronne à trois étages. Au milieu de sa poitrine étincelle le magnifique diamant qui éclaire toutes choses et en qui toutes choses se reflètent. De précieux vêtements enveloppent sa noble taille. On lui consacre l'aigle, l'épervier, l'abeille bleue, et on place à ses côtés un oiseau fantastique, brillant assemblage de l'homme et de l'aigle.

Le culte de Vichnou est répandu dans toute l'Inde.

## SIVA.

Troisième personne de la Trimourti indienne, Siva est le destructeur opposé à Brahma, qui crée, et à Vichnou, qui conserve. Selon les Hindous, qui croient à la métempsycose, rien ne tombe de l'être au néant. Naître, c'est paraître sous une forme nouvelle ; mourir, c'est ne plus paraître sous la même forme. Mais, comme il était impossible de méconnaître la destruction, au moins comme fait matériel,



on admit l'existence d'un dieu dont les fonctions fussent en quelque sorte doubles et qui pût détruire et produire en même temps.

Comment suivre les récits diffus de toutes les aventures que la superstition a prêtées à Siva?.... Contentons-nous de dire que la doctrine de ses sectateurs est un panthéisme aux formes vives, colorées, sanglantes et gigantesques, de même que le vichnouïsme est spiritualiste, et le brahmaïsme matérieliste dans ses formes et spiritualiste dans ses détails.

On donne à Siva cinq têtes, quatre mains, et trois yeux à la tête principale. Porté par le taureau Nandi, il tient dans ses mains le trident et le cerf nain que Buffon a nommé le chevrotin des Indes. L'eau céleste du Gange tombe sur son front chevelu. Lorsqu'on veut le peindre menaçant et terrible, des dents aiguës hérissent ses gencives; le feu sort de ses lèvres; des crânes humains forment son diadème. Des serpents s'entortillent autour de sa taille et de ses bras; la lance, l'épée, la flamme sont dans ses mains, et le tigre a remplacé le taureau. Enfin, son corps est tout entier d'un blanc cendré, symbole terrible d'incandescence et des destructions implacables.

### BOUDDHA.

Bouddha est le saint par excellence de ce qu'on appelle le bouddhisme, immense église indianoïde, à qui le christianisme seul peut disputer la palme pour le nombre des sectateurs.

Les livres de ses prêtres signalent douze grandes époques de sa carrière, classées et intitulées ainsi : 1° origine céleste de Bouddha; 2° sa conception miraculeuse et divine dans le sein d'une mère mortelle; 3° sa naissance; 4° sa croissance et ses progrès dans la sagesse; 5° son mariage et sa splendeur royale; 6° sa retraite du monde; 7° sa vie d'ermite; 8° son apparition sous le figuier où il est reconnu pour le saint par excellence; 9° ses prédications; 10° la victoire qu'il remporte sur les six chefs des Ters; 11° la fin de sa carrière céleste; 12° sa sépulture.

La doctrine du bouddhisme repose sur ce principe que l'univers est animé par un esprit unique, individualisé sans fin par la matière qui n'est qu'illusion. Elle recommande dix préceptes qui sont : 1° de ne pas tuer; 2° de ne pas voler; 3° d'être chaste; 4° de ne pas porter de faux témoignage; 5° de ne pas mentir; 6° de ne pas jurer; 7° d'é-



viter toutes paroles impures ; 8° d'être désintéressé ; 9° de ne pas se venger ; 10° de ne pas être superstitieux. Cette religion, toute de paix et d'amour, prescrit la mansuétude et la pitié ; elle abolit dans l'Inde la distinction tyrannique et abrutissante des castes ; elle appela le monde entier au salut, à la vie éternelle, à l'identification des âmes avec l'essence suprême.

Le grand-lama, ou dalaï-lama, pontife suprême de l'une des grandes fractions de l'église bouddhique, réside à Lahsa, dans le Thibet. Bouddha s'est comme incarné dans sa personne. Rien n'est plus célèbre en Europe que la vénération des lamistes pour ce représentant humain de leur dieu.

Les Mongols à leur cou portent dans leurs mosquées  
Du dalaï-lama les reliques musquées.

Au-dessous de ce pontife souverain se trouvent des patriarches chargés du gouvernement spirituel des provinces, un conseil de lamas qui se réunissent en conclave, et dont les insignes se rapportent à ceux des cardinaux romains. Ils admettent la confession orale et font les prières pour les morts.

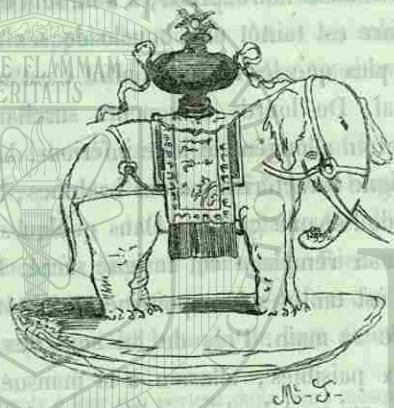
Les effigies de Bouddha sont multipliées à l'infini dans les pagodes de l'Inde, de la Tartarie, de la Chine et de toutes les contrées de l'Asie. Un type uniforme préside à ces innombrables figures du Sage

et du Saint. Il est représenté sur une natte, les jambes croisées, le buste roide, le cou tendu, la tête haute, dans une attitude imposante qui annonce l'enseignement et la méditation. D'ordinaire, il est nu et de couleur noire. Alors, il a un sein de femme. Sa coiffure est tantôt une boucle de ses cheveux, relevée plus que les autres ; tantôt c'est un bonnet pyramidal. De lourds ornements surchargent ses oreilles et en allongent le lobe inférieur. Le cordon jaune, signe caractéristique des brahmes, lui tombe souvent de l'épaule gauche. Dans quelques figures, un manteau remplace cet insigne sacré. Le carré magique est tantôt sur sa poitrine et tantôt dans la paume de sa main. Près de lui sont des groupes d'animaux paisibles, allusion à la mansuétude de Bouddha, qui prohiba les sacrifices sanglants.





PRINCIPALES DIVINITÉS DES HINDOUS,  
DE LA CHINE ET DU JAPON.



Outre ces quatre grands dieux ou chefs de secte, les nombreuses populations de l'Inde reconnaissent une foule de divinités secondaires, dont l'histoire se rapproche beaucoup de celle des dieux grecs et romains. Si les légendes qui s'y rattachent offrent de l'intérêt par leur singularité, elles prouvent, en même temps, que les fondateurs de ces divers cultes s'appliquaient à leur donner un caractère obscur et en rapport avec le mysticisme de l'Orient. Les fables de l'Inde, essentiellement métaphysiques et philosophiques, sont moins agréables que celles des peu-

ples de l'Occident, qui flattent davantage les idées sensuelles. Nous rapporterons en peu de mots quelques-unes de ces légendes.

Au-dessous de l'Être-Suprême, dont la croyance est répandue chez toutes ces nations, depuis l'Himalaïa jusqu'aux embouchures du Gange, se placent les incarnations du dieu principal; puis, dans un ordre encore moins élevé, se rangent les idoles de toute espèce et de toutes formes qu'adorent ces hommes crédules et ignorants.

De tous les dieux de la seconde catégorie, le plus remarquable est Ganga, qui est le Gange personnifié. Ce fleuve est pour les Hindous sacré par excellence. Faire des ablutions dans ses eaux, mourir sur ses bords, être jeté après la mort dans ses ondes, voilà pour les sectateurs de Vichnou, de Brahma et de Siva, la suprême félicité. Aussi les cadavres sont en général abandonnés au courant du fleuve. Les îles du Delta, du Gange, où s'amasse une immense quantité de cadavres en putréfaction, ne sont point les lieux les plus vénérés. Ce sont les cinq confluents principaux désignés par les brahmes. Les cérémonies pratiquées par les dévots se réduisent à des ablutions. Les rois ont fait ouvrir, à côté des confluents sacrés, des canaux ou bassins qui, remplis des eaux du fleuve, ont le double avantage d'offrir un asile plus sûr contre l'impétuosité du cou-



rant et de recevoir un plus grand nombre de fidèles. De tous ces lieux de dévotion, le plus fameux est Haridouara, point de la péninsule où le Gange, abandonnant tout à fait les montagnes, se précipite dans les immenses plaines de l'Hindoustan. C'est aussi un des marchés les plus célèbres de l'Inde. Le temple de Hari s'élève au milieu des eaux et est surmonté de deux coupes. Là se rassemble une foule immense de pèlerins. Tous, à moins d'être mendiants, paient une légère rétribution aux brahmes. Les deux sexes se baignent ensemble. Les dévots les plus rigides marchent au bain escortés de deux brahmes. On tire des présages de la ren-



contre fortune de l'animal qui s'offre le premier aux regards. Ceux qui ont perdu au jeu et les veuves

doivent, après les ablutions, se raser la tête, puis jeter leurs cheveux coupés sur une route fréquentée. Si un éléphant vient à les fouler, le pénitent jouira d'un extrême bonheur.

Les éléphants jouent en effet un grand rôle dans les contes hindous. On prétend que le monde est soutenu par quatre de ces animaux, qui sont placés aux quatre angles ou points cardinaux. L'un d'eux, nommé Iravah, se voit dans la plupart des temples. Il est blanc, ses défenses sont au nombre de quatre, et tout son corps est couvert de tapis précieux où étincellent les diamants et les pierreries. Les Hindous révèrent un grand serpent, Adicécha, qui sert d'oreiller à Vichnou, et la vache Djamadagni, dont les Dieux se disputèrent la possession. Elle fut enlevée par l'un d'eux à l'aide d'un stratagème qui





rappelle l'aventure de Jupiter et d'Europe. Ils honorent des divinités particulières, telles que Rambha, déesse du plaisir et des bayadères, née, comme Vénus, de la mer de lait agitée par les Dieux; telles



aussi que Maïa, épouse de Brahma; Skanda, déesse de la guerre, et Virabhadra, fils de Siva, qui avait huit têtes et deux mille bras. Ils adorent une foule d'idoles monstrueuses, dont les temples, gardés par les brahmes et les bonzes, sont pour ces prêtres une source de richesses. Dans une pagode de Pégou on voit une statue du dieu Kiak-Kiak qui a plus de vingt-cinq mètres de hauteur. Ce dieu avait dormi six mille ans. Les poésies de l'Orient parlent souvent des Apsaries, fées gracieuses, ravissantes de beauté, qui peuplent l'air, la terre, les fleuves et les bois. Elles



sont classées parmi les divinités inférieures. Enfin les brahmes ont volontiers répandu la croyance aux génies funestes, sortes de spectres malfaisants qui habitent les souterrains et obéissent à un roi nommé Mahécha. Ce prince des Génies a une tête de buffle. Il attaque les autres dieux et les force de descendre sur la terre, où ils prennent la figure de bonzes et mendient. Nous nous arrêterons ici. Cette dernière légende suffit pour faire comprendre à quel point les superstitions populaires, favorisées par des prêtres idolâtres, peuvent changer le caractère des religions les plus nobles et les plus grandioses dans le principe.

Les préceptes religieux de Bouddha, de Vichnou passèrent du fond de l'Inde aux provinces limitrophes de la Chine, puis au Japon. Les philosophes, tels que Kong-Fu Tsée et Lao-Tsen, qui furent les législateurs de l'empire, admirent un dieu unique et supérieur nommé Tien. Ce dieu est pris tantôt pour le ciel et tantôt pour le soleil. Il protège l'agriculture. C'est dans Pékin que s'élève le plus magnifique de ses temples. En morale, ce culte est plus pur que celui des Hindous; il est moins compliqué, mais les superstitions sont en Chine aussi nombreuses que dans l'Inde et au Thibet.

Lao-Tsen fut le chef d'une grande école de théosophes et fonda une religion dont les sectateurs s'é-



levèrent à plus de cent millions. Il composa un livre qui fut le livre révélé, la Bible des Chinois, avant que la doctrine de Kong-Fu-Tsée ne devint la loi religieuse de l'empire.

Kong-Fu-Tsée donne des préceptes de pure morale, et reconnaît l'existence de l'Être unique et supérieur, sans défendre d'une manière absolue d'honorer les dieux qui ont des attributions particulières. Ainsi Phélo est le dieu du sel. Sa fête se célèbre au commencement de juin, et tout le peuple, monté sur des barques, parcourt la mer pour le trouver. Ti-Kang préside aux Enfers et a sous ses ordres huit ministres et cinq juges. Pour être pur, il suffit de prier mille fois devant son autel, d'enrichir ses pagodes et de donner aux bonzes. Sur les portes de son temple on lit cette devise pleine d'espoir : « Celui qui priera sera délivré de ses » peines. » Cependant il frappe sans pitié les méchants, et ne laisse passer au séjour de la béatitude que ceux qui sont munis d'un certificat des bonzes. Tsoui-Kouan est le dieu de la mer et l'un des membres de la Trinité que les Chinois reconnaissent et qui est soumise à l'Être suprême, Tien ou Kang-I.

La déesse de la lune, Tchangno, a donné son nom aux sourcils fins et taillés en arc qui distinguent les belles Chinoises et que les poètes comparent au croissant.

Ils ont aussi divinisé des héros, des empereurs ou même des hommes célèbres dans les sciences et les arts. De ce nombre est Quanti-Gong, le premier empereur et le civilisateur de l'empire. Son idole est d'une dimension colossale. A ses côtés est toujours l'écuyer Lin-Tchéou. Poussa, honoré comme dieu, était un simple ouvrier; il inventa la porcelaine. La tradition rapporte que cet homme, désespéré de ne pouvoir obtenir un vase assez beau pour l'empereur, se précipita dans une fournaise ardente. Son corps, fondu à l'instant, devint une matière merveilleusement souple et blanche. Ils croient aux esprits, qu'ils nomment les Géi, et aux bons génies, qu'ils appellent Xin ou Tchîn. Enfin ils ont aussi leurs divinités allégoriques: tel est Djosic, célèbre idole qui préside aux émigrations et aux lointaines traversées. Sa statue est dans l'île de Java. Chaque fois que l'on débarque des marchandises, on pose à terre son image, que toutes les jonques portent sur leur poupe, et devant laquelle on entretient sans cesse une flamme brillante. Le soir on brûle devant Djosic une feuille de papier argenté.

Après ce court aperçu de la religion et des superstitions de l'un des plus grands peuples du monde, nous sommes conduits naturellement à parler des doctrines religieuses de la nation voisine, le Japon.

Les insulaires de ce pays et des îles environnantes



reconnaissent deux cultes principaux, le sintoïsme et le bouddhisme, auxquels on ajoute une religion que les savants nomment le naturalisme mythologique. Le sintoïsme est le plus ancien; le bouddhisme, plus moderne, a été importé par les étrangers. Les divinités indigènes se nomment les Kamis; ce sont, comme chez les Romains, les héros et les grands hommes divinisés. Leurs temples n'ont presque jamais de statues, et un grand miroir, emblème de pureté, en est le principal ornement. Le sintoïsme prescrit beaucoup de pratiques superstitieuses, et autorise les pèlerinages, les confréries et les couvents des deux sexes. Le grand-pontife se nomme daïri et est aussi vénéré que le dalaï-lama du Thibet.

Les Japonais croient à un Être suprême placé bien au-dessus des autres dieux qu'ils adorent comme les Chinois. Le plus grand de ces dieux est Ten-Sio-Dai-Tsin. On ne peut l'implorer que par l'entremise des divinités secondaires. Tous les ans, à la fin du neuvième mois, on célèbre sa fête dans toutes les villes et dans tous les villages de l'empire. Il a un temple magnifique à Yedo. On y voit sa statue avec ses deux chiens Koma et Inou. A Ycé se trouve un temple fameux, mais fort petit et recouvert en chaume. Topan préside au tonnerre et aux orages. Ils le représentent armé, coiffé d'un casque et tenant une massue à la main. Pour l'apaiser, ses prêtres se

couvrent la tête d'un feuillage sacré. Maristin est l'un des dieux de la guerre. Jebicon, protecteur des matelots et des poissons, commande aux flots et aux vents. Assis sur un rocher, il tient de la main droite une ligne, et de la gauche le poisson Taï. Le dieu de la médecine se nomme Iabouski. Il a sous ses ordres les esprits malfaisants, qui émanent de lui et président à la magie, aux maléfices et aux infirmités. Iène règne sur les âmes des jeunes mariées et des vieillards. On le représente avec quatre visages et quatre bras. Dans ses mains sont un sceptre, une couronne de fleurs, une verge et une cassette remplie de parfums. Les Enfers ont un roi nommé Jemma, dont le temple principal est à Boungo.

Enfin Amida, le suprême roi des cieus et des régions de la félicité, est le sauveur et le médiateur des hommes. Il s'est incarné, il y a des myriades d'années, et, sous cette forme humaine, il étonna, durant plusieurs siècles, ses contemporains qu'il rachetait par d'innombrables pénitences et par des miracles. Enfin il se tua parce que la mort était sans pouvoir sur lui. Outre plusieurs préceptes de saine morale, ses adorateurs recommandent le suicide dont le dieu leur donna l'exemple. Plusieurs d'entre eux se condamnent à d'incroyables tortures pour mériter ses bonnes grâces, et on en voit qui vont jusqu'à se



laisser mourir de faim et de soif. D'autres se noient solennellement en présence de tout le peuple.

Ils divinisent aussi des bonzes et des héros. Fondo est un saint personnage placé au rang des dieux. On le regarde comme le vérificateur des serments. Une conjuration faite par le grand-prêtre est la première épreuve que doit subir un accusé. S'il n'y a pas de résultat, on fait, à trois reprises différentes, marcher l'accusé pieds nus sur des charbons ardents. S'il se brûle, il est condamné; s'il n'éprouve point de douleur, il est acquitté. Devant l'image de Fondo brûle perpétuellement une lampe pleine d'huile d'inari, espèce de lézard qui passe pour venimeux. Fanna, autre saint fameux, est représenté dans ses temples debout sur une fleur de tarata, la tête entourée d'un cercle doré, ayant sur la tête une coquille à moitié pleine de graines de riz. Sa main gauche soutient un sceptre. Si quelque cloche, quelque vase, vient à retentir pendant qu'on l'implore, on doit lui adresser une prière en ayant soin de se tenir les mains devant la bouche.

Les Thibétains et les peuplades de l'Hymalaïa ont une foule de superstitions analogues à celles dont nous venons de parler. Ils croient à l'existence des Lases, anges bons et mauvais : les premiers sont beaux et radieux; les autres, noirs et horribles.

## L'EDDA.



L'Edda, célèbre recueil mythologique des anciens peuples du Nord, est plutôt un livre de poésie qu'une histoire. Une foule d'ouvrages sur les arts, les sciences et la littérature contiennent des noms et des détails puisés dans ces brillantes légendes, et il est utile de connaître les principales divinités de cette religion.

Nous n'essaierons point de rechercher la source où puisèrent les fondateurs de ces cultes si long-temps suivis, et qui ont tout à fait disparu depuis. Qu'est-il



laisser mourir de faim et de soif. D'autres se noient solennellement en présence de tout le peuple.

Ils divinisent aussi des bonzes et des héros. Fondo est un saint personnage placé au rang des dieux. On le regarde comme le vérificateur des serments. Une conjuration faite par le grand-prêtre est la première épreuve que doit subir un accusé. S'il n'y a pas de résultat, on fait, à trois reprises différentes, marcher l'accusé pieds nus sur des charbons ardents. S'il se brûle, il est condamné; s'il n'éprouve point de douleur, il est acquitté. Devant l'image de Fondo brûle perpétuellement une lampe pleine d'huile d'inari, espèce de lézard qui passe pour venimeux. Fanna, autre saint fameux, est représenté dans ses temples debout sur une fleur de tarata, la tête entourée d'un cercle doré, ayant sur la tête une coquille à moitié pleine de graines de riz. Sa main gauche soutient un sceptre. Si quelque cloche, quelque vase, vient à retentir pendant qu'on l'implore, on doit lui adresser une prière en ayant soin de se tenir les mains devant la bouche.

Les Thibétains et les peuplades de l'Hymalaïa ont une foule de superstitions analogues à celles dont nous venons de parler. Ils croient à l'existence des Lases, anges bons et mauvais : les premiers sont beaux et radieux; les autres, noirs et horribles.

## L'EDDA.



L'Edda, célèbre recueil mythologique des anciens peuples du Nord, est plutôt un livre de poésie qu'une histoire. Une foule d'ouvrages sur les arts, les sciences et la littérature contiennent des noms et des détails puisés dans ces brillantes légendes, et il est utile de connaître les principales divinités de cette religion.

Nous n'essaierons point de rechercher la source où puisèrent les fondateurs de ces cultes si long-temps suivis, et qui ont tout à fait disparu depuis. Qu'est-il



besoin de savoir si vers ces époques reculées les législateurs obéirent aux dérèglements de leur imagination excitée par les grands et sinistres tableaux qu'offrait à leurs regards une nature sauvage, ou s'ils reçurent de l'Inde, par quelque voyageur égaré, ou des Romains, qui les attaquèrent, les éléments de l'idolâtrie ! Contentons-nous de faire remarquer que beaucoup de ces fables se rapprochent de celles des Hindous, des Égyptiens et des Grecs.

Les Scandinaves habitaient les pays les plus reculés du Nord, la Suède et la Norwége. Le plus grand de leurs dieux était Odin, qui fut, suivant toute apparence, un de leurs rois. Autour de lui se groupaient douze Ases, dieux secondaires. Il eut pour père Bor, surnommé Alfader ou le père de tous. Il préside, soit par lui-même, soit par ses fils, ses émanations, à tout ce qui se passe dans l'univers, mais plus particulièrement aux naissances, aux mariages, à la mort, à la guerre, aux arts et à la magie. Ses amours, aussi nombreuses que celles de Jupiter, donnèrent lieu à une foule de légendes consignées dans la Volupsa, qui est la partie la plus poétique de l'Edda. Une tradition le montre privé de l'empire pendant dix ans. Une autre raconte sa lutte contre le roi Gilfe. Il épousa Fréia, sa fille. Les livres sacrés lui donnent jusqu'à cent vingt-six épithètes, toutes magnifiques. Deux corbeaux placés

sur ses épaules, Hugin, l'esprit, et Mounin, la mémoire, lui révèlent sans cesse le passé et l'avenir. C'est de lui que les dieux reçoivent l'hydromel, boisson des immortels. Protecteur des poètes, il



leur a dicté les strophes de l'Havamaal. Par son fils Heimdall, il enfanta toutes les tribus du Nord. L'ensemble de ses aventures se reflète sur toute l'histoire des Scandinaves. Profondément sacerdotale d'abord, elle devint ensuite plus laïque et plus guerrière. Quelques écrivains ont, à tort, selon nous, soupçonné qu'Odin était, sinon Bouddha, du moins un des sectateurs de Bouddha. Votan, dieu américain,



présente aussi, tant par le nom que par l'idée, un singulier rapport avec ce prince des dieux du Nord.

Frigga, épouse d'Odin, est la plus puissante des déesses qui habitent le palais de Valholl. Cette Norne souveraine, que l'on a souvent assimilée à la Terre, prévoit l'avenir. Assise sur le même trône que son époux, elle préside avec lui l'assemblée des Dieux réunis dans Vingolf, futur séjour des âmes des justes. Quand les braves volent aux combats, elle leur envoie Lina, qui préserve de la mort ses favoris. S'ils succombent, c'est elle qui s'incorpore leur sang et leur chair, tandis que leurs âmes s'exhalent vers les cieux.

Un des fils de Frigga et d'Odin, Thor, présidait aux orages et aux variations de l'atmosphère. Les tempêtes et les météores ne sont autre chose que la lutte perpétuelle qu'il soutient contre le fameux serpent Iormoungandour, dont les anneaux gigantesques embrassent l'orbe de la terre. Ce monstre vit dans le Niflheim, le plus bas des neuf mondes. Thor ne parviendra à le tuer qu'au moment de la destruction de l'univers; mais le courageux Ase tombera lui-même asphyxié par les venins empestés du monstre. On représentait Thor la tête couronnée d'étoiles. De neuf ans en neuf ans on lui sacrifiait, au mois de janvier, des hommes, des coursiers, des chiens et des coqs. Plus tard on se contenta de l'ho-





norer par des festins. Son palais céleste se compose de cinq cent quarante salles. Deux boucs traînent son char. Des gantelets cachent ses mains nerveuses. Il est armé de la massue Iolner, qui brise les têtes des géants, et il porte le bouclier de vaillance.

Balder, autre fils d'Odin et de Frigga, est le plus beau et le meilleur des Ases. De son visage étincelant partent mille rayons. Plein d'éloquence et de sagesse, il est sensible et miséricordieux. L'Edda nous raconte sa mort prématurée. Avertie par un songe de la destinée funeste qui menaçait son fils, Frigga, alarmée, fit prêter serment à tous les objets de la nature de ne point blesser le beau Balder : les pierres, les arbres, les poissons, les quadrupèdes, les maladies même, jurèrent de respecter les jours de l'Ase. Aussitôt ses frères, pour s'assurer de la vérité, essayèrent successivement sur Balder les divers moyens de mort. L'un lui lançait une pierre, l'autre le frappait de son épée. Tout à coup le méchant Loke, instruit que l'arbuste Mistilteir avait été excepté de tous les êtres de la création, courut vers un Ase aveugle nommé Hoder et l'engagea à imiter les autres dieux. Il lui mit dans la main l'arbre Mistilteir en guise de javelot, et dirigea cet énorme dard, qui s'enfonça en sifflant dans le bras de Balder. Odin et tous les Ases voulurent en vain

arracher le jeune dieu au trépas... La mort avait été instantanée. On plaça son corps sur un immense bûcher élevé au milieu du grand navire Ringhorn. Nanna, son épouse, fut brûlée avec lui, et Odin jeta dans les flammes son anneau d'or, Drupner. Les funérailles terminées, l'Ase Hermode partit sur le rapide cheval Sleipner pour aller redemander



Balder à la noire déesse Hel. Elle répondit que Balder serait rendu à la vie si tous les êtres de la création versaient une larme sur lui. Tous s'empressèrent de répondre aux vœux de Frigga, excepté une sorcière nommée Thock, et Balder resta aux Enfers. La vie et la mort de ce jeune dieu forment un des mythes les plus gracieux et les plus élégants de l'Edda.

Heimdall, fils d'Odin, eut pour mères les neuf

filles du géant-Geirrendorp. Ses fonctions consistent à garder le pont Bifrost, arc-en-ciel, placé à l'entrée de l'Himinbiorg, ville du ciel, pour s'opposer au passage des Géants des montagnes. Sa vue est si perçante qu'il voit la nuit comme le jour; son ouïe est si fine qu'il entend le bruit de l'herbe croissant sous la terre et le frôlement de la laine qui forme les molles toisons des brebis. C'est lui qui sonnera la grande trompette, Giallharhorn, dont les sons feront trembler le monde, lorsque les fils de Muspell escaladeront le ciel. Son épée se nomme Goldtoppour, et son cheval Hoffoud. Ase dans les cieux, Heimdall est presque homme par les liens qui le rapprochent de l'espèce humaine. Comme son père, il a une foule de surnoms.

La déesse de l'amour se nomme Fréia; mais, bien différente de Vénus, elle est la plus belle, la plus sage et la plus vertueuse des déesses. Portée sur un char que traînent deux chats, elle parut ainsi aux funérailles de Balder. Elle a le pouvoir de métamorphoser ceux qui l'en prient, en leur donnant des masques d'oiseaux. On la confond quelquefois avec Frigga, car elle reçoit aussi les guerriers tombés sur le champ de bataille. Lovna, sa fidèle compagne, est chargée du soin de réconcilier les amants, et Vara, son élève, châtie l'infidélité. Elle pare les Valkyries, charmantes divinités de l'Edda.



Lorsque sonne l'heure des batailles, on voit s'ouvrir  
les portes du palais céleste, et

Du Valhalla ces belles messagères  
Planent sur nous brillantes et légères;  
Un casque blanc couvre leurs fronts divins,  
Des lances d'or arment leurs blanches mains,  
Et leurs coursiers ont l'éclat de la neige.  
Du brave Ornof préparez le cortège,  
Filles d'Odin. Cet enfant des combats  
Porte partout le trouble et le trépas.  
Ces feux subits qui dans la nuit profonde  
Fendent les airs et traversent les cieus  
Semblent moins prompts. Ornof s'éteint comme eux.

.....  
Scaldes sacrés, élevez son tombeau;  
En brave il meurt. Les belles Valkyries,  
Du grand Odin confidentes chéries,  
En les touchant rouvrent soudain les yeux;  
Un sang plus pur déjà gonfle ses veines;  
Du firmament il traverse les plaines,  
Et prend son vol vers le séjour des Dieux.  
Du Valhalla les cent portes brillantes  
S'ouvrent; il voit des campagnes riantes,  
De frais vallons, des coteaux fortunés,  
D'arbres, de fleurs et de fruits couronnés;  
Là, des héros à la lutte s'exercent,  
D'un pied léger franchissent les torrents,  
Chassent les daims sous le feuillage errants,  
Croisent leurs fers, se frappent, se renversent;  
Mais leurs combats ne sont plus que des jeux;  
La pâle Mort n'entre point dans ces lieux.  
D'autres, plus loin, sont assis sous l'ombrage;  
Des temps passés ils écoutent la voix :

Le scalde chante, et chante leurs exploits;  
Un noble orgueil colore leur visage.  
L'heure s'écoule, et celle du festin  
Les réunit à la table d'Odin :  
Sur des plats d'or Vérista leur présente  
Du sanglier la chair appétissante.  
Leur voix commande, et les filles du ciel,  
Qui du palais gardent les avenues,  
Belles toujours et toujours demi-nues,  
Versent pour eux la bière et l'hydromel.

PARNY.

Tels étaient les plaisirs des héros au céleste séjour. Ils rencontraient parfois Fro, dieu de l'air et des tempêtes, qui poussait dans les nuages les âmes des daims et des ours. Alors commençaient leurs chasses merveilleuses. Luno, qui surveillait les forges divines, préparait leurs arcs, leurs flèches et leurs épieux. Souvent, au sein des nuits brillantes, que la déesse Nor embellit d'étoiles, les héros, guidés par Iord, protectrice de la terre, descendaient dans les bois sacrés de l'île de Rugen. Ils poursuivaient, avec l'habile archer Vali, fils d'Odin, l'élan de ces forêts antiques et pêchaient au sein des eaux du lac d'Arkona les poissons noirs qui, avec le sanglier Særimner, sont servis sur les tables du Valholl. Les plus heureux de ces guerriers recevaient d'Odin l'immortalité : alors on les nommait Einhériar. Gardes fidèles et hôtes du Valhalla, ils se nourrissaient des mets sacrés que préparait Andhrimner et sa-



voudraient les coupes remplies du lait de la chèvre  
Heidroun. Entouré de ces hôtes radieux,



Le roi du Destin,  
Le dieu des Dieux, le redoutable Odin,  
Était assis sous cet antique frêne,  
Arbre sacré dont le front immortel  
S'élève et touche à la voûte du ciel.  
Sur le sommet un aigle aux yeux avides,  
Aux yeux percants, aux yeux toujours ouverts,  
D'un seul regard embrasse l'univers.  
Odin reçoit ses messages rapides.  
Incessamment un léger écureuil  
Part et revient. La voix du dieu l'anime.  
Soudain du tronc il s'élançe à la cime,

Et de la cime au tronc en un clin d'œil  
Il redescend : Odin, lorsqu'il arrive,  
Penche vers lui son oreille attentive.  
« Allez, dit-il, charmantes Valkyries,  
» De leur trépas adoucissez Florreur,  
» Et conduisez leurs âmes rajeunies  
» Dans ce palais ouvert à la valeur. »

PARNY.

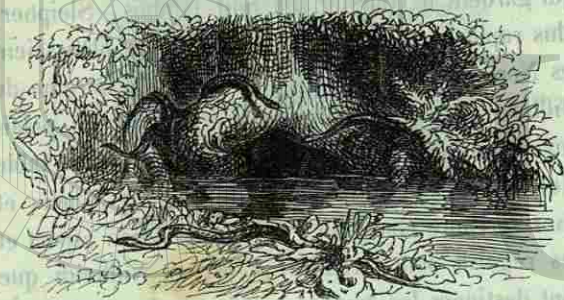
Près du trône d'Odin, les bardes font entendre  
les accords que leur inspire Komba, la déesse de  
l'harmonie, et les Liosalfar, Alfes ou génies lumineux  
qui gardent le coursier aux huit jambes, Sleipner,  
plus rapide que les vents. A ses ordres obéissaient  
les Nornes, sortes de Parques, et Hel, la reine du  
Niflheim. Cette sombre divinité habitait un palais  
environné d'étroites grilles. Elle avait pour table  
Houngour, la Faim ; pour lit Keur, le Souci ; et  
pour servante Gangleur, la Paresse. Son aspect et  
ses regards sont terribles. C'est au Niflheim que  
sont destinées les âmes des enfants, des femmes et  
des hommes auxquels le glaive n'a point donné une  
glorieuse mort.

Jamais la mort n'étonna leur courage ;  
Ils l'insultaient par un souris moqueur.  
Le faible qui l'évite,  
Par la frayeur à demi désarmé,  
D'un coup plus sûr est percé dans sa fuite :  
Pour lui d'Odin le palais est fermé ;  
Du Valhalla les charmantes déesses



Ne versent point au lèche l'hydromel.  
 Quels droits a-t-il au banquet solennel ?  
 Du froid Nilheim les ténèbres épaisses  
 Engloutiront l'esclave de la peur  
 Qui recula dans les champs de l'honneur.

Les trois grandes racines du chêne Igdracil pèsent sur l'ouverture de ce monde ténébreux et le maintiennent immobile. Des racines de cet arbre immense s'échappe la fontaine Honergelmer, qu'habitent une foule de serpents. Au-devant du Nilheim



coule le Gioll, que l'on passe sur un pont d'or. Une forte grille, la Valgrind, se présente entre le pont et la porte des Enfers. Lorsque les Ases franchissent ce pont pour se rendre sous le chêne Igdracil, où ils tiennent conseil, ils montent les coursiers Gisl, Gladr et Goull. A ce conseil divin assiste Vidar, dieu du silence, dont les chaussures de buille effleurent sans bruit le ciel et les eaux. Il vengera le

Dieu des Dieux, qui doit un jour périr sous la dent de Fenris.

Ce dernier est un loup gigantesque, fils de Loke et de la géante Angourboda. Il naquit en même temps que Hel et Iormoungandour. Les Ases, effrayés de cette menaçante Trimourti, voulurent enchaîner Fenris après s'être débarrassés de son frère et de sa sœur; mais ils ne pouvaient le tuer, et ils se contentèrent de le retenir dans le Valholl, où Thor fut chargé de lui porter sa nourriture. Fenris eut bientôt la conscience de sa force, et deux fois il brisa sa chaîne. Les Ases, désespérant de s'en rendre maîtres, eurent recours aux Alfes noirs, génies élémentaires dont l'action gouverne les forces de la nature. Ces Alfes étaient d'habiles mages et d'astucieux forgerons. Ils tressèrent ensemble six choses : le pas d'un chat, de la barbe de femme, la racine d'un rocher, un soupir d'ours, une âme de poisson et de la fiente d'oiseau. Ainsi formé, ce lien était à la fois souple et indestructible. Mais il s'agissait de saisir Fenris, dont la défiance était excitée par ce qui s'était déjà passé. On l'invita à venir dans l'île d'Amsvartner, et là on le pria d'essayer un nouvel ornement; il s'y refusa. Les Ases insistèrent et, appelant le mensonge à leur aide, ils s'engagèrent par serment à le délivrer s'il ne pouvait, grâce à sa force sans pareille, briser cette



chaîne. Rassuré par le souvenir de ses premiers succès, le loup déclara qu'il se rendrait à leurs désirs si l'un d'eux consentait à placer, pendant l'opération, son bras dans sa gueule. L'aventureux Thor se sacrifia. On lia Fenris, qui, bondissant de fureur, ne put se dégager, et se dédommagea en coupant le poignet de Thor. Sûrs de la victoire, les Ases s'emparèrent d'un câble gigantesque pendu au rocher Gelgin, et enfoncèrent dans le gosier du patient un glaive dont le pommeau plongeait dans l'abdomen, tandis que la pointe ressortait à l'intérieur du palais. De sa gueule s'échappait une écume qui forma le fleuve Vam.

La captivité de Fenris se prolongera jusqu'à l'époque fixée pour la destruction du monde. Alors, au milieu des astres éteints, des sphères bouleversées, Fenris verra la roche scellée par les Ases quitter la place où elle doit rester des milliers de siècles; il brisera sa chaîne, engloutira Odin et périra lui-même étouffé par Vidar ou, selon la Volupsa, par le fils de Sigsodour.

C'est Fenris qui doit un jour engloutir le soleil. Skol, autre loup, son compagnon, cause les éclipses en poursuivant sans cesse Munna, la Lune, qu'il finira par dévorer. Les tremblements de terre sont la conséquence des efforts que fait Loke pour échapper à la dure captivité où le retiennent les

Ases en courroux. Ce dieu, plutôt astucieux que méchant, avait une jolie figure, les lèvres minces et une belle taille. Nul homme, nul dieu ne l'égalait en science; mais il usait de tous ses dons pour égayer et séduire. Les Ases, indignés de ses perfidies et de la noire trahison qui avait occasionné la mort de Balder, voulurent le punir. Pour se dérober à leurs recherches, il se changea en saumon; mais Thor le saisit par la queue, on l'enchaîna, et, depuis lors, il est livré aux plus cruels tourments.

Un autre dieu, Ymer, encourut la haine des Dieux. Il se nourrissait des quatre fleuves de lait que versent les mamelles fécondes de la vache Aoudoumbra, quand Odin et les autres Ases songèrent à se servir de lui pour faire la terre. Les eaux et les fleuves furent formés de son sang; ses os firent les montagnes; ses dents, les pierres; son bassin plein de sang forma la mer; son crâne, le ciel; ses sourcils dessinèrent Néidgard, citadelle qui ceint le monde et doit à jamais le mettre à l'abri des entreprises des Géants; enfin sa cervelle composa les nuages. Les torrents de son sang noyèrent les Géants, qui président aux frimas.

A ces grands mystères de l'Edda se rattache un nombre infini de légendes populaires, qui toutes sont riches et variées. Sur la mer en fureur, au milieu des éclairs, dans les flammes des volcans, les



pêcheurs et les chasseurs voyaient errer Niord, le premier des Vanes. Ce roi des Vents avait dans son empire le feu central du monde. Sur les rochers, dans les antres reculés, vivaient des magiciens, tels que Mithothin, qui s'empara un jour du trône d'Odin; des géants, comme Mimir, habile à fondre les métaux; des géantes, telles que Menglade; et enfin des devins et des prophétesses. Parmi ces dernières nous citerons Vola, qui a donné son nom à l'une des plus importantes parties de l'Edda, la Volupsa. Dans ce livre fameux, trois cents vers servent à décrire les fonctions des Dieux, leurs grandes actions, la destruction et la rénovation de l'univers et les destinées futures des bons et des méchants.

Les cérémonies du culte se réduisaient à peu de chose. Il n'existait pas de temples, mais des lieux consacrés : une vaste clairière au milieu d'une forêt, les rivages de la mer agitée, les bords d'un torrent, servaient aux prêtres de temples et d'autels. Ils y convoquaient les guerriers. Les bardes alors chantaient des hymnes sauvages où le mépris des dangers et le désir de la mort étaient commandés aux adorateurs des Dieux.

Le jour bientôt va reparaitre, et moi  
Je vais passer dans la nuit éternelle.  
La Nuit! que dis-je? Isnel, reviens à toi,  
Du Valhalla le grand festin t'appelle;

C'est là qu'on boit la vie et le bonheur,  
En m'approchant de ce palais auguste  
Dois-je trembler? Non : je fus brave et juste.  
Aux yeux d'Odin je paraîtrai sans peur.

PARNY.

Des victimes humaines tombaient sous le couteau ou étaient précipitées dans les ondes; puis on volait au combat.

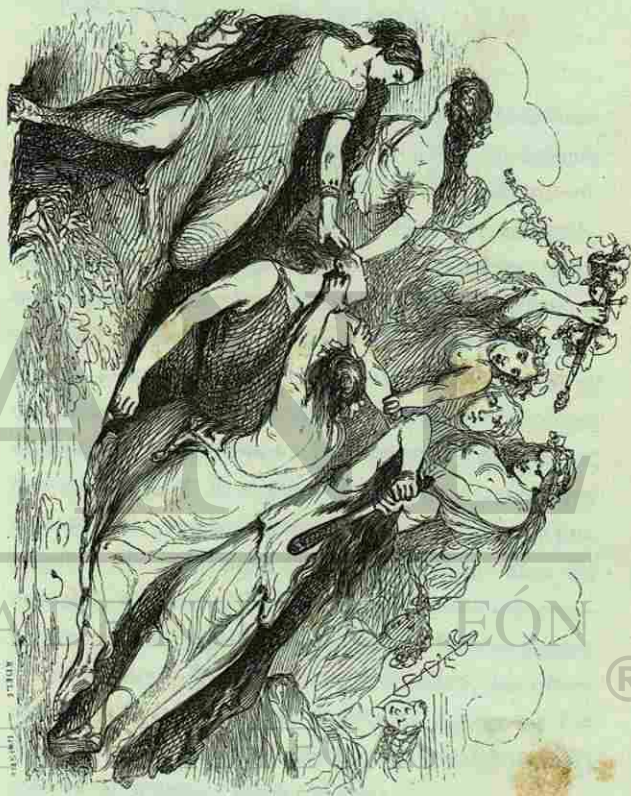
On a donc eu tort de prétendre que les préceptes de cette religion sanguinaire et belliqueuse avaient été puisés dans le sivaïsme ou dans le bouddhisme. Odin, cruel comme le paganisme romain, n'a pas eu d'autre origine; mais cette erreur vient peut-être de la confusion qu'on a faite si souvent de la religion des Scandinaves avec celle des druides. Ceux-ci, en gardant les sacrifices nécessaires pour frapper les esprits d'une race intrépide, émirent des doctrines pacifiques. Leurs préceptes se rattachaient aux jouissances de l'âme, et non aux choses matérielles.

Les druides, dont le nom vient des Drottar, avaient des fonctions semblables à celles de ces pères d'Odin, qui étaient tout à la fois juges et pontifes. Ils vinrent de la Transoxane s'établir dans les Gaules, où ils eurent à vaincre et à refouler dans l'ombre une race sacerdotale dont ils usurpèrent l'autorité tant spirituelle que temporelle. Divisés en

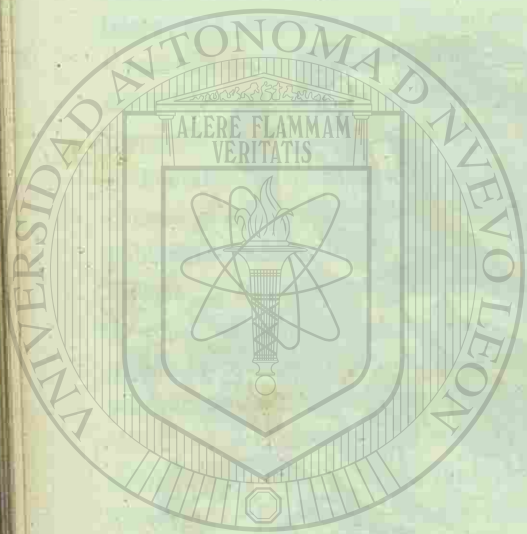


druïdes, vates et bardes, ils unirent leur système religieux aux anciennes croyances gauloises et fondèrent, à côté de celle des rois et des chefs militaires, une puissance que Tibère eut plus de peine à renverser que César et Germanicus n'en avaient eu à faire la conquête de la Gaule et de la Germanie.

Teutatès, le plus célèbre de leurs dieux, était comme le principe vital et actif du monde. Ils lui attribuaient une partie des fonctions que l'on donnait à Mars, à Hercule et à Mercure. On l'adorait sous la forme d'un javelot quand on lui demandait la victoire, et sous celle d'un chêne lorsqu'on voulait s'inspirer de ses avis. Ses fêtes se célébraient sur des lieux élevés ou dans les sombres forêts, pendant la nuit, aux clartés de la lune et à la lueur des flambeaux. Le champ où les cérémonies saintes avaient été célébrées était semé de pierres et ne devait plus être labouré. De là ces amas de pierres que l'on rencontre dans plusieurs endroits de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre. On l'honorait en cueillant le gui. Cette cérémonie s'accomplissait à minuit précis, à l'heure du renouvellement de l'année, au milieu des cris : « Au gui, l'an neuf ! » Dans les circonstances décisives, on lui sacrifiait des victimes humaines, et d'ordinaire des chiens. Tibère abolit les écoles de druides et prohiba ces







cruelles pratiques. Les sacrifices sanguinaires étaient fort répandus.

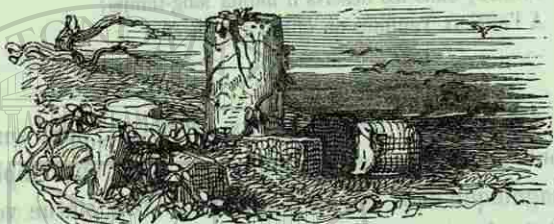
France, dans tes déserts il habita long-temps;  
A l'affreux Teutatès on offrait cet encens.

VOLTAIRE.

Un dieu non moins fameux, Irminsul, était surtout adoré par les Germains. Il avait un temple magnifique dans la ville d'Éresberg. Une statue vénérée le représentait, selon quelques traditions, avec la figure d'un guerrier, selon d'autres, sous une forme qui se rapprochait de ces blocs grossièrement équarris que l'Inde et l'Égypte consacraient à leurs divinités. Un grand nombre de prêtres des deux sexes desservaient le temple. Les femmes étaient les prophétesses, les hommes s'occupaient des sacrifices et du choix des victimes. Ses prêtres avaient une grande importance dans les affaires publiques. Ils enlevaient la statue de leur dieu de dessus sa colonne et la portaient à la tête des combattants; puis, après la victoire, ils lui sacrifiaient les prisonniers. Dans certaines solennités, les guerriers armés faisaient des évolutions autour de l'idole. Le sanctuaire d'Éresberg contenait d'immenses trésors en armes et vases précieux.

Charlemagne, vainqueur des Saxons, détruisit la statue et fit égorger les prêtres sur les marches

de l'autel. Le temple fut renversé ; mais une colonne restée debout devint bientôt , aux yeux des



Saxons, plus sainte et plus chère que ne l'avait été la statue même. L'empereur la fit jeter dans le Weser, ce qui n'empêcha pas les néophytes, convertis en apparence au christianisme, de rendre au lieu possesseur de cette relique les mêmes honneurs qu'au temple d'Éresberg. Louis-le-Débonnaire fut obligé d'envoyer un corps d'armée pour dissiper ces païens, et il fit transporter la colonne à Hildesheim, où elle existe encore aujourd'hui. Elle a trois mètres soixante-dix centimètres de hauteur. Chaque année le peuple célèbre des fêtes burlesques en mémoire de la destruction de la statue d'Irminsul.

Les druides avaient peu favorisé le culte des idoles particulières, car ils s'attachaient à concentrer en eux et sur quelques autels toute l'adoration des peuples. Le nombre des divinités allégoriques ou des mythes spéciaux est donc infiniment moindre

dans cette religion que dans celle des Romains. On cite pourtant quelques-uns de leurs dieux. Ainsi, Tuiston régnait aux Enfers ; mais il est surtout connu par les hymnes des bardes, et ce n'est peut-être qu'une création poétique. Tarvos-Triganaros, représenté sous la forme d'un taureau, était le dieu des plaideurs, qui, pour se ménager sa faveur, lui offraient des gâteaux. Hésus, dieu Mars des Celtes, rivalisait avec Teutatès. Symbole de la guerre et du carnage, il fallait que le sang humain inondât ses autels. Il était surtout honoré à Lutèce. On voyait sa statue, armée d'une hache, ou tenant une serpe pour recueillir le gui. Hysis, géant terrible, protégeait ceux qui attaquaient les bêtes féroces dans leurs repaires. Destructeur des loups et des ours blancs, il était, aux yeux des habitants de la Finlande, le type d'une race de géants qu'ils priaient par crainte ou par respect. Enfin, à ces créations sombres et sanguinaires, se rattachaient quelques légendes fort gracieuses que les Slaves, et, après eux, les Germains et les Gaulois se plurent à accueillir. Telle est celle de la jeune déesse Simzerla, qui, en dansant sur les vertes prairies ou en voltigeant dans les airs, laisse après elle le parfum des lis.



## AMÉRIQUE.

La plupart des nations américaines étaient abandonnées au polythéisme, et admettaient une foule de dieux. Presque toutes adoraient le soleil, qui est la plus belle image de l'Éternel.

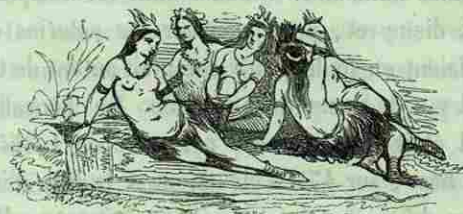
Lorsque Pizarre arriva au Pérou, les peuples de ce vaste empire honoraient diverses divinités, dont voici les noms : PUNCHAO était l'Être-Suprême ; la TRIMOURTI, ou TRINITÉ, qui se trouve encore là, comme chez presque toutes les nations un peu civilisées, était formée des trois dieux VIRAKOTCHA, PACHAKAMAK et MAMAKOTCHA. On voyait à Cusco la statue d'INTERRAPA, qui tenait d'une main la foudre, et, de l'autre, la pluie, la grêle et les autres météores. De jeunes enfants étaient immolés sur son autel. La lune, appelée GILLA, avait aussi des temples ; et, semblables aux oracles des Grecs, certains prophètes étaient réputés infailibles. RIMAK, le plus célèbre de tous, était adoré dans la vallée du même nom.

Les Astèques, plus avancés que les Péruviens dans les arts et la civilisation, avaient aussi porté plus loin le raffinement de l'idolâtrie. Sous le nom



10

de Tonatiouh, ces maîtres de la poétique ville de Mexico révéraient le soleil ; mais ils croyaient à l'existence de Téoth, l'être irrévélé, auquel nul temple ne fut pourtant consacré. Leur mythologie



parle d'une Vénus, Ichconixa, qui, avec ses quatre sœurs Tiacapan, Teigou, Tlaco et Choucosti, présidait aux amours. Ilamateuchtli était la déesse de la vieillesse, et on lui rendait de grands honneurs. On immolait chaque année, sur son autel, une femme que l'on forçait à danser en présence de l'idole. Le soir, les prêtres couraient dans les rues en frappant les jeunes filles et les femmes avec de petits paquets de foin. La déesse des moissons, Tsintéoll, se contentait, pour offrande, de fruits et de fleurs. Une prophétie annonçait que son culte l'emporterait un jour sur celui des dieux sanguinaires, Gouatouzaka, Teskatlibochtli et Quetsalocatl. Ce dernier était surtout honoré dans la



vallée de Cholula. L'air, le commerce, la guerre, la divination étaient sous son empire. Il avait prédit l'arrivée des Espagnols et la chute de la monarchie des Astèques. Les cérémonies de son culte étaient cruelles, et on lui sacrifiait un grand nombre de victimes humaines. Cholula était la Mecque de ce faux dieu; et, pour recevoir les pèlerins qui s'y rendaient en foule, on y comptait autant de temples qu'il y a de jours dans l'année. Le Téocalli principal était une immense pyramide de 1,355 pieds à sa base, sur 172 d'élévation. A la fête d'inauguration de ce temple, on sacrifia soixante mille prisonniers. Chaque année, plusieurs milliers d'infortunés subissaient le même sort. Le grand sacrificeur avait seul le droit de frapper la victime. On arrachait son cœur encore palpitant, et les membres divisés étaient offerts aux assistants. Cortez trouva dans un vaste édifice les crânes de tous ceux qu'on avait égorgés, et qui étaient au nombre de plus de 150,000. Pour la fête solennelle, on faisait choix d'une jeune et belle esclave, qu'on lavait dans le lac des Dieux; on la parait du plus riche costume de Quetsalocalt, et on lui rendait les mêmes honneurs pendant quarante jours : plaisirs, festins, concerts, voluptés, tout lui était donné. Neuf jours avant celui du sacrifice, les prêtres venaient se prosterner devant elle en lui disant :

Seigneur, vous avez encore neuf jours à vivre. Un breuvage fermenté soutenait son courage. Le jour de la fête arrivé, elle était égorgée; son cœur était offert à la Lune, et son corps précipité du haut de la plate-forme du temple, au milieu des cris sauvages et des hurlements des prêtres et de la multitude. Les adorateurs se blessaient souvent avec des lames tranchantes, comme les Corybantes. La porte du grand temple était taillée en gueule de serpent. Un autre dieu, révééré par les Mexicains, était Teskatlibochtli, vengeur des crimes et dispensateur de tous les fléaux. Son temple principal fut érigé à Mexico, six ans après l'apparition de Colomb. Sa fête la plus célèbre avait lieu le 19 mai. Les dévots venaient en foule verser des larmes dans le temple. Dès l'aurore de ce jour, les portes étaient ouvertes; le prêtre, armé du cor et tourné vers les quatre parties du monde, semblait inviter les pécheurs à la cérémonie purificatoire. L'idole, en granit noir, parée de rubans et de plumes, couverte de chaînes et d'anneaux d'or, tenait dans ses mains quatre flèches et un miroir. Parfois, elle portait aussi une espèce de bouclier sur lequel cinq pommes de pin, entourées de quatre flèches, imitaient, par leur disposition, la forme d'une croix rectangulaire à branches égales. Placée sur un palanquin, et portée par les prêtres, elle s'avancait



entourée de jeunes vestales qui lui présentaient des mets et un bassin rempli de sang humain. Au printemps et à l'époque de la moisson, on lui sacrifiait des esclaves. Enfin, le dieu dont la légende offre le plus d'intérêt est peut-être Vitslibochtli. Il préside à la guerre et à la divination. Ses oracles, rendus par la bouche des prêtres, tenaient lieu de conseil militaire. Suivant la légende, il conduisit en personne ses adorateurs, jadis errants et pillards, sur le plateau du Mexique, et leur en facilita la conquête. Le pays, avant l'arrivée des Mexicains, était au pouvoir des Navaltèques. Vitslibochtli, porté par quatre prêtres dans une arche tissée de roseaux, traversa six cents lieues de déserts avant d'atteindre cette espèce de terre promise. Plus d'une fois, la colonie guerrière, qui marchait derrière l'arche sainte, fit entendre ses murmures ; mais d'éclatants miracles raffermirent sa foi. Enfin, il fut déclaré par le prêtre que le dieu ordonnait de s'arrêter au lieu où ils trouveraient un figuier planté sur le roc, et, au milieu des rameaux du figuier, un aigle qui tiendrait dans ses serres un petit oiseau. Là fut fondée la fameuse ville de Mexico, et c'est là que fut élevé plus tard le temple magnifique dont on lit la description dans Antoine de Solis. Au milieu d'une enceinte qui ne le cédait point en grandeur et en majesté aux monuments

grandioses de l'Égypte, sur le haut d'une pyramide immense, se voyait l'image de Vitslibochtli. C'était une figure humaine assise sur un trône soutenu par un globe d'azur. Des deux côtés de ce globe sortaient quatre bâtons dont le bout était taillé en tête de serpent. Elle avait un casque de plumes de diverses couleurs. Son visage, affreux et sévère, était traversé par deux raies bleues. Enfin elle avait de



vastes ailes de chauve-souris, des pieds de chèvre, et, au milieu du ventre, une tête de lion.

On retrouve au Mexique des vestiges de monuments dont les proportions gigantesques, la forme et les hiéroglyphes contribuent à faire penser que



la plupart des légendes religieuses de ces peuples viennent de l'Égypte. Ne peut-on pas supposer que, dans des temps reculés, des navigateurs de la Phénicie furent jetés par la tempête sur ces plages inconnues, d'où ils ne revinrent jamais ?

Nous dirons les noms de quelques-unes des divinités qu'adorent les peuples des îles et les sauvages des forêts américaines. Chez la plupart d'entre eux, le Manitou est le Grand Esprit, ou l'Être-Suprême, et ils semblent le confondre avec le soleil divinisé. Puis, par extension, ils ont donné le nom de Manitous à leurs fétiches. Ils leur immolent le chien, parce qu'ils sont persuadés que l'espèce humaine fut procréée par un grand quadrupède de ce genre. Leurs prêtres, qui reconnaissent l'existence et la transmigration des âmes, sont des sorciers et des jongleurs. Les Zémès étaient les idoles du peuple des Antilles. Leurs statues, de forme hideuse, recevaient pour offrandes des gâteaux, des fruits, des fleurs et du tabac. Les prêtres rendaient des oracles. Avant de paraître devant le dieu, tout homme pieux devait s'enfoncer une baguette dans le gosier et se faire vomir. Niparaña est l'esprit bienfaisant chez les Californiens.

Le commerce des Européens avec le Canada a permis de connaître les dieux des Hurons et des Iroquois. Harakouennentaktou, dont le nom veut

dire : *Il a suspendu le soleil*, était le dieu suprême des Iroquois. Ils croyaient que chaque individu avait son fétiche spécial, le Oiarou et son Totam bienfaisant. Ce dernier prend souvent la forme d'un animal, et il s'agit de le reconnaître; car, s'il arrivait qu'un homme blessât ce précieux gardien, ce serait un sacrilège irrémissible. Les Marakas sont au Brésil les dieux protecteurs des maisons. Leurs images sont ornées de plumes et fichées sur des perches, que les prêtres plantent dans la terre en ordonnant aux habitants des huttes de leur apporter des vivres et des provisions. Les sauvages de cette même contrée, presque étrangers au nom de Dieu, tremblaient devant Toupan, l'esprit du tonnerre.

Dans les Florides et la Virginie, on révère Oki, déesse qui veille à la garde des morts, et Toia, le dieu du mal. Au Paraguay, les idolâtres croient à l'existence de Tatousio. Ce vieillard garde jour et nuit un pont de bois jeté sur un grand fleuve où se rendent les âmes quand elles ont quitté les corps. Il purifie les unes avant de les laisser passer au séjour céleste et précipite les autres dans l'abîme. Au Darien et dans l'isthme de Panama, on n'entreprenait rien sans consulter Khiappen, le dieu de la guerre. Les prêtres chargés de l'interroger devaient s'abstenir deux mois de l'usage du sel et conserver la chasteté. Les prisonniers de guerre étaient sacrifiés

sur son autel. Messon est, chez presque toutes les peuplades de l'Amérique septentrionale, le réparateur du monde. C'est lui qui, après le déluge, fit une partie de chasse sur notre globe, et ordonna à ses gigantesques chiens de laper l'eau afin que l'homme pût habiter les îles et les continents. Matchi-Manitou, dieu maléfisant, préside aux tempêtes; et, quand l'orage gronde, les sauvages, pour l'apaiser, jettent au fond des eaux leurs objets les plus précieux. Les Caraïbes regardaient Maboïa comme le maître du tonnerre. Il commandait aux éclipses et aux maladies. Pour conjurer ses colères, ils portaient au cou de petites images, et accomplissaient en son honneur d'incroyables pénitences. On les voyait se lacérer la chair à coups de couteau et faire couler de leur corps des ruisseaux de sang.

## AFRIQUE.

Notre intention étant de donner un aperçu des idées religieuses de tous les peuples du monde, nous dirons quelques mots sur le culte que rendent à la divinité les habitants de l'intérieur de l'Afrique.

Les Hottentots ont pour dieu suprême Goundja-Tikoa. Ils supposent que c'est un être à forme humaine qui réside par delà la lune. Il ne fait ni bien ni mal. Parfois il se rend visible aux mortels, et il emprunte alors les traits et la parure du plus beau Hottentot. Jamais ils ne l'adorent, et ils expliquent cette absence de religion en affirmant que Goundja les a maudits et leur a ôté le désir de le servir. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces peuples ont la sorcellerie en grande vénération, et ils regardent comme dieu une espèce de mantis.

Dans le royaume de Benin, Ovisara est l'Être suprême. Invisible, présent partout, créateur du ciel et de la terre, infiniment bon, il n'est pourtant jamais invoqué. Plus il est bon, disent les nègres, et plus il est inutile de le prier. Du reste, ils croient au démon, aux ombres, à la divination. Un pot percé par le fond en trois endroits est l'organe es-



sur son autel. Messon est, chez presque toutes les peuplades de l'Amérique septentrionale, le réparateur du monde. C'est lui qui, après le déluge, fit une partie de chasse sur notre globe, et ordonna à ses gigantesques chiens de laper l'eau afin que l'homme pût habiter les îles et les continents. Matchi-Manitou, dieu malfaisant, préside aux tempêtes; et, quand l'orage gronde, les sauvages, pour l'apaiser, jettent au fond des eaux leurs objets les plus précieux. Les Caraïbes regardaient Maboïa comme le maître du tonnerre. Il commandait aux éclipses et aux maladies. Pour conjurer ses colères, ils portaient au cou de petites images, et accomplissaient en son honneur d'incroyables pénitences. On les voyait se lacérer la chair à coups de couteau et faire couler de leur corps des ruisseaux de sang.

## AFRIQUE.

Notre intention étant de donner un aperçu des idées religieuses de tous les peuples du monde, nous dirons quelques mots sur le culte que rendent à la divinité les habitants de l'intérieur de l'Afrique.

Les Hottentots ont pour dieu suprême Goundja-Tikoa. Ils supposent que c'est un être à forme humaine qui réside par delà la lune. Il ne fait ni bien ni mal. Parfois il se rend visible aux mortels, et il emprunte alors les traits et la parure du plus beau Hottentot. Jamais ils ne l'adorent, et ils expliquent cette absence de religion en affirmant que Goundja les a maudits et leur a ôté le désir de le servir. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces peuples ont la sorcellerie en grande vénération, et ils regardent comme dieu une espèce de mantis.

Dans le royaume de Benin, Ovisara est l'Être suprême. Invisible, présent partout, créateur du ciel et de la terre, infiniment bon, il n'est pourtant jamais invoqué. Plus il est bon, disent les nègres, et plus il est inutile de le prier. Du reste, ils croient au démon, aux ombres, à la divination. Un pot percé par le fond en trois endroits est l'organe es-

sentiel des oracles que rendent les prêtres. C'est au son tiré du vase que les adeptes reconnaissent la volonté du dieu ; ce son s'explique toujours à la fantaisie du jongleur, dont l'adresse n'est jamais en défaut. Les prêtres prennent peu de part aux affaires publiques ; il leur est défendu, sous des peines très-sévères, de mettre les pieds dans la capitale. Cependant de temps à autre les rois empruntent leur ministère pour mettre à mort en cérémonie les prisonniers. Ces auto-da-fés ont lieu devant les grossiers fétiches, qui, au dire des nègres, représentent les mauvais esprits. Les victimes doivent être au nombre de vingt-cinq. Du reste, elles peuvent racheter leur vie avec de l'argent. Un trait curieux des habitants de Benin, c'est qu'ils placent dans la mer leur paradis et leur enfer.

Les nègres du Sénégal adorent une rivière, des arbres, des serpents et une foule d'idoles informes dont les légendes n'offrent ni intérêt ni poésie.

Au Sénégal, je trouve une rivière,  
Un arbre antique aux rameaux étendus,  
Et des serpents de venin dépourvus.  
..... Je tourne à gauche, et soudain j'aperçois  
Un ridicule et grotesque assemblage  
D'objets mêlés sans dessein et sans choix.  
D'un peuple noir ils se disent l'ouvrage.  
Dans ce pays chaque homme est créateur.  
Lorsqu'au matin, d'une main diligente,

Ouvrant sa hutte, il reprend son labeur,  
Ce qui d'abord à ses yeux se présente  
Devient son dieu, son *gris-gris*, son sauveur.  
Durant le jour, dans le ciel il le niche ;  
La fin du jour est celle du *Fétiche*.  
Le lendemain, autre opération,  
Nouveau *gris-gris*, même adoration.  
Pendant la nuit, tout ce peuple est athée.

PARNY.

Plus loin, au Monomotapa, on honore les âmes des morts, un Être suprême appelé Molongo et les rois, auxquels on prodigue les titres magnifiques de souverain de la nature, seigneur du soleil et de la lune, roi de la terre et de la mer. La fête des âmes se nomme Musimos. Les peuplades voisines révèrent des singes, qui sont élevés avec soin et comblés d'honneurs.

De ce pays des singes sont les dieux.  
De leur laideur je fus d'abord frappé ;  
Mais, à leurs traits accoutumant mes yeux,  
Je saluai ces compères étranges,  
A leur beauté je donnai des louanges,  
Et je finis par les prier pour vous.  
Avec sang-froid ils m'écoutèrent tous.  
Au dernier mot ils firent deux grimaces,  
Deux gambades et trois sauts périlleux ;  
Puis, reprenant un air majestueux,  
Le plus âgé me dit : « Dans vos disgrâces  
» Aucun de nous ne peut vous secourir.  
» Nous n'avons pas un instant de loisir ;



» Dès le matin au temple il faut descendre,  
 » Et rester là cloués sur notre autel  
 » Jusques au soir : c'est un ennui mortel.  
 » Par le sommeil nous laissons-nous surprendre,  
 » On nous secoue, on nous force d'entendre  
 » Des oraisons le refrain éternel.  
 » Le dîner vient : de plats on nous entoure,  
 » Et de bonbons sans pitié l'on nous bourre.  
 » Il faut manger, ou le peuple dévot  
 » Aux médecins livrerait aussitôt  
 » Notre santé qu'il croirait affaiblie.  
 » Voyez un peu la misérable vie ! »  
 En finissant, la cabriole il fait,  
 Et d'un seul saut il descend sur la terre.  
 Je m'en allais répétant ma prière  
 A d'autres dieux, mais toujours sans effet.  
 Dans un recoin laissant les deux principes  
 Courbés par l'âge et toujours languissants,  
 Je vis ailleurs mille objets indécents.

PARNY.

Les deux principes dont il est ici question sont ceux du bien et du mal. Musucca est le nom du premier. Chez les nations du Congo et de la Cafrière, le peuple est adonné à des superstitions grossières. Au centre et au sud de l'Afrique, le fétichisme est généralement répandu. En Abyssinie et au Cap sont quelques lueurs de christianisme mêlées à d'impures légendes que leur ont fournies les mythologies de la Grèce et de l'Inde. Enfin le mahométisme est en vigueur chez toutes les nations qui habitent au delà du Niger.

## POLYNÉSIE. — ARCHIPEL DE LA SOCIÉTÉ.

Les habitants de la Polynésie sont, comme le furent tous les peuples primitifs, livrés au culte du soleil divinisé. Ils lui donnent le nom de Mahanna ; et, lorsqu'il se fut incarné ou fait homme, il s'appela Euroa-Taboa. Il épousa Tauna, sa sœur, qui, seule de toute la famille, était restée aux cieux, tandis que les autres frères et sœurs descendaient sur la terre. De cette union naquirent les treize mois. Mahanna est comme le représentant de Tane, qui est le dieu suprême, selon l'un des systèmes religieux des insulaires de l'archipel de la Société. Tane ou Té-Médona, c'est-à-dire le père, eut pour enfants la Nuit, le Ciel, l'Eau douce, la Mer, le Vent, enfin Euroa-Taboa. Quand ce dernier fut né, tout le reste de sa famille évacua les cieux et descendit sur la terre.

Les Otaitiens, plus avancés en civilisation, ont aussi des idées plus étendues sur la divinité : ils honorent un Être suprême, Étova-Rohaï, dont la femme, O-Té-Papad, c'est-à-dire la roche, est d'une nature matérielle et inorganique, tout à fait opposée

à la sienne. De leur union naquit une classe d'êtres surnaturels appelés Étovas, qui correspondent aux dieux inférieurs des autres mythologies. Ohina, leur fille, donna le jour à trois fils, qui forment la Trinité supérieure à laquelle obéit le monde. Te-Ouettoo-Ma-Maraï est le créateur et le seigneur des étoiles. Oumar-Céo règne sur la mer, qu'il a créée. Orre-Orre, dont le nom significatif indique les vastes ouragans qui battent la mer Pacifique, préside aux vents. Ainsi l'éther, l'atmosphère, l'océan, se récapitulent en trois dieux dont ils sont les effluves et le domaine; et ces trois dieux eux-mêmes se réabsorbent en Étova-Rohaï, qui non-seulement est le premier et le suprême auteur de toute la cosmogonie, mais qui de plus s'individualise au ciel dans le soleil, et sur la terre sous forme d'homme. On le regarde aussi comme l'excitateur direct des tremblements de terre, et alors il s'appelle O-Maoure. Après la naissance d'Ohina, Étova-Rohaï créa les dieux inférieurs, puis les diverses parties de l'univers, la lune, les astres, les poissons, les oiseaux. Il finit par prendre sa femme O-Té-Papad, et par la jeter fortement dans la mer, de manière à ce qu'elle se brisât contre le fond. En rebondissant, lacérée et divisée en myriades de fragments de toutes grosseurs, elle forma les écueils, les récifs et les nombreuses îles de la Polynésie.

Un énorme lambeau resta à l'est, ce fut l'Amérique. Ainsi formée, chaque île fut confiée à un Étova subalterne. Cette cosmogonie est assez curieuse.

Tanaré-Papaou est la déesse principale des îles Sandwich. Sa statue est hideuse et grossièrement taillée, comme celle de Tanatéa, autre idole, dont les voyageurs ont rapporté le dessin. Le visage est tatoué, les narines sont énormes; les yeux, à peine indiqués, ressemblent à des feuilles de laurier: ses lèvres, fort écartées à leurs extrémités, se rapprochent vers la ligne médiane de la figure. On voit poindre de sa bouche immense des dents parallélogrammiques, dont pas une n'est canine. Autour de sa tête s'arrondit une coiffure. Le cou est plus épais que les deux cuisses réunies. La déesse semble en marche. Enfin Tanaré est une idole des îles Sandwich dont la tête, malgré ses dimensions colossales, a quelque chose d'expressif.

Nous terminerons ici cet abrégé de toutes les mythologies. Nous avons voulu, autant que possible, signaler les fables les plus connues et faire connaître les divinités qui se retrouvent souvent nommées dans les livres. Puissent nos efforts mériter les suffrages que nous avons cherchés en nous plaçant sous le patronage des poètes dont les vers forment la plus utile et la plus intéressante partie



de ce volume, et surtout en nous faisant aider par l'artiste consciencieux dont les dessins aideront à graver dans la mémoire les fables et les légendes de la *mythologie!*



## TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

La Mythologie.....	1
Divinités de la Fable.....	5
Uranus ou le Ciel.....	9
Saturne.....	11
Cybèle, Vesta.....	16
Jupiter.....	19
Junon.....	26
Cérès.....	29
Le Destin.....	31
Apollon.....	32
Diane.....	51
Bacchus.....	56
Vénus.....	66
Vulcain.....	72
Cupidon ou l'Amour.....	77
Minerve.....	79
Mars.....	82
Neptune.....	85
Pluton. Les Enfers.....	90
Mercuré ou Hermès.....	96
Divinités du second ordre.....	101

de ce volume, et surtout en nous faisant aider par l'artiste consciencieux dont les dessins aideront à graver dans la mémoire les fables et les légendes de la *mythologie!*



## TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

La Mythologie.....	1
Divinités de la Fable.....	5
Uranus ou le Ciel.....	9
Saturne.....	11
Cybèle, Vesta.....	16
Jupiter.....	19
Junon.....	26
Cérès.....	29
Le Destin.....	31
Apollon.....	32
Diane.....	51
Bacchus.....	56
Vénus.....	66
Vulcain.....	72
Cupidon ou l'Amour.....	77
Minerve.....	79
Mars.....	82
Neptune.....	85
Pluton. Les Enfers.....	90
Mercuré ou Hermès.....	96
Divinités du second ordre.....	101



## DIVINITÉS DE LA TERRE.

Pan et Palès.....	102
Flore, Pomone, Vertumne, les Saisons.....	110
Les Nymphes, les Fleurs.....	113
Les Centaures, Chiron.....	115

## DIVINITÉS DE LA MER.

L'Océan et Thétis.....	117
Triton, Protée, Portunus ou Palémon, Glaucus, Éole, les Sirènes, les Harpies, Charybde et Scylla.....	122

## DIVINITÉS DES ENFERS.

Les Parques.....	129
La Nuit.....	130
La Mort.....	ib.
Le Sommeil.....	131
Némésis.....	133

## DIVINITÉS DOMESTIQUES.

Les Lares et les Pénates.....	134
Génies et les Génies.....	135

## PRINCIPALES DIVINITÉS DU SECOND ORDRE.

Les Grâces.....	136
Comus, Momus.....	138
Hyménée.....	140
Plutus, la Fortune.....	141
Harpocrate ou le Silence.....	143
Thémis, Astrée.....	144
Demi-dieux.....	145
Castor et Pollux.....	ib.
Jason, les Argonautes.....	148
Hercule.....	156
Persée.....	167
Les Héros.....	171

Thésée.....	172
Orphée.....	186
Amphion.....	190
OEdipe.....	191
Étéocle et Polynice. Les sept chefs devant Thèbes.....	199
Tantale, Pélops, Atrée et Thyeste.....	205
Agamemnon et Ménélas.....	211
Guerre de Troie.....	216
L'Énéide.....	239

## DIVINITÉS ALLÉGORIQUES.

La Vertu.....	247
La Vérité.....	ib.
La Félicité.....	ib.
L'Honneur.....	248
La Prudence.....	ib.
La Concorde.....	ib.
La Paix.....	249
La Fidélité.....	250
La Pudeur.....	251
La Pudicité.....	ib.
La Loi.....	ib.
Astrée, ou la Justice.....	ib.
L'Amitié.....	252
Le Travail, la Santé, l'Espérance, la Liberté, la Providence.....	254
La Renommée.....	256
La Victoire.....	257
L'Abondance, la Nature, les Prières, la Nécessité, le Mensonge, la Volupté, la Licence, la Mollesse.....	258
La Faim, la Fraude, la Terreur, la Discorde, la Calomnie, l'Envie.....	261
Philémon et Baucis.....	265
Pyrame et Thisbé.....	266
Polyphème et Galatée, Pygmalion.....	267
Héro et Léandre, Aconce et Cydipe.....	269
Anaxarète, Cléobis et Piathon, Canis, Déiphobe.....	270
Céphale et Procris, Orion.....	271
Philomèle et Progné.....	273
Picus et Canente.....	274

Bellérophon, la Chimère.....	276
Cadmus.....	278
Deucalion et Pyrrha.....	280
Jeux olympiques, Olympiades, Athlètes.....	281

## FABLES ET DIEUX DE L'INDE.

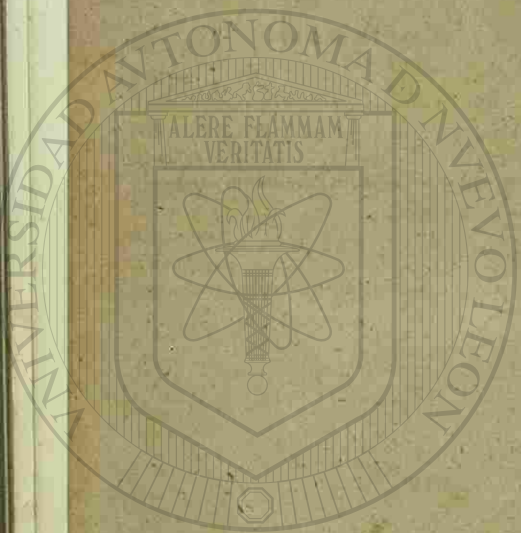
Brahma.....	287
Vichnou.....	290
Siva.....	291
Bouddha.....	293
Principales divinités des Hindous, de la Chine et du Japon.....	296
L'EDDA.....	307
AMÉRIQUE.....	328
AFRIQUE.....	337
POLYNÉSIE, ARCHIPEL DE LA SOCIÉTÉ.....	341

FIN.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS







UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECTORIO GENERAL DE BIBLIOTECAS



